

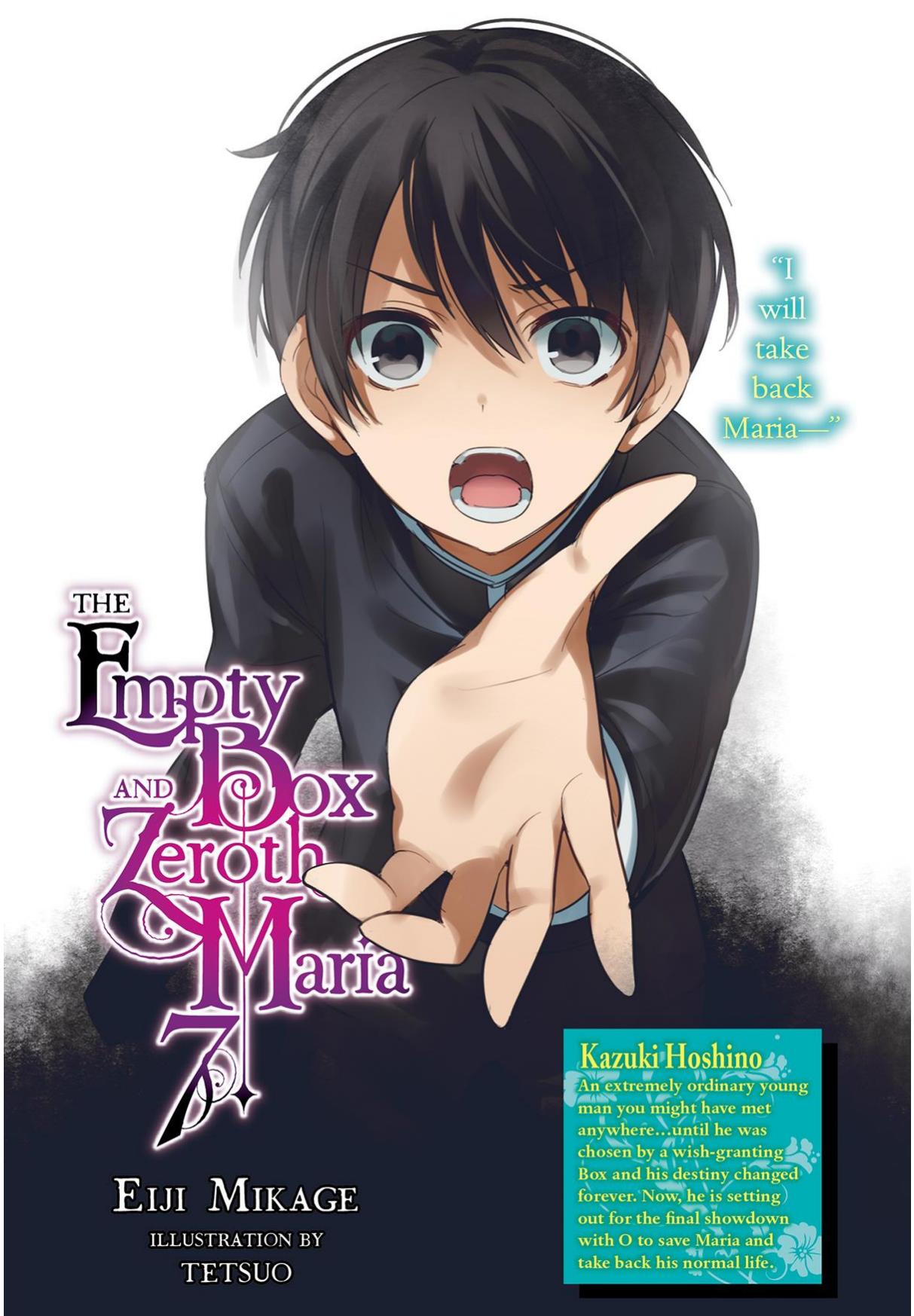


EIJI MIKAGE  
ILLUSTRATION BY TETSUO



Traduction proposée par la Yarashii





THE  
Empty  
AND Box  
Zeroth  
Maria  
7

EIJI MIKAGE

ILLUSTRATION BY  
TETSUO

“I  
will  
take  
back  
Maria—”

**Kazuki Hoshino**

An extremely ordinary young man you might have met anywhere...until he was chosen by a wish-granting Box and his destiny changed forever. Now, he is setting out for the final showdown with O to save Maria and take back his normal life.

— Je récupérerai Maria...

**Kazuki Hoshino**

Un jeune homme extrêmement ordinaire que l'on pourrait croiser n'importe où... jusqu'à ce qu'il ait été choisi par une Boîte capable d'exaucer des vœux et que son destin ne change à jamais. À présent, il s'engage dans une ultime confrontation contre O afin de sauver Maria et de retrouver son quotidien paisible.





"I'm actually proud of it."

"... You aren't embarrassed to be with me?"

"Um?"

**Kokone Kirino**  
A girl in the same class as Kazuki. She's upbeat and sociable, and she can be a bit of a busybody. Daiya Oomine has been a friend of hers since kindergarten.

**Daiya Oomine**  
A cunning cynic. He has no qualms about killing or deceiving if it serves his purposes. He once used the Box "Crime, Punishment, and the Shadow of Crime" to face off with Kazuki.

**Kasumi Mogi**  
Kazuki's classmate. A delicate and demure girl who uses a wheelchair due to an unfortunate accident. She is the object of Kazuki's affection, and she returns the sentiment.

"I'm in your hands today, Kazuki."

- ... Ça te gêne pas d'être avec moi ?
- Au contraire, j'en suis fier.
- Merci de t'occuper de moi aujourd'hui, Kazuki.
- Hein ?

### Kokone Kirino

La camarade de classe de Kazuki aussi sociable qu'optimiste, qui a l'habitude d'être parfois un peu envahissante. Son amitié avec Daiya remonte à la maternelle.

### Daiya Ômine

Un cynique rusé, capable de tromper voire éliminer autrui sans scrupule si cela sert ses intérêts. Par le passé, il a affronté Kazuki en se servant de sa Boîte, Crime, Châtiment et l'Ombre du Crime.

### Kasumi Mogi

Une jeune fille délicate et réservée faisant également partie de la classe de Kazuki. Elle s'est retrouvée en fauteuil roulant à la suite d'un accident. Elle est la cible de l'affection de Kazuki et ce sentiment est réciproque.



- Tu vas prendre ma place... non, tu dois le faire.
- Prendre ta place ? Mais alors, qu'est-ce que tu vas devenir ?

### **Maria Otonashi**

Une fille convaincue de ne rien avoir qui la rendrait unique. Sa seule fierté réside dans la perfection incarnée qu'est sa grande sœur, Aya, qu'elle idolâtre. Tout ce qu'elle entreprend a pour but de respecter les dernières paroles que cette dernière lui a adressées.

### **Aya Otonashi**

Une jeune « prophétesse » capable de voir l'avenir... y compris sa propre mort.



"I really am impressed."  
 "Your mind is completely shattered, language is lost to you, you can't even think, and you have no will. Yet, you keep hitting that wall."  
 "It's futile, but you keep going solely for the sake of your ardent wish to see Maria Otonashi."  
 "You wounded your own soul, even changed your nature as a human, just to find her."  
 "You are a truly terrifying foe, but this can't last forever. Even the soul has its limits."  
 "When it is worn away, when your fixation on Maria Otonashi disappears, this world meant for you will become a void. I'll watch until it happens."  
 "I am the embodiment of this Box. There is no escape."  
 "Why won't you give up? Why won't you cease this behavior?"  
 "...I shudder to even think it, but is there no end to this? Will you never stop?"  
 "What are you?"  
 "Who are you?"  
 "No...it's impossible..."

- Je dois dire que je suis vraiment impressionnée.
- Ton esprit est en lambeaux, tu ne peux plus ni parler ni penser, et tu n'as plus aucune volonté. Malgré tout, tu ne cesses de frapper ce mur.
- Tes actes sont futiles, mais tu continues pour satisfaire ce désir si ardent qui brûle en toi, celui de voir Maria Otonashi.
- Tu as meurtri ta propre âme, allant même jusqu'à changer ta nature d'être humain, dans le seul but de la trouver.
- Tu es assurément un adversaire terrifiant, mais cela ne peut durer indéfiniment. Même l'âme a ses limites.
- Lorsqu'il ne restera plus rien et que ton obsession envers Maria Otonashi disparaîtra, alors ce monde bâti pour toi s'évanouira à son tour. Je demeurerai ici à observer jusqu'à en être témoin.
- Je suis l'incarnation de cette Boîte. Il n'y a aucune échappatoire.
- Pourquoi ne renonces-tu pas ? Pourquoi t'entêter dans ce comportement ?
- ... Cette seule pensée suffit à me faire frémir, mais se pourrait-il qu'il n'y ait pas de fin à tout cela ? Ne t'arrêteras-tu donc jamais ?
- Qu'es-tu ?
- Qui es-tu ?
- Non... c'est impossible...



— Kazuki, je suis juste là ! Kazuki !

### **Maria Otonashi**

La « zéroième Maria » que Kazuki recherche.



EIJI MIKAGE  
ILLUSTRATION BY TETSUO

  
New York



Traduction proposée par la Yarashii



Prologue  
P  
r  
o  
l  
o  
g  
u  
e

# Prologue



**Encore cette situation ? Vais-je me retrouver une nouvelle fois au sein de ce paysage dont je ne peux me souvenir qu'en rêves ?**

**— T'es-tu préparé ?**

**Dans cet appartement où habitait autrefois Maria, dans cette pièce où plus personne ne vit, je me tiens face à face avec O, et je réfléchis.**

**La femme sous mes yeux est d'une beauté si terrifiante que je perds presque l'esprit en la contemplant. Ses cheveux longs me rappellent ceux de Maria, ses traits fins et ses grandes jambes sont dignes d'un mannequin. Ses lèvres sont figées dans un sourire... Oui, « figées » est la meilleure manière de les décrire : ce sourire est si parfait qu'il donne l'impression d'avoir été extrait du visage remarquablement ciselé d'une poupée, puis plaqué là.**

**Cette expression troublante fait naître une peur primaire en moi. Je l'ai déjà vue à de nombreuses reprises, mais je finis toujours par l'oublier une fois sorti de mes rêves.**

**... Toutefois, ce souvenir ne se dissipera plus.**

**Après tout, O n'est plus une entité inconnue. J'ai fini par comprendre qu'elle était née de la Boîte de Maria, le Bonheur Déformé.**

**Si l'oubli est l'expression du pouvoir de cette Boîte, alors je peux y résister maintenant que je suis conscient de détenir la Boîte Vide.**

**Oui, je dois garder cela à l'esprit !**

**— Aya Otonashi...**

**... est mon ennemie.**

**— .....**

**Tout va bien.**

**Je peux à nouveau penser normalement, puisque j'ai bien assimilé le fait qu'elle est mon ennemie.**

**La pièce embaume toujours l'huile aromatique que j'ai vaporisée et l'odeur de menthe poivrée me rappelle mon objectif.**

**... Celui de récupérer Maria.**

**... Celui de l'intégrer à mon quotidien.**

**... Celui de rencontrer la zéroième Maria qui ignore tout des Boîtes.**

**Je ferai tout ce qu'il faut pour accomplir ce que je me suis juré de faire, et j'ai déjà sacrifié des amis en cours de route. Si je dois plonger cette planète dans un bain de sang pour y parvenir, qu'il en soit ainsi. Et je n'exagère pas, je pense chacun de ces mots.**

**Je laisse échapper un profond soupir, puis fixe O du regard.**



— T’es-tu préparé ? (Elle me gratifie de ce sourire aussi parfait que surnaturel.) À faire tes adieux à ce monde.

Insufflant dans mes paroles toute la détestation qu’elle m’inspire, je rétorque :

— Et pourquoi je devrais faire une chose pareille ?

Oui, les Boîtes ont anéanti la vie normale que je chérissais plus que tout.

Yûri Yanagi : à jamais tourmentée par les meurtres qu’elle a commis au sein du Jeu de l’Indolence.

Iroha Shindô : a vu sa personnalité et le faux miracle des Boîtes auquel elle croyait se faire broyer.

Kôdai Kamiuchi : a perdu la vie.

Ryû Miyazaki : a tué ses parents et est allé en prison.

Riko Asami : portée disparue.

Kasumi Mogi : condamnée à vivre dans un fauteuil roulant.

Kokone Kirino : profondément meurtrie tant physiquement que psychologiquement, et désormais incapable de prendre des décisions normalement.

Haruaki Usui : a perdu ses amis, moi y compris.

Daiya Ômine : évanoui dans la nature, sans doute pour toujours.

Et, quant à moi, Kazuki Hoshino...

Je pose les yeux sur ma main droite, fraîchement marquée par une blessure que je me suis infligée. Elle symbolise les horribles choses que j’ai faites, la folie qui s’est emparée de moi dont je ne pourrai jamais guérir.

— Malgré tout...

Je serre fermement ma main droite, et un pouvoir quasi illimité me submerge.

Oui... peu importe à quel point la situation paraît désespérée, je ne peux pas renoncer à ce monde.

— Tu as échoué l’autre jour. (O se moque de moi en ignorant ma réaction. Mon regard courroucé ne semble aucunement la déranger.) Tu essaies de pousser Maria Otonashi à te céder volontairement sa Boîte, n’est-ce pas ? Es-tu bien conscient que tes propres actes ont rendu la chose impossible ?

Je me mords légèrement la lèvre. Elle dit vrai.

— Tu as sacrifié Kokone Kirino pour abattre Daiya Ômine, en étant parfaitement au courant des principes de Maria. Tu savais pertinemment qu’elle n’écouterait ensuite plus un mot venant de toi. Et tu avais raison.

— Urgh...

Je n’ai rien trouvé de mieux sur le moment, mais il est plus que probable que Maria ne me pardonne jamais. Je me suis foiré.

Je demeure silencieux, et O continue.

— Pourtant, cela n’a pas d’importance. Quelque chose d’encore plus désastreux pour toi s’est produit, après tout.



*Mais de quoi est-ce qu'elle parle ?*

O fournit la réponse avant que je pose la question.

— *Maria Otonashi a perdu tous ses souvenirs de toi.*

— Quoi ?

Je tente de faire en sorte que Maria renonce à sa Boîte. Mon but est de lui faire abandonner ce pour quoi elle a tout sacrifié jusqu'à présent : aspirer au bonheur d'autrui par l'obtention d'une nouvelle Boîte. Connaissant sa détermination, je ne me suis jamais vraiment vu en position de réussir à la convaincre.

*C'était une entreprise vaine dès le départ... et, désormais, elle a perdu la mémoire ?*

*Je suis censé la persuader alors qu'elle ne me connaît même plus ? ... C'est impossible.*

*Qui donc écouterait ce qu'un parfait étranger a à dire et, plus encore, lui obéirait ? Mes paroles ne peuvent plus l'atteindre.*

Le désespoir me guette.

Non, il m'a déjà envahi.

Et pourtant, il y a une tout autre émotion qui balaie mon cœur.

— ... Elle... m'a oublié... ? Elle ne se souvient plus de tout ce temps passé ensemble ?

C'est...

*Non ! Je ne peux pas l'accepter !*

— Nh...

Pour elle, me voilà devenu un étranger. Nous avons vécu tous les deux l'équivalent d'une vie entière, forgeant un lien d'une solidité à nulle autre pareille... et tout cela a disparu.

Maria. Même si je parviens à te revoir, ne sauras-tu pas qui je suis ?

Maria. Même si je prononce ton nom, ne te retourneras-tu pas en souriant ?

Maria. La Maria que je connais est-elle perdue pour toujours ?

*Dans ce cas, pour quoi est-ce que je me bats ? Peut-être puis-je détruire son Bonheur Déformé, mais si elle ne se souvient de rien à mon sujet, cela ne fera qu'accroître le gouffre qui nous sépare.*

— Je constate que l'espoir te déserte.

Évidemment. Réduire la Boîte en cendres ne me donnera même pas ce que je désire vraiment.

Malgré cela...

— *Mais tu ne renonceras pas, n'est-ce pas ?*

Non, en effet. Pour une raison qui m'échappe, elle a parfaitement raison.

En dépit de la tristesse qui m'accable, je ne cesse de regarder O droit dans les yeux.

Maria ne sait peut-être plus qui je suis, mais je la sauverai. Elle ne le souhaite peut-être pas, mais je le ferai.

Je n'abandonnerai pas... Non, ce n'est pas tout à fait exact. Étant maintenant en possession de la Boîte Vide, baisser les bras n'est plus une option. Je continuerai de la poursuivre, quand bien même j'y perdrais tout. Pour la retrouver, je plongerai dans ces ténèbres suffoquantes et aveuglantes tapies au fond de l'océan. Renoncer n'a jamais été envisageable.



Le sourire d'O s'efface devant ma détermination. C'est la première fois que je vois une telle intensité dans son expression.

— Je serai honnête avec toi. Je trouve cette part de toi légèrement effrayante.

... Je suis son ennemi.

Contrairement à nos précédentes rencontres, O me considère désormais clairement comme un adversaire.

— Il n'y a plus aucun espoir pour toi. C'est indéniable... Et, malgré cela, tu demeures convaincu de pouvoir rallier à toi le cœur de Maria Otonashi à l'aide du pouvoir qui t'a été accordé.

Le pouvoir du « sauveur » qui détruit les Boîtes.

Le vœu de Maria d'exaucer les vœux de tout le monde a engendré le Bonheur Déformé. Cependant, une Boîte concrétise un souhait avec une minutie extrême. En se conformant à sa volonté, elle a également donné corps à sa conviction selon laquelle une telle chose était impensable, ainsi qu'à son désir inavoué qu'une personne l'arrête.

Les vœux conflictuels de Maria ont conduit à la naissance de deux êtres.

L'un exauçant les souhaits... et l'autre, un « sauveur » les anéantissant.

O... et Kazuki Hoshino.

Je suis le « chevalier », le seul à même de la sauver.

— Oui.

Mes yeux se posent une nouvelle fois sur ma main droite. Elle détient un pouvoir gigantesque, un pouvoir capable d'éradiquer même O.

Si je ne me débarrasse pas immédiatement d'elle, c'est parce que cela reviendrait à détruire le Bonheur Déformé. En faisant disparaître cette Boîte par la force, cela causerait l'effondrement de l'esprit de Maria.

Je le sais, car elle m'a rejeté. Mais il est aussi vrai que j'existe uniquement parce qu'elle l'a voulu.

Bien, mettons une chose au clair.

Comment vais-je sauver Maria ?

Il n'y a qu'une réponse. Je dois la libérer de la fille qui se tient devant moi.

Je prononce « son » nom.

— « Aya Otonashi ».

L'intéressée sourit à nouveau sans montrer la moindre inquiétude.

— Aya Otonashi, dis-tu ? Certes, je lui ressemble et, d'une certaine manière, je suis née d'elle. Toutefois, je ne suis pas Aya Otonashi.

— Il faut croire que non. Tu es Aya Otonashi telle que Maria la voit, une image ayant pris vie. Totalement séparée de l'originale ayant réellement existé. La véritable Aya Otonashi était probablement incroyable. Mais, peu importe à quel point elle était extraordinaire, elle demeurait humaine. Elle n'aurait jamais pu avoir une aura aussi surnaturelle. Quelque chose à l'intérieur de Maria l'a poussée à placer l'être humain Aya Otonashi sur un piédestal.



En repensant à la situation dans laquelle se trouve Maria, je grince des dents.

— Maria ne peut pas échapper à une présence aussi imposante. Elle sera à jamais enchaînée par cette « Aya Otonashi », à jamais attirée par elle. « Aya Otonashi » est le monstre qu'elle aspire à devenir et, pour y parvenir, elle se détourne et tente même d'effacer sa propre personnalité. Alors...

En guise de menace, j'oriente ma main droite en direction d'O.

— Alors, relâche-la, « Aya Otonashi », lui ordonné-je sans ambiguïté.

Naturellement, O reste imperturbable.

— Tu t'adresses à la mauvaise personne. J'ignore totalement comment la libérer. Et je suis sûre que toi non plus, bien entendu... Oui, et pourtant, je sais exactement quelle action tu vas entreprendre.

— Quoi ?

Je ne sais absolument pas ce que je devrais faire. O prétend pouvoir anticiper mon prochain coup alors même que je n'en ai aucune idée.

— Comment puis-je le savoir, te demandes-tu ? Tout simplement parce que tu n'as qu'une seule possibilité à ta portée et que tu la saisis, qu'importe tes hésitations, qu'importe la témérité de cet acte. Ce sera une lutte vaine, un effort gâché... une plongée dans l'abîme océanique. Tu n'y trouveras pas une once d'espoir, mais c'est ton unique option.

Ses paroles me poussent à me rappeler ce qu'O a dit auparavant.

— ... Et cette unique option est celle que tu as avancée tout à l'heure...

— Oui, quitter ce monde.

Je n'arrive pas vraiment à comprendre pleinement ses propos.

Néanmoins, elle a raison. Je ne peux pas dire pourquoi, mais je suis sûr et certain qu'elle dit vrai.

— Tu vas partir de ce monde, sans doute pour ne jamais y revenir. Si mon ennemi disparaît pour de bon, il va sans dire que j'aurai gagné. Une fois cela fait, Maria Otonashi n'aura de cesse de poursuivre son vœu déformé et sans espoir jusqu'à ce qu'elle finisse par se consumer entièrement. Il me suffit d'attendre.

— Je ne vais pas rester les bras ballants, tu sais.

— Exact. Si tu fais ton retour dans ce monde, cela voudra dire que tu auras pu délivrer Maria Otonashi en exploitant une méthode que je n'avais pas anticipée. Cela marquera le moment de ma défaite, ainsi que celui de ma disparition. À cet instant précis, tu auras libéré Maria Otonashi de sa grande sœur, « Aya Otonashi ».

Bien, j'ai compris.

Pour faire court, je dois revenir... revenir vers cette vie normale que j'ai tant chérie.

En accomplissant cela... je pourrai la rencontrer.

La Maria dans sa forme la plus pure, avant même la toute première répétition de la Classe Rejetée.

La Maria qui n'a vécu aucune boucle temporelle.



... La zéroième Maria.

Oui... mais quelle sera la difficulté de la tâche ? Mon quotidien si précieux est déjà un champ de ruines. Comment suis-je supposé ramener Maria dans un lien qui n'existe plus ?

Quand bien même, je continuerai de lutter quelle que soit la folie de ce combat, exactement comme le dit O.

— Voici donc notre ultime confrontation, Kazuki Hoshino.

O étend les bras.

Elle rive son regard dans le mien, et son visage si magnifique — si hideux — se tord.

— Puisse-tu vivre heureux dans le monde déformé.

Et O m'enlace.

C'est écœurant. Cependant, aussi virulent que soit mon refus, je ne peux m'y opposer. Je tente de saisir O par les épaules pour la repousser, mais mes mains sont aspirées dans son corps informe. J'ai l'impression d'être prisonnier d'une toile d'araignée. Je fusionne avec elle petit à petit, devenant une partie d'elle-même.

Je ne parviens plus à respirer.

Je me noie dans O.

Lentement, je sombre. Le phénomène est si progressif que mes sens me paraissent dysfonctionnels. Mais je peux voir que la lumière s'éteint peu à peu en moi, à peine puis-je sentir que je « descends ».

Je me noie, je me noie, je me noie pour l'éternité...

*Quel est cet endroit ?*

Cela ressemble au fin fond du fin fond du fin fond de l'océan, mais le lieu est lumineux, comme éclairé par un soleil quelconque.

Un bruit incessant se fraie un chemin dans ma perception sonore. Des éclats de rire se font entendre quelque part, mais je ne peux pas dire s'ils sont proches ou lointains. Me boucher les oreilles ne sert à rien. Ce son est si fort qu'il me donne envie de cesser toute pensée.

Bien que ma respiration se soit interrompue, je ne ressens aucune douleur. Ma forme se fond dans l'espace, se mélange à cet environnement qui m'entoure. Cet endroit prend le contrôle de mon corps.

Mon existence se délite.

Je disparaîs.

J'ignore ce qu'il va se produire. Mais une chose est certaine.

Au bout du compte, je serai dissous et réduit à néant.





Chapitre 1

**1<sup>re</sup> fois**

— Je t'aime, Kazu.

Je m'en fiche. Je n'ai pas le temps de me préoccuper d'une chose comme l'amour.

**23<sup>e</sup> fois**

— Je t'aime, Kazu.

Allez, ça suffit, maintenant. Me dire cela ne changera rien.

**1 050<sup>e</sup> fois**

— Je t'aime, Kazu.

Je suis heureux. C'est évident, comment ne pourrais-je pas l'être alors qu'une personne dotée d'un sourire aussi merveilleux m'avoue ses sentiments ?

**13 118<sup>e</sup> fois**

Mon cerveau est collé à mon crâne comme un morceau de chewing-gum foulé au sol par des centaines de chaussures. Une sensation poisseuse s'accroche à mon corps, comme si je nageais dans un bassin d'huile usagée. Je tourne. Encore et encore et encore et encore et encore, tel le tambour d'une machine à laver. Le paysage qui m'entoure demeure identique. Des ténèbres absolues et des rires assourdissants, c'est tout.

Je ne vois rien.

Tout se répète.

Encore et toujours, ce mouvement continue jusqu'à ce que mon corps se fonde dans l'ombre. Je tourne encore et toujours jusqu'à ce que mes cellules se brisent. Encore et encore.

... Je me réveille.

Réprimant la nausée qui m'assaille, je me frotte les yeux et vérifie où je me situe.

Il y a un tableau noir dans un coin. Je dois être dans une salle de classe.

— Est-ce que je viens de rêver ?



Je suis étendu par terre. Je me relève en me grattant la tête.

La pièce semble différente de celle dont j'ai l'habitude. Tout d'abord, la position des bureaux a changé. Ils ont été rassemblés en groupes de quatre et recouverts d'une nappe à rayures aux couleurs vives, tandis que les fenêtres sont agrémentées de fleurs de papier faites à la main. Sur le tableau, un joli dessin d'une domestique, probablement réalisé par une fille, est accompagné d'un texte à sa droite :

*Café Cosplay.*

— ... Ha ha, gloussé-je d'un air sombre. (Sacré contraste de voir une chose toute bête comme celle-ci après le cauchemar que je viens d'avoir.) Mais oui, aujourd'hui, c'est...

10 octobre. Un samedi.

Le festival du lycée.

Au moment où j'en prends conscience, les sons qui m'entourent se font plus rassurants.

— Qu'est-ce que tu fous ? Pourquoi tu t'accroches à ce truc, les yeux perdus dans le vide ?

Je connais cette voix.

— Hmm ? ... Hé !

Je tourne la tête, avant de regarder ailleurs fissa.

... Bah oui, voyons, ses jambes sont sous mon nez ! Un galbe parfait dans des mi-bas blancs !

— Ho ho ! C'est quoi, cette réaction ? Ça t'excite d'admirer mes superbes gambettes ?

— Non !

Tandis que je proteste, je lève mon regard.

Kokone Kirino arbore un grand sourire au-dessus de moi, vêtue d'un uniforme de domestique bleu clair à l'image de celui de l'héroïne d'*Alice au pays des merveilles*.

— Tu flemmardes alors que tout le monde bosse dur. Qu'est-ce que tu foutais ?

— Euh...

Oui, qu'est-ce que je *faisais* avant de m'assoupir ?

Je me souviens de m'être allongé parce que je m'ennuyais et que je ne savais pas quoi faire. J'étais resté debout tard la veille pour participer aux derniers préparatifs du festival, alors j'avais sûrement dû piquer du nez.

Je peux sentir quelque chose de cylindrique dans ma main. Mais oui, j'avais besoin de recharger les batteries, donc j'étais allé manger un Umaibo (soupe de maïs, mon goût favori). Pour moi, ils font l'effet d'une boisson énergisante alors qu'ils ne coûtent que dix yens. C'est si bon marché. Il faudrait que tout le monde en achète.

Tout en me disant que je ferais mieux de retourner travailler, je mords ce qui se trouve dans ma main.

\*Crac\*

— ... Hmm ?

C'est bien trop dur pour être un Umaibo.

— Tu... tu crois que tu peux utiliser ma flûte à bec comme ça dans la classe... ?!



— Hein ?

J'observe ce que je tiens en main. Pour une raison inconnue, il s'agit effectivement d'une flûte à bec et non d'un Umaibo.

— Quoi ?

— Aaaaah, espèce de pervers ! Qu'est-ce qui tourne pas rond chez toi ?! s'exclame Kokone.

— ... Euh ? Non non non, c'est... c'est pas ce que tu crois !

— Aaaaah, il veut lécher ma flûte ! Sa langue va passer partout dessus ! Il l'apportera chez lui et la foutra sur l'autel familial ! Il s'en servira pour faire des bulles de savon ! Ouais, il jouera un petit air joyeux tout en faisant des bulles !

— Mais quel genre de pervers ferait ça ?!

... Toutefois, j'ai beau me creuser la tête, je ne me rappelle absolument pas m'être emparé d'une flûte à bec.

*Ce qui veut dire...*

Je pousse un grand soupir. Maintenant que je me suis calmé, je demande lentement à Kokone :

— Avoue... tu as échangé mon Umaibo avec ce truc, pas vrai ?

Ce doit forcément être une des blagues de Kokone.

— Hein, de quoi tu parles ? répond-elle en feignant l'ignorance. Pourquoi je ferais un truc pareil ? Dans quel état faudrait que je sois pour vouloir que la bouche d'un garçon se retrouve en contact avec ma flûte ? On sort même pas ensemble. Quelle lycéenne ferait ça ?

— À toi de me le dire.

— Fais preuve d'un peu de bon sens, voyons ! Une innocente jeune fille n'agirait jamais comme ça, tu le sais, pas vrai ?

— Oui.

— Donc tu as volé ma flûte tout seul comme un grand et tu as joué avec. C'est la seule réponse possible. T'es un pervers. Reconnais-le. Je te lâche pas la grappe tant que tu l'as pas admis.

— Allez, c'est bon...

— Dis « Je suis un pervers. »

Dans ce genre de situation, répliquer ne servirait qu'à faire empirer les choses. Je hisse donc le drapeau blanc et obéis sagement.

— Je suis un pervers.

— Bien, et maintenant... « Je suis un pervers. Je mate les endroits que les filles ratent quand elles se lavent et je prends mon pied devant leur embarras. » Allez, vas-y.

— Je suis un pervers. Je mate les endroits que les filles ratent quand elles se lavent et je prends mon pied devant leur embarras. En particulier, quand ça concerne les aisselles.

— Argh ! Un... un pervers ! T'approche pas de moi !

Pourquoi elle fait semblant d'avoir un air dégoûté aussi convaincant ? C'est assez ridicule quand on considère que c'est elle qui m'a poussé à le dire.

— Au fait, Kokone. Ça te va bien cet uniforme de domestique.



— Ouh là, tu passes du coq à l'âne, dis donc. Bon, de toute façon, ça commençait à me lasser, donc on va dire que ça passe. Mon uniforme, hein ? Carrément que c'est mignon. Quoi que je porte, ça me va, pas vrai ? Personne m'arrive à la cheville, tu trouves pas ?

— Évidemment. Je ne connais aucune fille aussi belle que toi ; l'eau, ça mouille ; bref, on connaît la chanson.

— Qu'est-ce que c'est que ces compliments à deux balles ?! C'est toi qui as abordé le sujet !

Je pense sincèrement qu'elle est jolie dans cette tenue, mais je ne peux m'empêcher de réagir ainsi face à quelqu'un montrant aussi peu d'humilité...

— T'es peut-être énervé parce que mon costume met pas assez en valeur ma poitrine ? T'es en train de dire que je dois exhiber mes super bonnets E et te séduire avec !

Non, pas du tout.

— Alors, non seulement t'es un malade qui aime souffler dans la flûte des autres et qui a un fétiche pour les aisselles, mais en plus, t'es un dingue qui est accro aux chaussettes montantes ! On dit qu'il faut toujours se méfier des types discrets, et tu rentres pile poil dans cette catégorie ! Incline-toi devant ces magnifiques bonnets E... Aïe !

Quelqu'un frappe Kokone sur la tête avant que ses déblatérations aillent plus loin.

— Ugh...

Le responsable s'avère être Daiya Ômine. Il paraît agacé.

Récemment, il a retrouvé ses cheveux noirs, sa couleur naturelle, et son oreille gauche est pleine de trous sans aucun piercing pour les combler. La beauté de son physique couplée à son attitude cynique ont conduit les gens à le surnommer « le Prince Caustique ».

Cela dit, son comportement s'est un peu adouci ces derniers temps ; il suffit de voir le costume de majordome qu'il a accepté de porter pour le festival du lycée simplement parce que ses camarades de classe le lui ont demandé. Ce ne serait jamais arrivé auparavant.

Cependant, si un majordome adoptait une telle attitude, il serait renvoyé dès le premier jour pour ne pas s'être adressé convenablement à sa maîtresse... Une seconde... peut-être qu'il existe une vraie demande pour ce genre de type ?

Bref, même si Daiya se montre toujours brusque avec tout le monde, moi y compris, il sait comment arrêter Kokone quand elle commence à s'emporter.

— Merci pour ton intervention, Daiya. Dis-lui d'arrêter son cirque.

— T'as raison...

En temps normal, il devrait rétorquer quelque chose comme : *Quel affreux spectacle. T'auras beau te pomponner autant que tu veux, jamais tu pourras dissimuler qui tu es vraiment. On dit que l'habit fait l'homme — ou la femme ici, plutôt —, mais c'est juste foutre du rouge à lèvres sur une truie.*

Un discours à peu près de cette nature.

Alors que j'attends que la tempête se déchaîne, Daiya se lance dans sa tirade sarcastique :

— Arrête de draguer d'autres gars quand je suis là, ça me rend jaloux.



*Pardon ?*

*Euh, quoi ?*

*Est-ce que... Daiya rougit... ?*

— ... Ouh là là.

Je suis perdu.

*Que... qu'est-ce qu'il se passe... ? Ces deux-là ont vécu un paquet de trucs, et je sais qu'ils ont commencé à sortir ensemble depuis peu, mais quand même... !*

— Ah, euh... (Le visage de Kokone s'empourpre sous mes yeux, suggérant qu'elle n'était pas préparée à cela.) Hé... ! Tu... tu es le seul que j'aime, Daiya... alors t'en fais pas...

Sa voix se fait de plus en plus douce et elle se conduit désormais de manière extrêmement féminine.

— Tu crois pas que tu baisses un peu trop ta garde quand tu parles avec Kazuki ?

— C'est un ami ! Rien de plus !

— Hmpf, mouais, si tu veux. J'ai vraiment l'impression que tu ne saisis pas à quel point tu es attirante quand tu te comportes comme ça, et ça me dérange d'en être témoin.

— D'a... d'accord. Je te crois. Je ferai plus attention.

Une fois les dernières traces de son embarras disparues, un grand sourire vient illuminer le visage de Kokone, comme si une excellente idée venait de surgir dans son esprit. Elle vient poser puis frotter sa tête contre la poitrine de Daiya.

*Je vous jure, c'est comme si je n'existais pas. Il y a des endroits plus adaptés pour ça, les tourtereaux !*

— Oh, tu as changé d'eau de Cologne ?

— Je suis surpris que tu le remarques.

— Je respire ton odeur tous les jours. Mais tu enfrens les règles de l'école, tu n'es pas censé en mettre.

— Dit celle qui se teint les cheveux.

— C'est toi qui m'as dit que le châtain m'allait mieux que le noir. Ça me gêne pas de remettre des lunettes et de reprendre ma couleur naturelle, mais je change rien si c'est ce que tu préfères.

— Ouais, ça te va bien. T'as pas besoin de redevenir celle que t'étais avant. Je t'aime comme tu es maintenant. Mais on ne parlait pas de ça, tu sais ?

— ... C'est vrai. (Elle regarde Daiya à travers ses cils.) ... T'as l'air super avec ce costume de majordome. Hi hi, allez, dis « Bienvenue chez vous, mademoiselle. »

— Idiote, va. Tu crois vraiment que je vais le faire ? C'est plutôt à toi de me dire « Bienvenue chez vous, maître. »

— D'aaaaccord. Bienvenue chez vous, maître... Hé, la prochaine fois que je viens chez toi, j'enfilerai ça et je le répéterai !

Je ne peux plus supporter un tel spectacle.



*C'est quoi, ce bordel, à la fin... ?! Ils... ils roucoulent juste devant moi ! Pour Kokone, ça peut se tenir, mais qu'est-ce qui arrive à Daiya ?! Je n'ai jamais voulu le voir dans cet état ! Qui êtes-vous et qu'avez-vous fait au véritable Daiya ?!*

— Kazu. Pourquoi tu te tiens debout la bouche grande ouverte comme un débile ?

— Ça crève les yeux, pourtant ! Arrêtez de vous la péter en vous exhibant comme ça !

— Mais j'ai pas le choix. Je suis populaire auprès des filles, alors je dois montrer clairement que j'ai une petite amie, maintenant, sinon ça pourrait créer des problèmes.

— ... J'aurais beaucoup à redire là-dessus, mais je vais garder ça pour moi... Bon bref, ça vous dérange pas du tout comme situation ?

— Je ne me rappelle pas être sorti avec quelqu'un qui m'aurait embarrassé en public. Dit celui dont les joues sont cramoisies.

— ... Ça te gêne pas d'être avec moi ?

— Au contraire, j'en suis fier.

— Hé... hi hi hi hi hi.

— Hmm hmm.

— Hi hi hi hi hi.

— Hmm hmm hmm.

*Ça suffit ! Je refuse d'en entendre davantage !*

Tandis que mon visage devient encore plus rouge que le leur, une personne place sa main sur mon épaule. Je me retourne.

— Ils sont super méchants, pas vrai ? Ils la ramènent juste sous le nez de deux célibataires...

Il s'agit de Haruaki Usui, un ami commun.

— Exactement ! ... Hé !

Je hoche la tête en signe d'acquiescement, avant de faire un bond en arrière lorsque je vois ce qu'il porte.

Lui aussi est déguisé, mais, pour une raison qui m'échappe, il est affublé de l'uniforme pour filles d'un autre lycée. Ses larges épaules remplissent amplement — voire trop — le haut, qui s'achève d'ailleurs au niveau de son nombril, révélant la chemise verte qu'il a en dessous. La jupe recouvre une paire de jambes viriles dignes du joueur de baseball qu'il est, attirant l'attention sur les muscles qui s'y dessinent.

*Tu aurais au moins pu te raser !*

Mais surtout, comment fait-il pour ne pas se sentir gêné ? Il se croit chez lui ?

— Ah, mon pote, moi aussi, je veux une fille aussi craquante. T'es mon seul allié dans ce combat, Hosshi.

— ... Tch.

Je repousse sa main posée sur mon épaule.

— Hein ? Ça va pas, Hosshi ? Je te trouve bien froid.

— Je connais la vérité, Haruaki, lui dis-je en baissant d'un ton, d'une voix que je n'ai pas l'habitude d'employer.

— Qu'est-ce que tu racontes ?



— Apparemment, tu te serais rapproché d'une fille appartenant à un autre lycée, ces temps-ci. La rumeur prétend que tu es même sortie avec elle une fois.

— Urk.

— ... Ha ha ! J'ai compris ! Cet uniforme est à elle, pas vrai ?

— ...

Un sourire forcé étire ses lèvres, mais Haruaki ne dit rien. On dirait que j'ai tapé en plein dans le mille.

— Je suis ton seul allié, tu dis ? Il faut avoir un sacré culot pour me sortir une chose pareille alors que toi aussi, tu n'hésites pas à aller draguer à droite à gauche. Il s'agit là d'un affront évident porté à notre caste, celle des pauvres célibataires.

Je le lui fais remarquer en arborant un sourire triste.

— ... Non... c'est juste que... Tu sais, on sort même pas ensemble. C'est... pas encore fait. Je suppose que c'est plus facile pour moi de jouer le type qu'aucune fille ne veut...

Je fais mine de cracher par terre.

— Tu es exactement comme ces gars pleins aux as qui s'amuse à faire semblant d'être pauvres ! ricané-je, en conservant mon sourire piteux.

— Faut vraiment que t'aïlles aussi loin ? Je suis pas sûr de bien piger la comparaison... Je veux dire, quitte à en arriver là, on peut aussi bien parler de toi, non ?

— De moi ?

— Bah, avec Kasumi... mmmgh !

Kokone recouvre la bouche de Haruaki à l'instant où il prononce son nom.

Quant à moi, je deviens écarlate et me mure dans le silence.

Après tout, Kasumi Mogi est le nom de la fille que j'aime.

*C'est... étrange. Pourquoi Haruaki l'amène dans la conversation alors que je n'en ai jamais parlé à qui que ce soit ?*

Kokone murmure à l'oreille de Haruaki :

— ... Haru, espèce d'idiot ! Leur relation est encore très fragile... Laisse courir...

— ... Oh, vraiment ? ... Allez, c'est bon, ils s'aiment, ça crève les yeux...

— ... Voilà pourquoi tu dois lâcher l'affaire ! Si on se mêle de leur histoire, ça rendra les choses bizarres... Ces deux-là sont même pas conscients de leur attitude quand ils sont ensemble...

— ... Sans déconner ? Ils se croient encore en primaire ou quoi... ?

*Hé, je vous entends parfaitement, vous savez.*

*Mais... mais qu'est-ce qu'ils racontent, à dire qu'on s'aime ? Ce n'est pas possible. Mogi me sourit souvent, mais... c'est... c'est juste parce qu'elle est de nature joyeuse. Elle me demande de l'aide uniquement parce que je suis du genre à ne jamais refuser.*

*... Oui. Oui. C'est forcément ça.*

*Malgré tout.*

*Malgré tout, si ce qu'ils disent est vrai, alors...*

— Kazu.



— Aaah !

Je pousse un cri en entendant la voix de la personne à laquelle je pense en ce moment même, et pivote dans un mouvement de panique.

— Hmm ? (La fille menue en fauteuil roulant, Kasumi Mogi, me dévisage, les yeux écarquillés face à ma réaction exagérée.) Pourquoi cries-tu comme ça ? Cet uniforme d’infirmière ne me va pas... ?

La bouche de Mogi se referme et elle baisse la tête. Elle est vêtue d’un uniforme d’infirmière rose et est assise dans son fauteuil.

*Mê... même Mogi se déguise...*

J’étais si décontenancé que ce n’est que maintenant que mon cœur se met à battre à tout rompre. Il cogne si fort, personne ne l’entend ? Troublé, je ne parviens pas à la regarder dans les yeux.

*Bien sûr que si, ça te va bien, comment ça pourrait en être autrement ?! Tout le monde sait que j’aime lécher les larmes d’autrui, mais j’adore aussi les domestiques et les infirmières ! (Ah, zut, je viens de déballer un secret, là.) Tu serais toujours mignonne même sans ce déguisement !*

Je dois faire en sorte qu’elle le sache !

Tandis que Mogi lève des yeux remplis d’espoir vers moi, je lui révèle le fond de ma pensée.

— Ça te va super bien ! Tu es très mignonne comme ça !

— Mi...

— Oui, je t’assure ! Carrément adorable ! Plus que toutes les autres filles du bahut !

— ... !!

Le visage de Mogi s’enflamme et son regard se baisse sur son giron.

*Hein ? Qu’est-ce qui ne va pas ? Je n’ai fait qu’émettre une opinion honnête.*

— Mon Dieu, on est repartis avec Hosshi et son charisme totalement inconscient qui fait tomber les filles comme des mouches.

— Ces derniers temps, je commence à croire qu’il le fait exprès.

— Pas possible. Ce serait beaucoup trop surnois venant de lui.

— Tous ces types qui ont l’air aussi innocents, ils arrivent à se taper bien plus de nanas que tu le crois. Ils réussissent à comprendre les désirs secrets des femmes au foyer. J’ai appris ça dans un manga.

Haruaki et Kokone se défoulent sur moi en s’en donnant à cœur joie.

— Hé... ça... ça suffit ! les coupe Mogi en élevant la voix.

Elle bégaie sous le coup de l’embarras, mais elle se ressaisit et me regarde.

— Oui ? dis-je.

— Merci de t’occuper de moi aujourd’hui, Kazuki.

Elle incline la tête.

« De t’occuper de moi »... ?



Ses paroles allument un brasier dans mon cœur, alors même que j'ignore totalement de quoi elle parle. Mais Haruaki, Kokone et même Daiya me gratifient d'un grand sourire... Oh. J'ai compris, maintenant.

Aujourd'hui, je vais passer toute la journée avec Mogi pour lui montrer le festival.

Après être devenue incapable de marcher à la suite d'un accident, Mogi est toujours en rééducation, elle n'est donc pas encore complètement retournée en cours.

Toutefois, ses camarades de classe ont voulu l'aider à se sentir partie intégrante des réjouissances, afin de lui montrer qu'elle est l'une des nôtres.

Nous avons réfléchi à divers moyens pour elle de profiter du festival, libre de tout souci. Tandis que nous en discutons, nous avons pris conscience qu'une personne allait devoir l'accompagner toute la journée et, allez savoir pourquoi, il a été décidé à l'unanimité que ce serait moi.

J'ai accepté avec joie, bien entendu. Ce n'est pas une mauvaise chose, loin de là. Je suis évidemment ravi d'avoir la chance de passer du temps avec Mogi. Pour être franc, ce serait formidable si les souvenirs de ce festival l'aidaient par la suite à rendre sa rééducation moins pénible.

La tête de Mogi est toujours baissée, mais je lui souris.

— C'est moi qui compte sur toi, Mogi, lui dis-je, avant de m'incliner.

— Oh ! Écoute... ! Hmm, je sais que je risque de te déranger, alors merci.

Mogi réitère son mouvement de la tête.

— Surtout, n'hésite pas à me demander quoi que ce soit. Je ne garantis pas de pouvoir rendre amusant tout ce qu'on va faire, mais je ferai de mon mieux.

Nouvelle inclination.

— Ah... ! Arrête de faire ça ! Je suis heureuse de passer du temps avec toi ! Donc je te remercie sincèrement !

Et encore une.

— Hé hé.

Puis une autre.

— Hé hé hé.

Une de plus.

Je m'incline, elle s'incline, je m'incline, elle s'incline.

Je ne sais pas franchement pourquoi, mais nous ne cessons d'incliner la tête en direction de l'autre en maintenant un sourire embarrassé sur nos lèvres.

— Prends ça !

— Aïe !

Au bout d'un moment, Haruaki vient me frapper l'arrière du crâne.

— C'est méchant, ça, Haruaki...

— Voilà ce que tu mérites ! Quand je pense que tu faisais tout un plat pour *mon* rencard !

... Bon, il faut croire que j'ai effectivement tiré le gros lot. Il n'a pas tort.



— Hé, Hoshino. Tu es resté dans la classe assez longtemps, alors tu peux filer, m'informe notre délégué, Miyazaki. Il semble vaguement agacé. Mais il n'est pas spécialement remonté contre nous, c'est simplement son attitude habituelle.

— Bien, dans ce cas, il est temps d'y aller, lui dis-je en posant mes mains sur les poignées du fauteuil roulant. C'est parti, Mogi.

— D'accord !

Et c'est ainsi que nous nous mettons en route.

Oui, nous y voilà.

C'est toujours de cette manière que commence le meilleur jour de ma vie.

— ... Hein ?

... *Toujours ?*

J'ai la très légère impression que quelque chose cloche... mais, lorsque Mogi se retourne en souriant, cette sensation s'évanouit.

Quel que soit notre pays d'origine, tous les festivals d'école finissent autour d'un grand feu de camp... ou pas, en fait. En vérité, je ne sais pas du tout à quel point cette pratique est répandue.

Illuminés par la lueur rougeoyante des flammes, les lycéens sont en train de danser au son de la musique traditionnelle américaine *Turkey in the Straw*.

Un peu plus tôt, nous sommes tombés sur un couple d'élèves de seconde en pleine confession amoureuse (Ah là là, quelle surprise !) et ils se tiennent à présent joyeusement la main. Nous n'avons pas assisté à toute la scène, mais il semble que l'issue a été heureuse.

Kokone et Daiya, qui ont remis leur uniforme scolaire classique, se sont aussi joints à la danse. Ces deux-là ont un passé commun difficile qui rend leur relation plutôt épineuse. Et pourtant, ils s'y sont confrontés et ont décidé d'être ensemble. Je suis certain que ce qui leur est arrivé n'a pas fini de les entraver tout au long de leur existence. Mais, pour l'heure, cela n'a pas d'importance, et ils semblent danser avec bonheur.

Mogi aussi a enfilé à nouveau son uniforme du lycée, et se tient assise dans son fauteuil, le regard plongé dans les flammes. Ses yeux luisent d'un intense éclat, comme si elle tentait de graver profondément en elle cet instant.

Ces moments précieux ne se produisent pas si souvent. Je ne suis peut-être qu'en première, mais je peux le deviner. Ces souvenirs de jeunesse lumineux représentent les trésors d'une vie, de ceux que je chérirai pour toujours.

Je suis convaincu qu'il en va de même pour Kokone et Daiya, ainsi que tous les élèves présents ici. Ce festival scolaire deviendra une histoire à se remémorer lorsque l'on vieillira. Tous ces récits ne seront pas amusants, mais ce jour particulier conservera sûrement une signification spéciale toute leur vie.

*Après tout, il ne se reproduira jamais.*

Observant les couples qui dansent, Mogi murmure doucement :



— Ça doit être bien.

Je ne sais pas quoi répondre. C'est vrai, Mogi ne peut plus danser dans cet état. Elle remarque ma surprise et agite vigoureusement la main.

— Oh, c'est pas ce que tu crois ! Je ne suis pas triste parce que je ne peux pas être avec eux ! Je suis juste jalouse de les voir ensemble pendant un jour aussi spécial !

Je sais immédiatement qu'elle ne ment pas, ses traits exprimant une félicité non feinte.

— Kazu.

Nous avons bel et bien passé la journée tous les deux, alors je comprends ce qu'elle ressent.

— Quand ça m'est arrivé, je me suis dit... que je ne serais plus jamais heureuse, du moins pas dans le sens normal du terme. Peut-être que je pourrais me forcer à être gaie, que je parviendrais à voir le bon côté des choses, mais, quoi qu'il arrive, mon état serait toujours là pour me hanter. Je pensais que, même quand je sourirais, il ne quitterait jamais totalement mon esprit.

Ses propos ont beau paraître teintés d'autodérision, son expression demeure calme et apaisée.

— Mais, tu sais, je ne me suis sentie ni déprimée ni frustrée aujourd'hui. Pas même une seule fois, je te jure ! C'est énorme ! Je veux vraiment danser avec toi, mais j'en suis incapable... et je vais te dire une chose. Ça me pose aucun problème. Promis, je ne me mens pas à moi-même parce que je n'ai pas le choix. Je pense simplement que ça me convient, car je suis quand même heureuse. C'est pas incroyable, ça ?

Je lui décoche un grand sourire et hoche la tête.

— Je me suis beaucoup amusée aujourd'hui, et j'en suis super contente. (Mogi presse ma main.) Merci de m'avoir aidée à me sentir comme ça.

Je suis sûr que le rouge que je vois sur ses joues n'est pas uniquement dû à la lueur du feu. En voyant son expression, je sais ce qu'elle s'apprête à dire.

— Je t'aime, Kazu.

Ce sourire est ce qu'il y a de plus beau au monde. Aucune exagération là-dedans... je le pense sincèrement. Et il est pour moi et moi seul. Rien ne pourrait me rendre plus heureux, c'est évident. Je ferais n'importe quoi pour protéger ce sourire !

Ce sentiment qui se répand dans ma poitrine est presque trop difficile à contenir et menace de jaillir par ma bouche. Chaque cellule de mon corps saute de joie.

C'est le plus grand jour de ma vie, cela ne fait aucun doute.

Ce jour...

Ce jour que je veux répéter encore et encore...

— Ah...

*... n'est qu'une putain de farce.*



Une brise fraîche se joint au courant plus chaud qui balaie ma joue, et cette sensation tranchante tempère sur-le-champ la folie s'emparant de mon esprit.

Je vous jure, cet endroit est répugnant. Cette scène pleine de tendresse, baignée dans un dégradé de rouge, ressemble désormais à une peinture à l'huile recouverte par un voile d'étrangeté. Et ce n'est rien de plus : juste une image vide.

— Hé hé..., m'esclaffé-je avec dégoût.

Qu'est-ce que j'ai pu être bête de ne pas m'en souvenir avant.

— ... Kazu ?

Devant mon brusque changement d'attitude, Mogi penche la tête sur le côté en signe de confusion. Mais je l'ignore et observe ma main droite.

Je le savais. La blessure est absente.

... Cette marque de ma détermination à sauver Maria a disparu.

Je plonge mon regard dans celui de Mogi, qui me fixe, les yeux grands ouverts.

Je suis heureux qu'elle me fasse part de ses sentiments. Ceux-ci sont indéniablement sincères et, au fil de tant de boucles, je me suis progressivement senti de plus en plus attiré par elle, jusqu'à ce que mes propres sentiments à son égard deviennent réels.

Je suis profondément amoureux d'elle.

Mais notre histoire s'arrête ici. Elle s'achève sur sa confession et sur ma réponse positive. Cet amour ne connaîtra aucun développement futur.

Oui, quand j'y pense, j'ai déjà vécu une expérience similaire. Mon rôle était différent, mais je suis déjà passé par là à l'intérieur de la Classe Rejetée. Mogi m'a avoué un nombre incalculable de fois ce qu'elle ressentait pour moi. Elle était si contente d'apprendre que c'était réciproque, mais elle ne pouvait s'empêcher de désespérer à l'idée que cela n'aille jamais plus loin. Tout comme à cette époque, ce qui se produit ici est vain.

Oui, aussi confortable qu'il soit, ce monde est un mensonge. Peu importe à quel point il semble rayonnant de bonheur, ce sentiment sera toujours faux. N'est-ce pas ?

Après tout... elle n'est pas là.

*Maria n'est pas là.*

Ce monde-là est bâti autour de son absence. Une sorte de fin heureuse. Peut-être aurions-nous vécu une telle existence si elle n'avait pas introduit les Boîtes dans notre univers. Peut-être tout cela est-il la faute d'O, du Bonheur Déformé.

En apportant l'anormalité inhérente aux Boîtes, Maria nous a fait du mal.

Mais...

— Je m'en fiche.

... je ne vis que pour elle.

— ... Kazu ? Quelque chose ne va pas ?

Bien que cette situation soit exactement la même que celle issue de la Classe Rejetée, je doute que Mogi essaie à nouveau de me séduire. Toutefois, je n'arrive pas à concevoir qu'il s'agisse d'une pure coïncidence. Maria a fini par être affectée par tout ce temps passé dans ce monde qui se répétait. À cause de cela, son Bonheur Déformé a acquis un pouvoir semblable à celui de la Classe Rejetée.



Et j'entends par là... maintenir pour toujours une vie heureuse.

Mais c'est une vulgaire imposture... le simple rebouclage d'un seul jour.

C'est vrai. O, mon ennemie, m'a volontairement capturé, puis jeté dans cette dimension.

Dès l'instant où j'accepterai ce bonheur, dès l'instant où je choisirai de vivre en me passant de Maria, j'aurai perdu face à O et je demeurerai prisonnier de cet endroit.

Voilà pourquoi je dois dire à Mogi une chose bien précise. Pour nous deux, qui ne connaissons jamais de lendemain, cette relation ne me laisse qu'une seule réponse possible :

— ... *Attends jusqu'à demain*, lui dis-je d'une voix usée.

Puis, je lui tourne le dos et m'enfuis en courant.

— Ka... Kazu... ?!

Ignorant ses cris m'incitant à revenir, je pénètre dans notre lycée et grimpe à toute vitesse l'escalier menant jusqu'au toit. Ouvrir la porte déverse un flot de lumière crépusculaire dans mes yeux.

— Aaah... aaah... aaah...

Si je veux lutter contre ce jour qui reboucle, alors je dois m'accrocher à mes souvenirs.

À l'intérieur de la Classe Rejetée, j'ai pu conserver intacte ma mémoire en voyant Mogi ou Maria se faire percuter par un camion.

Je n'en suis pas certain, mais je devrais pouvoir aussi y arriver ici en reproduisant un schéma similaire. Et j'ai su comment faire à l'instant où j'ai décidé de venir là-haut.

En sautant du toit !

Je me rue vers la clôture faite de maillons métalliques aussi vite que mes jambes le peuvent. M'élancer de toutes mes forces dissipe la peur qui aurait dû me clouer sur place.

Agrippant le grillage, j'entreprends de l'escalader jusqu'à me hisser au sommet.

— ... Oh.

Le sol au loin entre dans mon champ de vision.

Je suis sur le point de m'écraser sur cette surface dure.

La terreur me saisit sur-le-champ, et mes jambes ne répondent plus. Mon excitation a été douchée pratiquement en un éclair, et mon esprit se retrouve à chercher frénétiquement une flopée d'excuses : *Te suicider, c'est de la folie. Redescends tout de suite et accepte les sentiments de Mogi. Faire une fixation pareille sur Maria, c'est idiot. En quoi un monde où tout le monde est heureux à part elle serait mal ? Allez réfléchis bien ne saute pas ne meurs pas ne pense pas oublie oublie oublie...*

— Mais... mais putain feeeeeeeeeerme-laaaaaaaaaaaaa !!

Je me propulse du haut de la clôture aussi fort que je peux.

Je flotte dans le ciel pourpre tout en imaginant la scène.

Je me visualise en train de bondir au-dessus du monde.

L'espace d'un instant, une fissure apparaît dans cette dimension censément parfaite. Les ténèbres que je réussis à entrevoir au-delà sont la preuve que cet endroit n'est pas authentique. Mais cela ne dure qu'une seconde. Le monde les dissimule rapidement, comme si rien ne s'était produit.



Ce qui m'attend après est la dure réalité, et je plonge la tête la première.

Je m'écrase contre le sol froid, implacable et sans pitié.

\*Splash\*

Accompagnée du son de mon crâne et de tous mes os qui explosent à l'impact, ma conscience...

### 13 189<sup>e</sup> fois

... reste en place.

Mon cerveau devrait être répandu sur le sol après ma chute, mais je me retrouve étendu par terre dans ma salle de classe. Autour de moi, mes camarades sont pris dans les préparatifs du festival scolaire.

Basculant en position assise, je pose la flûte à bec que je tenais en main.

— Ah, ngh...

Mon cœur bat à tout rompre, la scène qui s'est déroulée il y a quelques secondes encore est toujours gravée dans mon esprit. Je transpire abondamment sous le coup de la nervosité. J'ai l'impression que je vais vomir.

Je refuse de traverser à nouveau une épreuve pareille. Cependant... mon petit doigt me dit que je répéterai probablement ce schéma de très nombreuses fois à compter de maintenant.

Après tout...

— Ça a marché.

... j'ai gardé mes souvenirs.

C'est la condition minimale pour combattre ce monde. Eh oui, si j'oublie, je ne ferai que profiter encore de la journée du festival. Je deviendrai un rouage placé dans la machine de cette dimension dénuée de sens.

Pour empêcher cela, je vais devoir me suicider.

Je me relève en vacillant et place mes coudes sur des bureaux recouverts d'une nappe situés tout près, les laissant supporter mon poids.

O m'a absorbé il y a un moment. Cette scène appartient déjà à un lointain passé, et je ne peux pas me rappeler exactement quand. Mes souvenirs sont brumeux et flous, ressemblant davantage à des extraits d'un film qu'à des événements qui me sont réellement arrivés. Je répète ce jour précis, le jour du festival, et son illusion du bonheur depuis longtemps, maintenant.

Contrairement à la Classe Rejetée, je n'ai aucune idée du nombre de boucles que j'ai vécues. J'avais pu le confirmer à l'époque grâce à Maria, qui, en conservant intacte sa mémoire, fut capable de me dire précisément combien de fois le monde s'était réinitialisé.

Peut-être ai-je répété cette journée des dizaines de milliers de fois. Peut-être ai-je déjà commencé à me fondre dans cette dimension. Même si c'est le cas, il m'est impossible de le savoir.





Il n'y en a pas dans ce monde.

En fin de compte, tout ce que j'ai fait, c'est arpenter la ville à l'aveugle alors que le temps poursuit sa course impitoyable vers l'avant, le ciel se teintant désormais de rouge.

Il est presque l'heure où j'ai sauté du toit. Je dois encore une fois m'assurer de conserver mes souvenirs. Je dois encore une fois commettre un acte suicidaire.

J'ignore quand la boucle se termine. Si je rate le moment correspondant à celui où j'ai sauté la dernière fois, il ne paraît pas si improbable de croire que ma mémoire sera de nouveau effacée.

Il faut que je saute comme dans l'itération précédente !

Je refuse de mourir, donc la perspective de m'élancer du haut d'un toit est aussi étrange que terrifiante. C'est tout naturel.

Mais je n'ai pas le choix.

Rien ne force à penser que je doive sauter, ou que cela doive se produire au même endroit. Et pourtant, je m'y rends.

Je franchis le portail et me dirige vers le bâtiment, mais, avant que je puisse l'atteindre, quelqu'un que je connais m'arrête.

— Hosshi !

Il s'agit de Haruaki. Les sourcils relevés, il s'approche de moi en poussant un fauteuil roulant.

— Bordel, mais où t'étais passé ?! Tu devais t'occuper de Kasumi, aujourd'hui ! Je sais que t'avais hâte que ça arrive ! Alors, qu'est-ce que tu foutais ?!

Il est en colère, et avec raison.

— C'est... c'est bon, Haruaki... je suis sûre qu'il a eu une bonne raison.

Les paroles de Mogi sont empreintes de gentillesse, mais elle ne peut masquer entièrement sa déception.

*... Mogi. Moi aussi, je veux découvrir le festival avec toi, l'esprit vierge de tout souci. Je veux contempler de près ton sourire... mais c'est impossible.*

Ce monde n'est qu'une mise en scène, je ne peux pas le laisser m'enchaîner. Si je succombe à la tentation, je serai à jamais prisonnier de ce cycle.

Contenant mes émotions, je lui demande :

— Est-ce que tu connais Maria ? Maria Otonashi ?

— Mais qu'est-ce qui te prend de poser ce genre de question maintenant, Hosshi ? C'est qui, celle-là ?

Le ton de Haruaki se fait menaçant.

— Est-ce que cette personne a quelque chose à avoir avec ton absence ?

Comme je le pensais, aucun d'eux ne sait qui est Maria.

— Ah... urk... !

C'est la goutte d'eau qui fait déborder le vase. Je pivote sur mes talons et m'enfuis en direction du toit.

*Je dois sauter, et tout de suite ! Il faut absolument que je saute maintenant ! Je dois mourir !*



Qu'est-ce qui est aussi insoutenable ?

Ces deux-là ne connaissaient pas Maria. Je n'ai pas pu déceler la moindre trace de sa présence auprès d'eux. Mais ce n'est pas grave. Je m'y attendais.

Dans ce cas, pourquoi suis-je dans un tel état de choc ? D'où me vient une colère pareille ? Pourquoi cette panique, pourquoi cette fuite ?

Car rien n'a paru anormal. Ils ne savent pas qui est Maria, cela devrait me sembler étrange, mais je me rends compte que non. Je ne peux penser à elle qu'en tant que personnage d'une histoire — d'une fiction —, une entité issue d'un monde avec lequel je ne peux nullement interagir.

Étant le seul être humain à posséder un quelconque souvenir de Maria, ici, c'est évidemment moi, l'imposteur.

Et c'est là que je réalise une chose.

Maria.

*Quel genre de fille étais-tu, déjà ?*

Pour que je sois aussi près de l'oublier, il faut vraiment que tout ce temps écoulé dans ce lieu m'ait profondément marqué. Ces moments aussi plaisants que factices appliquent déjà sur moi une pression suffisante pour me broyer.

Si je m'apprête à oublier de plus en plus fortement Maria... pourquoi persister dans ce bras de fer solitaire ?

— Aaah... aaah... aaah...

Forçant mes jambes à se mettre en action pour chasser mes doutes, je fonce vers le toit.

J'ouvre la porte pour voir un monde teinté de rouge. C'est maintenant ou jamais.

— *Je t'aime, Kazu.*

Ce monde est merveilleux. Je veux rester ici.

Mais je secoue furieusement la tête. Je ne m'égarerai pas. Je refuse de m'égarer. Je ne dois pas m'égarer. Ne me laissant pas le temps d'hésiter davantage, j'escalade le grillage et me hisse tout en haut.

Je saute.

Je suis ballotté dans tous les sens, puis le contenu de ma boîte crânienne gicle au sol.

## 13 190<sup>e</sup> fois

De retour le matin dans la classe, je confirme que j'ai toujours mes souvenirs et me relève.

Néanmoins, je suis immédiatement saisi par un puissant vertige. Mes mains tremblent tandis que je les appuie contre mon front. Abréger ma vie de la sorte m'inflige de profondes blessures psychologiques.



... Combien de temps puis-je continuer de faire cela ?

Je secoue la tête pour me débarrasser de cet accès de faiblesse. Je dois cesser d'y penser. Ce monde qui reboucle risque de m'engloutir à la moindre ouverture présente dans mon cœur.

— ... Bien.

Ce coup-ci, inspectons l'école de fond en comble. Je vais en visiter chaque partie et interroger scrupuleusement quiconque a déjà eu une quelconque interaction avec Maria.

Je suis certain qu'ignorer Mogi causera encore plus de problèmes cette fois, puisque je reste dans les parages. Malgré tout, je le ferai... Il le faut.

— ... Ha...

Adossé à la porte du toit, je contemple le ciel rougeoyant. Un autre jour s'achève sans la moindre piste.

J'ai brisé le cœur de Mogi et interrogé mes camarades jusqu'à ce que je ne récolte plus que leur mépris, et tout cela pour rien.

Personne n'a entendu parler de Maria, et je n'ai pas non plus mis la main sur une seule information à son sujet.

— ... Hé, ha ha...

Tout ce que je peux faire, c'est me forcer à rire. Je suis vidé de mes forces. Le fait de ne pas avoir dormi dans toutes ces boucles successives a peut-être un impact, car mon cerveau est épuisé et je ne peux plus marcher droit. Je veux faire une pause. Je ne veux plus penser à quoi que ce soit. Je veux courir. Je veux fuir. Je veux retourner à l'époque où je m'amusais avec Mogi au festival. Une seule petite fois suffira.

Mais c'est impossible.

Si je goûte à nouveau à cette douceur, je perdrai la force de résister.

Alors, je dois sauter à nouveau.

Me suicider.

— ... Je suis complètement dingue.

... Qu'est-ce que c'est que cette logique tordue ? Pourquoi dois-je me faire du mal encore et encore ? Le jeu en vaut-il vraiment la chandelle ?

Je m'élanche du haut du toit sans pousser mon raisonnement plus en avant.

\*Splash\*

Le contenu de ma boîte crânienne gicle au sol une nouvelle fois.

## 13 191<sup>e</sup> fois

Mes souvenirs m'accompagnent encore, mais je demeure allongé sur le sol de ma classe, incapable de me lever. Quelque chose me souffle qu'il le faut, mais, entre mon cerveau et mon corps, la connexion ne se fait plus. J'ai besoin d'espoir, ne serait-ce que le moindre



petit fragment, aussi fin qu'un grain de sable. Ou même la pâle lueur d'une minuscule ampoule. J'ai besoin d'un progrès... aussi minime soit-il.

Mon enveloppe corporelle est lourde comme du plomb tandis que je me force à me mettre debout.

Ce jour-là non plus n'a abouti à rien.

Je m'effondre, le dos contre la surface du toit. Personne ne connaît Maria. Il n'y a aucune trace d'elle à découvrir ici.

— Ngh... ngh...

Je me mets à pleurer. Je ne veux plus sauter. Je ne veux plus connaître ces pensées douloureuses. Je ne veux plus voir Mogi si triste. Je déteste tout cela.

Mais je ne peux pas abandonner, alors je saute. \*Splash\* Le contenu de ma boîte crânienne se répand sur le sol.

*Qu'on me tue pour de bon, par pitié !*

### 13 192<sup>e</sup> fois

Toutefois, le calvaire continue. Mes souvenirs sont toujours là. Je me suis imposé moi-même ces souffrances, mais cela ne diminue en rien leur intensité, et j'éclate en sanglots dans la classe. Tout le monde me regarde, mais je ne peux plus le supporter.

— Putain... putain de bordel de merde, juré-je en crachant ces mots comme une malédiction, avant de finir par essuyer mes larmes. Je ne renoncerai pas.

Jamais, au grand jamais, je ne baisserai les bras.

### 13 201<sup>e</sup> fois

Depuis le toit, je fixe le ciel rougeoyant.

Combien de fois ai-je répété ce jour ? Probablement pas plus de dix.

J'ai épuisé toutes mes options. Il ne reste plus rien de Maria à découvrir nulle part.

Je suis pris au piège dans ce monde qui reboucle. Aucune porte de sortie, aucune échappatoire.

*Qu'est-ce que je suis censé faire, exactement ? Ai-je encore la force de continuer ? Est-ce que c'est si mal de perdre les souvenirs que j'ai conservés jusqu'à maintenant ? N'ai-je pas largement assez donné ? Je ne peux pas simplement me reposer, à présent ?*

Mes pensées s'en prennent à moi dans une tentative pour me convaincre d'accepter mon destin. L'assaut est perpétuel, sans fin. Mon esprit est concentré sur une seule chose : fuir.



Mais je suis déjà pris dans la nasse. J'ignore si mes actes détiennent une quelconque signification, j'ignore si j'ai raison. Cependant, je suis toujours enchaîné par cette fixation, celle de ramener Maria dans mon quotidien.

Je saute.

Le contenu de ma boîte crânienne gicle au sol.

*Ha ha ha, je parie que, bientôt, ma tête sera trop vide pour avoir quoi que ce soit à répandre, pas vrai ?*

### 13 445<sup>e</sup> fois

J'ai fait ce saut 250 fois. Je suis mort 250 fois. Lorsque je baisse les yeux depuis le toit, je peux voir le feu de camp tout en bas. *Turkey in the Straw* semble si distant, je n'en vois pas l'intérêt.

J'ai cessé de réfléchir depuis un bout de temps. Cela devenait une nuisance.

Il est même rare que des mots compréhensibles se forment dans ma tête, désormais.

Mais je saute du toit. J'ajoute un autre moi décédé à cette montagne invisible de cadavres.

Je ne me demande plus pourquoi.

\*Splash\* \*Splash\*

### 14 590<sup>e</sup> fois

*Qui est Maria ?*

Je saute.

\*Splash\* \*Splash\*

### 14 688<sup>e</sup> fois

Des cadavres. Cinq cents.

Kazuki Hoshino est une machine qui saute vers sa propre fin.

### 14 888<sup>e</sup> fois

—  
 AAA  
 AAA



AA  
AA  
AA  
AAAH !

**15 233<sup>e</sup> fois**

—

**18 900<sup>e</sup> fois**

—

**22 000<sup>e</sup> fois**

—

**26 000<sup>e</sup> fois**

—

**27 500<sup>e</sup> fois**

—



## 27 756<sup>e</sup> fois

— Ah... Oh ?

Les mots me reviennent tout à coup alors que je fixe le ciel rougeoyant depuis le toit.

— ... Le crépuscule.

Je ne sais absolument pas combien de jours se sont écoulés depuis mon dernier accès de lucidité. Le soleil couchant et l'acte de sauter sont devenus des phénomènes dénués de sens dans la brume abrutissante où j'étais maintenu.

— C'est beau.

Que je puisse ressentir une chose aussi normale tient du miracle. J'ignore combien de festivals ont défilé. Je n'ai pas non plus de souvenir récent.

Mais, pour l'instant, me voilà de nouveau humain.

Je suis certain que ce n'est qu'un hasard du destin et que, si je laisse échapper cette chance, je retournerai à l'état de vulgaire chose. Une chose inutile dont la seule routine est de contempler le soleil couchant et de sauter du toit.

Oui... je dois prendre une décision. Je me suis ôté la vie tellement de fois pour fuir ce jour qui reboucle. Toutefois, je n'ai fait que me rendre prisonnier d'un cycle différent. Je suis piégé, et je dois l'accepter. Je dois choisir d'arrêter ces itérations vaines.

Je dois cesser de sauter.

Je dois renoncer à elle.

*... Est-ce que ça te convient vraiment ?*

Cette question provient de celui que j'étais autrefois, de celui qui était totalement obnubilé par l'idée de la ramener dans sa vie normale, et qui est désormais réduit à l'état de coquille vide. C'est à cause de lui que j'ai perdu l'esprit. C'est à cause de lui que je saute.

*... Est-ce que ça te convient vraiment ?*

Non. Je veux sauver ma peau. Je veux la sauver, elle. J'ai la conviction qu'elle a un jour compté plus que tout au monde à mes yeux. Je pensais auparavant que je devais la secourir, même si cela signifiait sacrifier ma vie et celle de tout le monde.

Et pourtant...

Et pourtant...

*... quel est son nom, déjà ?*

Le cycle des jours qui se répètent a gommé son visage. Si c'était là le plan de mon ennemi, alors je me suis fait avoir dans les grandes largeurs. Je vais finir par l'oublier



complètement face à l'épreuve si imposante du temps qui passe. Je ne parviendrai pas à la sauver et, même si je réussissais, cela n'aurait aucun sens.

Je suis vaincu sur toute la ligne.

— Mais c'est pas grave... hein ?

Je me suis suffisamment battu. Je ne me rappelle plus combien de jours j'ai vécus, mais le nombre doit être effroyablement élevé. Il doit rivaliser avec celui de la Classe Rejetée. Pour suivre cette lutte futile ne servira qu'à me briser.

... Non, je suis brisé depuis longtemps.

Si je n'efface pas mes souvenirs de ce combat, le dément que je suis devenu ne disparaîtra jamais.

Je le sais, mais mes jambes ne me laissent pas quitter le toit. Elles attendent juste l'occasion de me faire grimper la clôture pour sauter. Telle est ma nature, dorénavant.

*Ça suffit ! Arrêtez ça !*

Frappant mes cuisses encore et encore, je les force à s'arrêter.

*C'est terminé ! Écoutez-moi, laissez tomber !*

Une fois rendues pratiquement incapables de se lever à cause de la douleur, elles rompent enfin leur habitude de marcher vers la mort.

— Aaah... aaah...

Traînant mes jambes qui pèsent une tonne, je me contrains à sortir du toit et à descendre les marches une par une, la respiration saccadée.

— ... Je veux y retourner.

*Pense à quelque chose d'amusant.*

— ... Je veux y retourner.

*Pense au visage de Mogi.*

— Je veux y retourner... et m'amuser au festival.

Je me dirige vers un monde rempli de bonheur. Je me fiche qu'il ne soit pas authentique.

Je quitte l'entrée et m'oriente vers la cour. Je peux apercevoir les flammes du feu de camp. Je peux entendre *Turkey in the Straw*.

*Oui, ça fait si longtemps que je ne suis pas allé au festival.*

Si... si je suis vraiment de retour, alors je dois voir Mogi. Je dois lui dire ce que je n'ai jamais réussi à lui dire auparavant.

Ce seront mes adieux à la fille dont je ne me souviens plus du nom.

Et au centre de mon cœur se trouve le visage de celle que j'aime.

— Kazu... ?

Lorsque j'arrive près du feu, la fille en fauteuil roulant me remarque et s'approche.

— Qu'est-ce qui s'est passé aujourd'hui ? Ça ne te ressemblait pas, tout va bien ? Tu as l'air pâle... Si ça te convient, on peut profiter du feu, qu'est-ce que tu en dis ?

Elle fait de son mieux pour afficher un sourire tout en tendant gentiment la main vers moi.



Ce n'est pas comme si elle n'était pas blessée. Elle attendait ce jour avec impatience, et j'ai rompu ma promesse.

— ... Je suis désolé.

— Hein... ? Oh, ça... ça va. Je sais que tu as sûrement dû avoir un truc à faire...

— Je suis désolé !

Je ne peux plus retenir mes larmes.

— Euh... c'était juste pour un jour, tu n'as pas besoin de t'excuser autant...

Non, c'était bien plus qu'un jour. Je n'ai jamais cessé de négliger Mogi et ce monde. Tout ce que j'ai entrepris jusqu'à maintenant était pour cette fille dont le nom m'échappe, pas pour Mogi.

Je n'ai fait que trahir en boucle la Mogi de ce monde.

Mais j'ai décidé d'y vivre, désormais. Les événements qui se produisent ici ne sont pas des phénomènes qui sombrent dans l'oubli, mais une galerie de moments précieux. Je ne pourrai plus jamais les rejeter.

Je ne pourrai plus jamais me suicider.

— *Je t'aime, Kazu.*

Je ne pourrai plus jamais prétendre que la confession de Mogi ne s'est pas produite.

Sa déclaration d'amour m'a influencé dès le début. Elle a ému et changé mon cœur, alors même qu'il était encore rempli de pensées consacrées à la fille dont j'ai oublié le nom.

Je me suis retrouvé à aimer Mogi de plus en plus.

Tout comme je l'ai fait dans l'autre monde qui rebouclait.

Les cycles effaceront cette fille.

Balayant mes larmes, je pose mes mains sur les délicates épaules de Mogi.

— Ka... Kazu... ?

*Maintenant*, je peux répondre.

— Je t'aime, Kasumi Mogi.

Ces larmes que je viens d'essuyer coulent à nouveau.

— Restons ensemble pour toujours.

Je ne lui demanderai plus jamais d'attendre jusqu'à demain.

Mogi semble pétrifiée par cette confession soudaine.

Je comprends. Cette fois-ci, ce n'est pas elle qui m'avoue ses sentiments. De son point de vue, ce doit être déroutant.

Malgré tout, elle me gratifie d'un sourire.

— Merci.

Il s'agit du sourire que j'aime tant, semblable à un tournesol.

— Moi aussi, je désire être avec toi pour toujours.







Chapitre 2

Je ne connais pas cette rue.

Il s'agit d'une avenue commerçante banale qui a perdu de son attrait face à l'implantation de grands centres commerciaux. Quel est donc le nom de cet endroit ? ... Je suppose que cela n'a pas d'importance. Ceci est mon combat, alors l'endroit où je suis n'a aucune influence sur moi.

Au milieu de cette rue commerçante déserte, un garçon en uniforme scolaire, Yukito Tejima, gît au sol. Inanimé, il agrippe une poupée semblable à celles avec lesquelles jouent les petites filles.

— L'Impasse aux Mille Miroirs.

La Boîte avait exaucé le vœu de Tejima d'obtenir « un monde fait uniquement pour lui et la fille de ses rêves ». Il avait aspiré à un monde où deux personnes seulement existeraient : lui, et une lycéenne un an plus âgée appelée Suzu Amemiya. Cependant, les Boîtes se conforment également à la conviction qu'un souhait n'est pas réalisable. Tejima croyait que son rêve ne pourrait jamais devenir réalité et il savait bien que Suzu Amemiya n'accepterait sous aucun prétexte de vivre seule à ses côtés. Pire encore, bien qu'il ait eu beau demander la solitude, au fond, il ne la souhaitait pas réellement.

Confier ce vœu bancal à sa Boîte lui avait permis d'obtenir L'Impasse aux Mille Miroirs, un labyrinthe constitué de miroirs. Tejima avait simplement réussi à se piéger dans un dédale réfléchissant en compagnie de poupées à taille humaine à l'effigie de Suzu Amemiya, celles-ci ne lui susurrant que des choses qu'il désirait entendre.

J'avais pénétré dans ce monde et erré au milieu de ce labyrinthe, entourée par ces poupées. Sans aucune piste pour me mener à la solution, j'avais fini par demeurer prisonnière plus longtemps que prévu. Lorsque le désespoir me gagna, au lieu de réfléchir à un plan, je me mis à frapper les miroirs sans prêter attention à la cible de mon exutoire. Et c'est bien cela qui me permit d'effectuer une avancée décisive. Les règles régissant le labyrinthe s'effondrèrent. Je découvris alors Tejima, le convainquis par les mots, puis par la force, et retirai la Boîte.

Une seule journée a eu beau s'écouler dans le monde réel, j'avais l'impression d'avoir passé une année entière à l'intérieur de la Boîte. Je mentirais en affirmant que je n'étais pas épuisée.

Pour la petite histoire, Tejima et Suzu Amemiya n'étaient en fait même pas ensemble. Malgré les sentiments du garçon, elle ne voyait en lui qu'un élève un an plus jeune avec qui elle avait déjà échangé deux mots. Elle est jolie, je lui reconnais au moins cela, mais Suzu Amemiya est un être creux et médiocre, bien loin de la fille parfaite que j'ai vue dans le labyrinthe.



La Boîte émet une pâle lueur, comme si quelqu'un l'avait recouverte avec du papier aluminium, et elle est de la taille d'une poubelle. Je la jette au sol et l'écrase sous mon pied. Elle est broyée sans opposer de résistance.

À présent, me voilà revenue à la case départ.

— Encore une fois, tu n'as pas réussi à mettre la main sur une Boîte.

La personne qui vient de s'exprimer surgit de nulle part, et je la transperce du regard.

— O.

Son déguisement actuel est celui du père de Yukito Tejima, mais ce sourire ensorcelant la trahit.

— Ne crois-tu pas qu'il est temps de jeter l'éponge ? Tu ne parviendras jamais à trouver une Boîte inutilisée et, même si cela se produisait, tu ne serais pas capable de t'en servir correctement.

— Peut-être bien, mais je m'en fiche. Je continuerai mes recherches. Ensuite, je rendrai enfin complet le Bonheur Déformé. J'apporterai la joie à chaque individu de ce monde.

— Même si cela implique de te sacrifier au passage ?

— Oui. Car je suis...

— *Aya Otonashi.*

O achève ma phrase d'un air dégoûté et s'évanouit dans un rire méprisant.

Je ne me rappelle plus quand ce jeu du chat et de la souris a commencé entre nous. Je ne me souviens que des événements récents.

Par conséquent, même si des souvenirs précieux font partie de ceux que j'ai oubliés, je ne peux pas les atteindre.

Par exemple...

— ... Oh.

J'ai le nom de quelqu'un sur le bout de la langue, et cette fugace étincelle solitaire allume un brasier répandant une chaleur croissante dans ma poitrine.

Néanmoins, tout cela disparaît rapidement.

Oui, de toute façon, cela ne compte plus pour moi. J'ai peut-être été proche d'une personne par le passé, mais peu importe si je ne peux m'en souvenir. Aujourd'hui, elle a dû trouver quelqu'un d'autre et ne doit plus du tout penser à moi.

— Je...

... suis toute seule.

Depuis ce jour, la solitude a toujours été ma seule compagne.

Encore marquée par la fatigue, je me traîne dans une chambre d'un hôtel d'affaires et m'affale immédiatement sur le lit, mais le sommeil ne parvient pas à me trouver.

Ma tête me fait mal comme si on la frappait avec un marteau. Mon long combat contre les Boîtes n'a pas épargné mon corps, et j'ai l'impression de pouvoir implorer à tout moment. Si je criais à l'aide, ce monstre qu'est le vide me saisirait à la gorge pour me dévorer.



J'ai atteint ma limite.

Cela fait un moment déjà.

Presque en rampant, je m'empare d'un flacon d'huile aromatisée dans mon sac et applique un mouchoir dessus.

Il sent la menthe poivrée.

Assez étrangement, cette odeur me permet de dormir. Je présume que mon corps se souvient au moins que cela l'aide à se calmer.

Ma conscience sombre peu à peu.

Et j'atteins ce passé que je ne peux me rappeler qu'en rêves.



Aya Otonashi, ma grande sœur, était une prophétesse.

Elle connaissait l'identité du coupable dans les séries policières au bout d'à peine dix minutes. Elle pouvait deviner ce que notre gouvernante, Yoshida, allait nous servir au dîner. Savoir qui sortirait avec qui parmi nos camarades de classe. Et même anticiper que notre professeur principal finirait par démissionner.

À chaque fois que l'une de ses prédictions se révélait exacte, elle devenait davantage une déesse à mes yeux. Dans mon esprit, ce qu'elle faisait était merveilleux et étrange, presque magique. De surcroît, ma sœur si enchantresse s'avérait plus intelligente et plus belle que n'importe qui.

Je n'avais rien de spécial, alors j'étais fière d'avoir une grande sœur aussi parfaite.

En vérité... Aya avait également fait une prédiction me concernant. Une de très mauvais augure.

Cela se produisit lorsque j'avais douze ans, durant l'hiver. C'était un jour extrêmement froid, et les fortes rafales de vent faisaient trembler les fenêtres de notre manoir. Dès que je fus rentrée de l'école, je ne pris même pas la peine d'ôter mon manteau et me ruai dans la chambre d'Aya, qui, je le savais, serait à même de me réchauffer. Comme je le pensais, son chauffage rendait la pièce presque étouffante, et je me détendis dans cette atmosphère embaumée par une odeur familière, celle d'un mélange de parfums et d'huiles essentielles.

La combinaison de ces senteurs n'était pas commune, mais ces dernières se mariaient idéalement pour produire un résultat qui permettait à ma sœur adorée de marquer les lieux de son empreinte.

Contrairement à ma chambre d'une grande banalité, ici, les meubles semblaient presque trop luxueux pour une pièce d'enfant. Le chandelier au plafond et le grand miroir antique au mur donnait l'impression de sortir tout droit d'un univers de *fantasy*. L'ambiance qui se dégageait de cet endroit était malgré tout parfaitement en phase avec ma sœur.



Aya était assise sur son lit à baldaquin tandis que j'enlevais mon manteau, mais elle me regardait d'un air étonnamment grave. Lorsque j'inclinai la tête sur le côté en signe de confusion, elle me dit :

— J'aimerais que tu prennes le temps de m'écouter.

Cela me parut étrange, mais je m'installai sur la chaise située devant elle.

Aya adoucit d'un sourire ses traits assombris, puis se leva et vint prendre ma tête dans ses bras. Ensuite, elle me dit d'un ton clair et précis :

— Je vais te faire une prédiction sur ton avenir.

Elle retira ses bras.

Jusqu'à maintenant, ma sœur avait fait toutes sortes de prédictions, mais c'était la première fois que j'étais concernée. J'étais un peu déstabilisée, mais cela ne m'empêcha pas de me tenir bien droit sur ma chaise.

Aya plongea son regard dans le mien, puis énonça sa prophétie :

— Tu vas prendre ma place... non, tu dois le faire.

J'étais trop estomaquée pour dire quoi que ce soit.

— Cela signifie que tu vas devoir être quelqu'un qui rend les autres heureux.

— Prendre ta place ? Mais alors, qu'est-ce que tu vas devenir ?

Ma sœur hésita légèrement devant ma question, mais ses yeux ne laissèrent transparaître aucun doute quand elle me répondit.

— Maria, quand j'aurai quatorze ans, je partirai pour un grand voyage.

Et, bien évidemment, Aya avait quatorze ans quand elle mourut. C'était le jour de son anniversaire. Elle décéda dans un accident de la route, avec nos parents.

Exactement comme elle l'avait prévu, il ne resta plus que moi.

Depuis lors, en accord avec cette prophétie, je vis en tant qu'Aya Otonashi.



Ma première rencontre avec Aya n'eut pas lieu le jour de ma naissance, mais l'été de mes quatre ans.

Je m'en souviens très bien.

— Dis... pourquoi tout le monde est aligné comme ça ? demandai-je.

Ma mère se contenta de sourire. Toute la maisonnée, y compris la gouvernante, s'était mise en rang devant l'entrée. C'était quelque chose de nouveau pour moi, alors je serrais nerveusement la main de ma mère.

La Mercedes de mon père franchit le portail de notre demeure et s'arrêta juste devant moi. Ensuite, une jeune fille sortit de la rangée des sièges arrière.



Quand elle nous vit, ses joues remontèrent sous l'impulsion d'un léger sourire, et elle s'inclina.

— C'est un plaisir de faire votre connaissance.

Bien que son geste ne recelât rien de spécial, j'en fus profondément impressionnée. Elle semblait être du même âge et de la même taille que moi et, pourtant, mon intuition me soufflait que cette fille était faite d'un tout autre bois. Son visage était l'incarnation même de la perfection, ses membres fins et sa peau semblable à de la neige.

Encore plus extraordinaire que l'apparence d'Aya, il y avait son aura. Elle n'était âgée que de quatre ans seulement, mais l'air qui l'entourait dégageait une impression de fragilité et de mélancholie éthérées (Je ne connaissais évidemment pas ces termes à l'époque.). Je n'avais jamais vu une fille dans son genre jusqu'à maintenant, et je me retrouvai tellement dépassée par ce que je voyais que je me réfugiai derrière ma mère.

Ce faisant, celle-ci me dit :

— À partir d'aujourd'hui, ta grande sœur vivra désormais avec nous.

*Vivre avec nous ? Cette personne-là ? Est-ce vraiment possible ?*

En balayant les environs du regard, je pris conscience que ma mère et tous les gens présents étaient d'humeur accueillante. Ils paraissaient du moins apprécier cette fille et ses manières polies et raffinées qui ne cadraient pas du tout avec son âge. Peut-être me semblait-elle si bizarre parce que nous étions justement nées la même année. Si elle avait été plus âgée, auraient-ils réagi de la même manière ?

Aya avait peut-être fait parfaite impression auprès de tout le monde excepté moi, mais cela changea bien rapidement lorsque mon père sortit à son tour du véhicule pour que notre chauffeur familial puisse le mettre au garage. Elle se tourna vers lui et dit :

— Auriez-vous l'obligeance de vous mettre à genoux et de vous incliner jusqu'à toucher terre ?

Elle paraissait clairement trop mature pour une enfant.

Mon père crut tout d'abord à une plaisanterie. Une simple facétie d'une petite fille de quatre ans.

Cependant, Aya insista plus vigoureusement.

— Nous méritons des excuses. Vous m'avez arrachée à ma mère à cause de votre infidélité. Vous faites en sorte que ma nouvelle mère m'élève et que ma sœur vive en compagnie d'une fille plus âgée issue d'une autre mère. Alors, mettez-vous à genoux et inclinez-vous.

Elle regarda mon père dans les yeux, annonçant silencieusement et sans ambiguïté qu'il s'agissait de la condition à satisfaire pour qu'elle accepte d'intégrer notre famille. Quand il comprit que ce n'était pas une plaisanterie, mon père fut naturellement dérouté. Mais ce n'étaient que les caprices d'une enfant de quatre ans. Il n'avait pas à l'écouter.

— À genoux et inclinez-vous.

Pourtant, il obtempéra.

Impossible de prendre la situation à la légère lorsqu'Aya se montrait aussi sérieuse. Un seul faux pas, et le concept de famille s'écroulerait pour elle. Je pouvais le sentir. Tout le monde pouvait le sentir.



Cela semble étrange à dire aujourd’hui, mais, sur l’instant, nous pensions tous la même chose.

... Que mon père s’incline était la seule bonne réponse possible.

Il plaça ses genoux au sol et abaissa la tête.

— ... Je suis navré.

C’était un spectacle incroyable. En tant que cadre exécutif d’une importante société financière, il n’était pas censé apparaître aussi humble, mais le voilà qui se prosternait devant sa fille de quatre ans, sous les yeux de sa famille et de ses domestiques. Son visage se tordit de honte.

— Merci. À présent, je peux rester ici.

Une des raisons pour lesquelles Aya était aussi choyée par mes parents s’expliquait par sa situation, qui suscitait la compassion.

Ma famille était composée de quatre personnes : mon père, Michishige ; ma mère, Yukari ; ma grande sœur, Aya ; et moi, Maria. Aya et moi-même étions nées de mères différentes mais notre anniversaire n’était séparé que de trois mois. La première femme de Michishige ; j’imitais ma mère et Aya en l’appelant par son prénom ; Yoriko, était morte des suites d’une maladie et, cinq ans plus tard, il avait épousé Rinko, une ancienne célébrité et la mère biologique d’Aya. Il avait probablement succombé à son incomparable beauté. Elle était si charmante et gracieuse que les gens se demandaient s’il semblait juste de voir en elle un être humain. Elle pouvait ensorceler n’importe quel homme.

Toutefois, leur histoire ne tarda pas à battre de l’aile. Rinko n’était pas du genre à apprécier la vie de femme au foyer et elle n’aimait pas Michishige (d’après lui). Il décida de chercher du réconfort ailleurs, et se mit à la tromper avec Yukari, qui venait de terminer le lycée et d’intégrer l’entreprise de mon père en tant que réceptionniste. Elle tomba enceinte peu de temps après, mais Aya était déjà dans l’utérus de Rinko depuis trois mois à ce moment-là.

Avec un mari adultère, Rinko accepta facilement le divorce une fois qu’elle fut certaine de recevoir une compensation financière adéquate et une pension alimentaire. Elle prit la garde d’Aya dès sa naissance, Michishige épousa ma mère, et je vins au monde à mon tour.

Apparemment, mon père et Rinko n’avaient pas rompu tout contact et il put rendre visite à Aya avec la permission de ma mère (Yukari). Puis, quand elle eut quatre ans, Rinko demanda à Michishige de la prendre en charge.

Il accepta sur-le-champ, probablement parce qu’il avait appris grâce à une autre source qu’Aya était une enfant négligée par sa mère.

Aya évoquait rarement Rinko. Malgré tout, elle me dit une fois sur le ton de la plaisanterie :

— Elle avait l’habitude d’avouer qu’elle aurait préféré ne m’avoir jamais mise au monde.

Je n’avais rencontré Rinko qu’en de rares occasions, alors j’ignorais si ces propos étaient véridiques.



Néanmoins, au vu de sa situation, Aya était sûrement ce que la société appelait « un cas malheureux d'enfant non-désirée ».

C'est probablement pour cette raison que mes parents firent autant d'efforts pour s'assurer qu'elle ne le ressentait pas de cette manière. Bien qu'ils fussent raisonnablement stricts avec elle dans le cadre de son éducation, ils se montraient nettement plus indulgents qu'avec moi. Ils lui donnèrent une chambre luxueuse, lui achetaient ses jouets favoris, la laissaient toujours choisir la première part d'un gâteau. Nous fûmes également envoyées dans des écoles séparées afin d'éviter les rumeurs.

Je mentirais si je disais que cette différence de traitement ne me contrariait pas quand j'étais petite. Mais, d'un autre côté, je m'en accommodais aussi.

Après tout, ma mère me disait toujours qu'elle était si heureuse que je sois née.

Elle ne se lassait pas de me le répéter.

— Sans toi, Michishige et moi ne serions pas ensemble. Tu es mon petit ange.

J'étais si fière à chaque fois qu'elle me disait cela.

Si je n'avais pas été à l'intérieur de ma mère, Michishige aurait pu mettre un terme à leur relation et rester avec Rinko. Il affirmait souvent que le profond amour que lui vouait ma mère l'avait adouci, l'avait remodelé. Pour moi, leurs sentiments réciproques étaient authentiques, à tel point que j'espérais avoir la chance de vivre la même chose plus tard.

J'étais le centre de la famille.

Oui.

Si seulement cela avait été vrai. Alors, rien de tout ceci ne serait arrivé.



Nous étions le premier jour des vacances d'été, lorsque j'étais en cinquième. Il faisait chaud, le genre de chaleur qui rendait mes sous-vêtements tout collants après seulement quelques pas chez moi. Je détestais cette sensation, alors j'avais décidé de passer le milieu de l'été dans des pièces avec air conditionné. Hors de question de mettre le nez dehors.

J'étais enfin libérée de l'école, que je n'aimais pas du tout, et aucun cours particulier ni leçon de piano n'étaient prévus aujourd'hui. Je voulais profiter au maximum de ce moment de bonheur, alors je m'étendis sur le lit et allumai ma console portable. J'étais bien décidée à *ne rien* faire !

Pour cette raison, je ne fis pas attention à la sonnette qui retentit. De toute façon, ce n'était pas pour moi. Je n'avais pas vraiment d'amis susceptibles de passer dire bonjour.

Cependant, un coup fut tout de même frappé à la porte de ma chambre. Je pouvais en deviner l'auteur grâce au son produit.

— Aya ?



Je me relevai. En ouvrant la porte, je vis exactement qui j'attendais, et elle était vêtue d'une robe blanche bien coupée.

À treize ans, Aya ne pouvait plus être considérée comme « mignonne ». Elle était belle, ensorcelante même, un seul regard vers son visage suffisant à provoquer des soupirs. Si on l'examinait de près, il était possible de déceler des traces de son jeune âge dans ses traits et son physique, mais l'aura transcendante autour d'elle empêchait les gens de s'y attarder.

— La sonnette était pour moi ? J'ai reçu un paquet ?

— Non, c'était mon invité.

Lorsque je penchai la tête sur le côté devant sa réponse, Aya se mit à caresser très gentiment mes longs cheveux. Je les avais laissés pousser pour qu'ils égalent les siens. J'étais heureuse qu'elle les touche.

— Quoi qu'il en soit, je vais faire venir mon invité dans ma chambre et je veux que tu sois là, toi aussi.

— Hein ? Tu veux que je le rencontre ?

C'était la première fois qu'Aya me disait une telle chose. Notamment à cause du fait que nous fréquentions des écoles différentes, nous n'avions aucun ami commun... Et puis surtout, je n'avais aucun ami tout court.

— Tout à fait. J'ai besoin que tu voies ce qui va se passer ensuite.

— ... Qu'est-ce que ça veut dire ?

Une explication requérant peut-être trop de temps, Aya ne répondit rien et me prit la main pour m'emmener hors de ma chambre, que je le veuille ou non. J'avais l'habitude des manières directes de ma sœur, alors je cédai rapidement et obéis.

— Oh, tiens, j'ai pour toi une de ces prédictions que tu aimes tant, dit-elle en se tournant vers moi alors que nous marchions dans le couloir. Quelqu'un mangera des bonbons.

Je penchai à nouveau la tête. Je ne savais pas du tout ce qui lui prenait aujourd'hui. Quand je lui demandai ce qu'elle entendait par là, elle sourit et ne répondit rien.

— Tu t'arranges toujours pour me faire faire ce que... Aaaaah !

— Hmm ? Que se passe-t-il ?

Je détournai le regard et pointai quelque chose du doigt. Le sourire d'Aya s'agrandit devant la créature à huit pattes.

— Allons, ce n'est qu'une araignée, dit-elle en s'en emparant avec la main comme si de rien n'était.

Elle l'observa cavalier sur sa paume.

— Je... j'arrive pas à croire que tu la laisses tranquille comme ça...

— Hmm ? Elle ne peut pas nous faire de mal, tu sais ? Si tu la regardes de près, elle n'est pas si vilaine. On dirait qu'elle essaie même de se montrer attachante.

Sur ces paroles, ma sœur sourit gentiment et...

— ... Oh.

... écrasa l'araignée sur sa main.

— ... Pourquoi ?

Choquée, je rivai mes yeux dans les siens.



— Je ne lui ai pas autorisé à être ici, répondit-elle.

Bien que je me fusse préparée mentalement à la perspective de découvrir l'identité de l'invité présent dans la chambre d'Aya, l'individu en question se révéla être un garçon ordinaire qui paraissait totalement déplacé dans cet opulent décor. Il n'était pas laid en soi, simplement d'une banalité affligeante, surtout en comparaison avec ma sœur.

Toutefois, il arborait un air plutôt grave. Des cernes noirs étaient visibles sous ses yeux, indiquant qu'il n'avait pas bien dormi récemment.

— Bonjour.

Tendant de dissimuler sa fatigue, il sourit et me salua d'une voix claire et précise. C'était un élève issu de la même école privée qu'Aya, il devait donc avoir une bonne éducation.

Mais je fixai le sol sans lui retourner son salut. Rien chez lui ne me rebuta, non ; malheureusement, je ne savais toujours pas comment interagir normalement avec des garçons de mon âge, alors que j'étais au collège.

Il se tourna en direction d'Aya, visiblement guère froissé par mon attitude.

— Tiens, voilà ce que tu souhaitais.

— Merci.

Il tendit à Aya un objet semblable à un cahier, puis ses yeux se posèrent sur moi.

— Euh, Aya, pourquoi tu as demandé à ta petite sœur de venir ?

— Ne t'en fais pas. Elle ne fera rien.

— ... Ça ne te dérange pas qu'elle entende tout ?

— Bien sûr que non.

Pourtant, le regard du garçon ne cessa de me fixer nerveusement. J'étais *une étrangère*, il fallait croire que c'était donc une réaction naturelle.

... Je ne supportais pas d'être là. Je voulais retourner jouer dans ma chambre.

— Je voudrais même que tu informes ma sœur de notre situation.

— De quoi est-elle au courant ?

— De rien.

— De rien... Donc je pars du début ?

Aya hocha affirmativement la tête.

Apparemment, Aya ne comptait pas me présenter le garçon. J'avais aussi le sentiment qu'il ne voyait en moi que la petite sœur d'Aya, j'étais donc peu digne d'intérêt. Franchement, pourquoi m'avoir amenée ici ?

— Je vais t'expliquer ce qui se passe dans notre école en ce moment.

Le garçon dont j'ignorais le nom pivota vers moi et s'exprima lentement. Savoir qu'un membre du sexe opposé me regardait me rendait nerveuse et mes épaules se raidirent.

— Nous avons des ennemies.

— ... Des ennemies ? répété-je.

Voilà qui semblait inquiétant.

— Oui, un groupe de filles dirigé par une élève de notre classe, Yamashita. Ce sont nos ennemies.



Je fis la grimace. « Ennemies » était un terme trop fort à employer pour désigner des camarades d'un établissement scolaire. En temps normal, on dirait que « *l'on ne s'entend pas bien* » ou, au pire, que « *je ne les aime pas* ». Ces propos étaient d'autant plus étranges de la bouche de quelqu'un paraissant aussi bien élevé.

— Yamashita et les autres essaient de forcer Aya à changer d'école. Et je ne parle pas de choses comme l'ignorer ou lui dire des méchancetés. Elles se sont plaintes aux professeurs et aux parents et ont récolté des signatures ; elles boycottent les classes des enseignants soutenant Aya et entreprennent de saper sa réputation. Yamashita est même allée jusqu'à se lancer dans la course à la vice-présidence durant les élections du BDE en promettant de faire changer Aya d'établissement. Bref, ce que je veux te faire comprendre, c'est que la crise entre ces deux-là va bien au-delà du cadre de notre classe. Toute l'école est concernée.

Je l'ignorais totalement. Elle ne m'en avait jamais rien dit, ni n'en avait paru troublée à un quelconque moment.

En fait...

J'observais le visage de ma sœur. Elle continuait de sourire, comme tout à l'heure.

— ...

En fait... je trouvais qu'elle était d'humeur étonnamment positive, ces derniers temps.

— D'après l'autre camp, quelque chose cloche avec la classe n° 3 des élèves de cinquième, et ce serait dû à la présence d'Aya. Elle troublerait l'ordre naturel des choses, et tout serait réglé si elle partait.

Aya haussa les épaules.

— C'est exact, les classes où je suis ne sont pas normales. Il en a toujours été ainsi.

Je la croyais volontiers. Ces classes se révélaient être des nids à problèmes. Un incident avait éclaté une fois parce qu'une personne s'était trop entichée d'Aya, avait commencé à la harceler, puis avait pénétré un jour dans notre maison armée d'un couteau. Son charme inné faisait perdre l'esprit aux gens et causait des ennuis, et cet exemple en était sans doute la meilleure preuve. Être spécial signifie avoir une influence sur ceux qui nous entourent.

— Ce n'est pas comme si Aya avait fait quoi que ce soit de mal ! Ce sont elles qui aggravent la situation, mais quand il leur arrive quelque chose, elles rejettent toute la responsabilité sur ta sœur. C'est leur faute ! Elles sont dingues !

Je commençais à comprendre.

Il était possible qu'au départ, Yamashita et ses amies aient connu les affres classiques de la jalousie : « J'aime pas comment tous les garçons craquent pour elle » ; « Je supporte pas qu'elle soit la chouchou de tous les profs ». Ensuite, elles s'étaient probablement regroupées en lui faisant savoir ce qu'elles pensaient. En théorie, quand un ensemble de gens se met à faire pression sur vous, vous finissez par plier, et l'histoire s'arrête là.

Cependant, elles se retrouvaient face à ma sœur. Et Aya ne se soumettrait jamais à qui que ce soit.

De plus, bon nombre de personnes étaient prêtes à plaider sa cause et, tandis qu'elle gagnait autant d'ennemis que d'alliés, la situation avait dégénéré.



Même si elle avait envisagé de céder, le problème la dépassait déjà largement, alors ce n'était plus aussi simple. Lorsque vous avez un cercle de fervents soutiens, vous ne pouvez pas vous contenter de reprendre le gant que vous avez jeté.

Par conséquent, l'escalade n'avait fait que continuer.

Aya avait toujours eu son lot d'alliés et d'ennemis. Elle attirait les ennuis partout où elle allait.

Mais, ce coup-ci, elle ne pouvait pas simplement dédramatiser la situation et se dire que c'était comme d'habitude, l'ampleur du problème était trop large. Toute l'école était impliquée, après tout.

— C'est vraiment mal de vouloir la faire changer d'établissement. Elle n'a rien fait !

En outre...

La lueur de folie qui dansait dans ses yeux était bien réelle.

— Je vais filer une raclée à toute cette bande. Je vais tous les buter.

Un discours typique de la part d'un garçon. Ils disent tout le temps ce genre de choses.

Néanmoins, ses mots vibraient d'une intensité tout autre. Ce n'était pas de simples paroles en l'air, elles recelaient une férocité suggérant qu'il pourrait bien passer à l'acte.

— Je t'ai déjà dit que je refusais tout acte violent, n'est-ce pas ?

— ... Mais, Aya, c'est la seule manière de leur faire comprendre !

— Ne me dis pas que tu es venu ici aujourd'hui pour me demander la permission de t'en prendre physiquement à eux ?

Il se mura dans le silence.

— Si nous nous résolvons à la violence, c'est nous qui serons en tort, peu importe que notre cause soit juste. C'est aussi simple que cela. Nous ne devons pas y céder.

— ... Bordel ! Alors, qu'est-ce qu'on doit faire ?!

Il baissa les yeux et serra les poings.

— ... Je veux les buter... les buter... les buter, les défoncer, les massacrer !

J'étais effrayée. Ce garçon croyait sincèrement que les personnes s'opposant à Aya devaient mourir.

Sa détermination ne pouvait être mieux résumée que par le qualificatif suivant :

Meurtrière.

— ... Oh.

J'essayai de me l'imaginer — une classe remplie d'élèves habités par une haine meurtrière.

Une petite portion de cette émotion suffirait à rendre malade n'importe qui. Il serait impossible de vivre chaque jour dans une telle atmosphère. Une existence normale n'aurait aucune chance face à un déferlement déchaîné et flamboyant d'émotions.

Dans ce cas... il n'y avait aucun espoir.

Une violence tragédie allait bientôt avoir lieu, et ce en dépit des efforts d'Aya pour l'empêcher.

Mon corps fut pris de tremblements.

Pourquoi ma sœur voulait-elle me montrer cela ?



Tandis que leur réunion continuait, le comportement aberrant du garçon devint de plus en plus visible, alors pouvez-vous imaginer à quel point je désirais m'enfuir d'ici ?

Au bout d'un moment, cette rencontre malsaine s'acheva, et nous le raccompagnâmes jusqu'au portail.

Il s'était montré poli à mon égard tout du long et m'avait prise au sérieux, presque à l'excès. Ce garçon se conduisait de façon tout à fait convenable, sauf quand cela concernait Aya Otonashi et ses ennemies.

— Oh, c'est vrai. Tiens.

Alors qu'il s'apprêtait à partir, Aya lui tendit un sac en papier.

— Qu'est-ce que c'est ?

— Oh, juste quelque chose pour t'aider à te reposer, puisque tu m'as dit que tu n'arrivais pas à dormir. Des huiles aromatiques que je recommande, ce genre-là. Vois ce qui fonctionne le mieux chez toi. J'ai inclus une note pour que tu t'en serves correctement.

— Me... merci infiniment.

J'étais décontenancée. Son cadeau lui fit un tel effet qu'il se mit à pleurer sans retenue. Les sentiments qu'il nourrissait envers ma sœur n'étaient clairement pas normaux. Ce n'était ni de l'amour ni de l'affection.

*C'était... de la vénération.*

Je m'échappai en direction de ma chambre. Dans une vaine tentative de me sortir cet incident de la tête, je me réfugiai dans mon futon et me concentraï sur mon jeu.

Mais, que je le veuille ou non, je savais.

Jamais je ne pourrais fuir.

Une semaine passa.

Quelqu'un me tira de mon sommeil en me secouant par l'épaule.

— Qu'est-ce qui se passe ? demandai-je à moitié endormie, mais Aya esquivait la question et ne m'expliqua rien.

À la place, elle commença à défaire les boutons de mon pyjama.

Une fois mes vêtements changés, elle me conduisit à l'extérieur du manoir. Aya héla un taxi, nous y pénétrâmes et elle donna au chauffeur une adresse située à un arrêt de gare d'ici.

— Qu'est-ce qu'on va y faire ?

Elle ne répondit pas.

Après être sorties du véhicule, Aya examina prudemment les environs, puis m'emmena à l'intérieur du parking d'un lotissement d'appartements. Elle donnait l'impression de vouloir rester cachée.

— Aya... dis-moi ce qui se passe.

— Tu le découvriras bientôt.

— Mais, Aya...



Elle posa son doigt sur mes lèvres pour m'intimer le silence avant que je me mette à lui crier dessus. Je laissai tomber et choisis d'attendre sans rien dire.

Je suppose qu'il s'écoula alors... disons, cinq minutes ?

Un groupe de quatre personnes s'immobilisa devant la maison en face de nous, et leur attitude était clairement suspecte. Elles portaient toutes un survêtement noir, comme pour se fondre dans les ténèbres.

— ... Oh.

Je ne pus réprimer un petit cri. L'un de ces individus était un garçon coiffé d'une casquette... celui-là même qui nous avait rendu visite.

En le voyant, j'eus un mauvais pressentiment sur la suite des événements.

— Allons-y.

— Ouais.

Deux d'entre eux restèrent faire le guet tandis que le garçon à la casquette et le dernier membre du groupe se dirigèrent vers le devant de la maison. Ils portaient des récipients en plastique remplis de liquide, qu'ils répandirent sur les murs.

La puissante odeur caractéristique du pétrole atteignit mon nez.

Était-ce... du kérosène ?

*Non, ce n'est pas possible...*

Dès que ce constat me frappa, je me penchai en avant et me concentraï pour lire la plaque située sur la maison qu'ils aspergeaient.

YAMASHITA

— Aya... Mmgh... !

Elle couvrit ma bouche.

*Pourquoi ? Ces gens sont en train de commettre un incendie criminel. Ils s'apprêtent à mettre le feu à une maison. En pleine nuit. Il y a sans doute des personnes à l'intérieur, et les pompiers arriveront peut-être trop tard. Dans le pire des cas, quelqu'un pourrait mourir. Alors, pourquoi ne pas s'interposer ?*

Tandis que je me posais toutes ces questions, ils continuèrent leur œuvre. Les deux en charge du kérosène hochèrent la tête et sortirent du papier journal. Ils l'éparpillèrent sur les murs en les imbibant également.

Puis, ils allumèrent leur briquet. Si la flamme entrait en contact avec le papier... tout serait fichu.

— .. Mmmgh !

*Qu'est-ce qui lui prend ?* m'interrogeai-je, mais je ne pouvais pas rester les bras croisés. J'écartai sa main de ma bouche et m'écriai :

— Ne faites pas çaaaaaaaaaaaaa !!

Mais il était trop tard. Le temps que je m'exclame, les journaux avaient déjà pris feu, et le brasier se répandit.

La maison en bois aspergée de kérosène fut instantanément enveloppée par les flammes.



Ils avaient tous entendu ma voix et se tournèrent vers moi. Ils avaient beau ne pas savoir comment réagir maintenant qu'ils savaient que des témoins existaient, les deux qui montaient la garde s'enfuirent comme si c'était ce qu'ils avaient prévu de faire depuis le début. Celui situé près du garçon à la casquette semblait confus, mais il ne tarda pas à décamper, lui aussi.

Il ne resta plus alors que la seule personne que je connaissais.

Il me fixa, les yeux écarquillés... et reconnut en moi la petite sœur d'Aya.

— Pourquoi est-ce que la sœur d'Aya... ?

Celle-ci se redressa et révéla sa présence au garçon paniqué.

— ... A... Aya !

Sans lui adresser le moindre mot, elle prit son téléphone portable et composa le numéro d'urgence.

Sans que j'en prenne conscience, je me retrouvai sur le pas de la porte des Yamashita, en train de marteler leur sonnette.

— Votre maison brûle ! Je vous en prie, fuyez ! Fuyez !

Je criai. Je frappai la porte de toutes mes forces. N'obtenant toujours pas de réponse, je me remis à appuyer sur la sonnette. Finalement, je pus communiquer avec ce que je devinais être la mère de Yamashita, la pressant à s'enfuir.

— Sortez de là ! S'il vous plaît, partez !

Une fois son appel terminé, Aya s'approcha du garçon à la casquette.

— Hé, Aya ! Toi aussi, tu dois te dépêcher de t'éloigner d'ici ! Sinon, on va croire que tu es complice !

Elle laissa échapper un soupir en observant les flammes, en écoutant leur rugissement.

— Je ne suis pas inquiète. Ma sœur pourra témoigner pour moi... Il y a plus important. Ne t'avais-je pas dit de ne rien faire de violent ?

— Mais ! Sans ça, elles... !

Il arborait un air nettement plus hagard que la semaine dernière. Il était l'image même du garçon au bord du gouffre.

— Donc, tu as agi en mon nom. Je ne peux détourner les yeux d'une chose pareille, je vais devoir en assumer la responsabilité et l'expliquer.

— Tu n'as rien à voir avec ça ! On a agi seuls ! Ça ne te concerne pas !

— Malheureusement, personne ne le croira... Tu ne l'avais pas remarqué ? Tu m'as déjà causé beaucoup d'ennuis. Un tort qui ne peut être réparé.

En état de choc, ses yeux s'agrandirent encore plus.

— ... Je... je t'ai causé des ennuis... ? Mais... !

Sa voix tremblait, comme s'il venait de se rendre coupable du plus impardonnable des crimes.

— Nnnnh... !

Il éclata en sanglots.

— Ouuuuiiiin !!

Ses gémissements se firent de plus en plus sonores.



— ...

Pétrifiée, je me contentais de regarder.

Un profond malaise me saisit. Quelque chose ne tournait vraiment pas rond... J'étais envahie par un sentiment d'inconfort, comme si je regardais quelqu'un effectuer une prestation pour laquelle il n'avait pas assez répété.

Je le savais, et ce depuis le départ.

Bien qu'Aya eût été capable d'empêcher ce crime à tout instant, elle s'était volontairement abstenue d'intervenir. Si je n'avais pas crié, elle aurait très bien pu patienter le temps que la maison brûlât davantage.

Ce qui signifiait qu'Aya avait attendu qu'il commette cette erreur.

Dans quel but ?

Mon regard se posa sur ma sœur.

Et je poussai une exclamation de surprise.

Elle souriait. Certes, *jusque-là, rien de bien répréhensible*. Le vrai problème résidait dans ma réaction face à cette expression inappropriée...

... *C'était une vision fascinante*.

Mes jambes se firent flageolantes. Il était évident que cet incendie était mal. C'était un spectacle anormal. Profondément anormal.

Et tout cela se produisait parce qu'Aya l'avait souhaité.

Cet incident mit fin aux hostilités dans la classe. Rien d'étonnant à cela, puisque les deux élèves au cœur du conflit quittèrent l'établissement.

Après que sa maison fut partiellement incendiée, Yamashita finit par aller trouver Aya, la suppliant en pleurant de lui pardonner. Le garçon à la casquette tenta apparemment de se suicider avant que la police investisse son domicile. Il essaya l'overdose médicamenteuse, en se servant des somnifères qu'Aya avait placés dans le sac en papier qu'elle lui avait donné pendant sa visite — le fameux « quelque chose pour l'aider à se reposer », comme Aya l'avait qualifié.

Mais il n'en mourut pas. Il ne souffrit même pas. Il fut arrêté par la police comme l'instigateur principal de l'incendie, ne sachant absolument pas comment il avait survécu.

Toutefois, il n'y avait aucune raison de s'étonner. Après tout, le flacon d'Aya ne contenait pas des somnifères, mais des bonbons à 70 yens que l'on pouvait trouver dans n'importe quelle supérette.

En vérité, jusqu'à ce qu'Aya elle-même le lui dise, il demeura convaincu d'avoir ingéré des somnifères, tout cela parce qu'elle l'avait écrit dans sa note. Cela lui avait suffi. Il n'avait rien remis en question.

Elle s'était jouée de lui et, malgré tout, il se réfugia derrière une excuse toute trouvée : il s'agissait d'un plan pour l'empêcher de s'ôter la vie. En fait, il se montra reconnaissant envers elle, celle qui l'avait poussé à commettre un incendie criminel.

Oh, voilà qui me rappelle quelque chose. La prédiction d'Aya.

— *Quelqu'un mangera des bonbons*.



Encore une fois, ma sœur avait vu juste.



Dans mon rêve, l'araignée produisait ses fils et tissait sa toile. Leurs puissantes propriétés collantes empêchaient toute proie de s'en échapper, offrant à la créature tout le loisir de savourer son repas. Ses crocs avaient une caractéristique particulière, un poison narcotique qui laissait la victime être intégralement dévorée dans un état d'extase hallucinogène... Oh... en regardant de plus près, c'était un être humain qui se faisait manger. Le garçon à la casquette ? Yamashita ? ... Non, aucun des deux.

L'être humain qui se faisait manger... c'était moi.

Envahie d'une joie confinant à l'euphorie, j'étais en train de disparaître dans l'estomac de l'araignée. Tandis qu'elle grignotait mes doigts, mes jambes, la moitié de ma tête, mes entrailles, je ne ressentais qu'un plaisir absolu.

— ... *Aaah... aaah... aaah !*

Je me réveillai.

Depuis l'incendie, voilà à quoi ressemblaient mes rêves. Chacune de mes nuits était hantée par des cauchemars.

— Je dois lui demander...

Pourquoi Aya m'avait-elle fait assister à cela ? Dans quel but ?

Je ne réussirais pas à fuir mes cauchemars sans réponse. Je le savais instinctivement.

Mais je n'arrivais pas à trouver le courage nécessaire.

— Ngh...

J'enfouis ma tête dans mes bras. Elle irradiait de douleur, peut-être manquais-je de sommeil. Lorsque je recouvris mes yeux avec mes mains, le visage d'Aya apparut devant moi.

*Ce visage... et son sourire infiniment irrésistible.*

Je ne comprenais pas ce qu'il cachait, mais j'étais sûre d'une chose :

Si je posais la question, notre relation intime de sœurs serait terminée.

C'était une nuit étouffante. La sueur ruissela sur ma peau dès l'instant où je quittai ma chambre climatisée. Le changement brutal de température me coupa le souffle et je fus prise d'un vertige.

Malgré tout, je m'étais résolue à demander.

Je rassemblai tout mon courage et frappai à la porte de la chambre d'Aya. C'était la première fois que j'accomplissais ce geste d'humeur maussade.

Mon cœur avait plutôt l'habitude de trépigner d'excitation. J'avais toujours adoré ma sœur.

Aucune réponse. Je pénétrai tout de même dans la pièce.



Mon nez capta immédiatement les effluves de plusieurs parfums et huiles aromatiques. Ces odeurs ne cessaient jamais de me relaxer.

Je pivotai vers le lit. Le dos tourné vers moi, Aya y était étendue dans la pénombre.

— Aya, l'appelai-je, et elle roula sur le côté pour me faire face.

Ses yeux, aussi clairs qu'une gemme, me fixèrent intensément. Ils me donnaient l'impression de pouvoir lire en moi comme dans un livre ouvert.

— Viens par ici.

Aya m'invita à la rejoindre sous les couvertures. Auparavant, je me serais précipitée auprès de ma sœur adorée. Mais je ne bougeai pas.

— Maria, que se passe-t-il ? demanda-t-elle.

— Euh... Euh... (Je serrai les poings.) Que... qu'est-ce que tu cherchais à faire ?

— ... Hmm ? Pourquoi t'ai-je fait contempler un spectacle aussi affreux ? C'est bien là ta question ?

J'acquiesçai de la tête.

— Maria. Je te le répète pratiquement tous les jours. Je n'ai œuvré que pour un seul et unique but depuis mon arrivée ici.

— Et c'est...

Ma sœur avait une phrase favorite. Elle l'employait depuis qu'elle avait quatre ans. Son rêve creux et idéaliste.

— *Je veux rendre tout le monde heureux.*

Chaque mot qui sortit de sa bouche s'avéra conforme à ce que j'attendais.

Je secouai la tête.

— Je ne comprends pas du tout... Ce que tu as fait, c'est tout l'inverse... non ?

— En surface, c'est l'impression que cela donne... mais, Maria. Tu ignores ce qui s'est produit dans ma classe après, n'est-ce pas ?

— Hein ?

— Le train-train quotidien de ma classe a été brisé. Il y a eu un conflit, et j'en étais le centre. Un climat délétère s'est instauré et je suis certaine que tous mes camarades en ont beaucoup souffert. Ces émotions négatives ont englouti toute l'école. Ce problème ne pouvait plus être laissé de côté pour être réglé par quelqu'un d'autre. L'ignorer n'était plus une option envisageable. Ils se sont retrouvés contraints de se poser en boucle cette question : pourquoi notre école a fini dans cette situation ?

Je connaissais déjà la réponse à venir.

— Parce que c'est moi qui l'ai rendue ainsi.

Oui, absolument. Ce problème avait pris une telle ampleur, car ma sœur avait intentionnellement attisé les flammes.

— Mais tout a été réglé d'un seul coup par ce dernier incident. Les élèves peuvent enfin respirer à nouveau, maintenant qu'ils sont libérés de cette affreuse prise de tête.

Aya sourit avec douceur.



— Tout le monde en est sorti grandi. Je doute qu'ils commettent encore une fois cette erreur. Toute cette histoire autour de moi les a rendus heureux et les aidera à trouver davantage de bonheur à l'avenir.

Je visualisai une classe où tout le monde, élèves et professeur, souriait de façon peu convaincante près d'Aya.

... Je ne savais pas si l'on pouvait vraiment appeler cela le bonheur.

Quoi qu'il en soit, un autre souci demeurerait.

— Mais, en faisant ça, tu as rendu malheureux ce garçon à la casquette, non ? Et pas seulement lui... probablement un tas d'autres gens aussi.

— J'ai aidé bien plus de personnes que je n'en ai blessé, mais tu soulèves un point légitime. Étant donné que mon objectif est d'apporter la joie à tous, je préfère éviter de faire des victimes. Mais mon incompetence me force à agir ainsi.

— Tu veux dire que brûler des maisons et pousser des gens à commettre des crimes sont des « sacrifices acceptables » ?!

— Un sacrifice n'est jamais acceptable, mais s'il peut rendre heureux beaucoup d'individus, alors c'est la voie que je choisirai.

— C'est dingue... c'est complètement dingue... !

Un être humain normalement constitué ne serait pas capable de prendre une telle décision. Ma sœur manquait d'empathie. Elle avait entièrement tort.

— En quoi est-ce « dingue » ? Essaie de m'expliquer. Tout ce que je tente de te dire, c'est que si je peux apporter du bonheur à cent personnes par le sacrifice de dix, je le ferai, même si cela me déplaît.

— Mais... ce n'est pas bien !

C'était mal, cela ne faisait pas l'ombre d'un doute. Et pourtant, je ne réussissais pas à mettre la main sur le bon argument pour la contrer par la force des mots. Je ne pus que secouer la tête en marmonnant « C'est dingue, c'est n'importe quoi », comme un enfant qui fait à un caprice.

— Voyons... Allez, quoi ! Il y a forcément d'autres moyens, comme... Là, rien ne me vient, mais tu es tellement intelligente que tu dois pouvoir trouver quelque chose, j'en suis sûre... Par exemple, tu ne peux pas penser à un plan qui ferait appel aux bons sentiments des gens, comme la confiance ou la bienveillance ?

— J'ai déjà essayé à l'école primaire.

— Quoi ?

— Au bout du compte, j'ai compris que me contenter de donner aux autres ce qu'ils désiraient ne les rendait heureux qu'un bref instant, et que cela ne concernait que peu de gens.

— J'ai du mal à l'imaginer.

— Je n'en doute pas, surtout en le décrivant aussi sommairement. Il n'y a pas d'autre solution... Ouvre le tiroir de mon bureau. Celui du dessus.

Mais j'étais trop terrifiée pour bouger. Après tout, j'avais conscience que son contenu détruirait à jamais mes convictions.



À l'intérieur, elle s'empara de ce qui ressemblait à un cahier et me le tendit. C'était celui que le garçon à la casquette lui avait donné durant sa visite.

— J'ai dû le forcer à jouer les monte-en-l'air pour l'obtenir, mais chut, c'est un secret, dit-elle avec un sourire malicieux.

Il en fallait plus pour me surprendre, désormais.

Ce cahier contenait l'inscription « *Journal intime* » sur sa couverture.

— Vas-y... lis-le.

Je savais que rien de bon n'en sortirait, mais j'obéis et commençai ma lecture.

*La société ne me laissera jamais être avec la fille que j'aime.*

Le journal débutait par cette phrase. Bien que l'identité de l'objet de son amour ne fût jamais explicitement révélée, je pouvais deviner qu'il s'agissait d'Aya. Et ce cahier était presque entièrement rempli de choses en rapport avec ma sœur.

Comment il en était tombé amoureux au premier regard. Comment il avait choisi de ne rien lui dire. Comment il n'avait pas pu contenir ses sentiments lorsqu'Aya était venue lui dire qu'elle avait remarqué l'attention qu'il lui portait, lui redonnant ainsi espoir. Comment il était au comble de l'excitation lorsque, contre toute attente, elle accepta un rendez-vous galant. Comment cette rencontre n'aurait pas pu mieux se dérouler. Comment il était prêt à s'occuper d'elle pour le restant de ses jours. Comment il lui avait avoué ce qu'il ressentait et qu'ils avaient commencé à sortir ensemble. Ses observations sur l'amour. De mauvais poèmes gênants.

J'étais atterrée par cette lecture. Cet amour aveugle à tout le reste était si perturbant. Le propriétaire de ce journal avait observé Aya plus que quiconque et, pourtant, il était celui qui la comprenait le moins. On aurait dit qu'il avait bâti dans sa tête le personnage d'une petite poupée prénommée Aya.

Et, pour couronner le tout, je savais déjà ce qu'il s'était produit ensuite.

— Maria, me dit doucement Aya. J'aurais pu rendre cet homme heureux. Mais si je l'avais fait, je n'aurais jamais pu en faire de même pour le reste du monde.

Le ton du journal intime prit une teinte sinistre.

Aya se mettant à lui battre froid alors qu'ils étaient toujours ensemble. Son affection pour elle devenant connue de toute la classe. Le problème majeur que cela créa durant une réunion des professeurs, où tout le monde se mit à l'ignorer. Les rumeurs avaient été propagées par Aya elle-même.

L'écriture si soignée du cahier se fit brouillonne. Sa fureur se répandait sur le papier.

Une nouvelle fois, il annonça vouloir l'épouser, mais il n'obtint pas la réponse espérée. Sa déclaration d'amour ayant été enregistrée, sa demande en mariage fut diffusée dans toute la classe. Les élèves, leurs parents, ses collègues ; où qu'il soit, tout le monde l'accueillait par



des regards emplis de dégoût. On le contraignit presque à démissionner. Ses propres parents le renièrent.

Ensuite, il pénétra par effraction chez nous.

Ce journal intime décrivait l'amour que le professeur d'Aya lui vouait quand elle était en sixième. La dernière phrase n'était plus qu'un gribouillage quasi illisible :

*Je tuerai Aya Otonashi.*

Quel que soit vraiment ce sentiment écœurant qui émanait de ce cahier, il s'agissait de bien plus que de la rage. Je me remémorai alors l'incident avec nettement plus de clarté et de détails que jamais auparavant. Cela me laissa nauséuse.

Toutefois, il était difficile de ne blâmer que lui.

Après tout, Aya avait fait une prédiction :

— *Mon professeur démissionnera.*

Ce qui voulait dire... qu'Aya, une simple élève de primaire, l'avait manipulé et poussé à agir ainsi.

— ... Pou... pourquoi tu as besoin de faire ça ?!

— J'essayais de le rendre heureux. Si tu examines attentivement ce journal, tu remarqueras qu'il semblait raisonnablement satisfait au début, n'est-ce pas ? Mais il voulait me garder pour lui tout seul. Il n'aimait pas me voir œuvrer pour offrir du bonheur aux autres. Je n'aurais jamais pu poursuivre ma mission si la situation avait évolué dans le sens qu'il désirait. Et c'était hors de question. Cela allait à l'encontre de mon objectif. Il nageait en plein délire, il était convaincu d'être le seul à jamais pouvoir m'aimer. Couper les ponts avec lui fut difficile. J'ai dû le rejeter en employant la manière forte, il n'y avait pas d'autre moyen.

Aya secoua légèrement la tête.

— Comme tu peux le voir, ce fut un échec retentissant, mais cela me permit de mieux saisir les similitudes qu'il y a entre amour et haine. Grâce à lui, j'ai appris comment mieux manipuler les autres en exploitant ces deux émotions. Alors, par la suite, j'ai opté pour une approche plus indirecte, en utilisant plutôt la haine d'autrui au lieu de gérer en personne les problèmes. Je n'ai jamais obtenu de meilleur résultat à ce jour... Cela dit, c'est toujours loin d'être parfait. J'ai encore un long chemin à accomplir avant de concrétiser mon rêve. Néanmoins, je continuerai d'emprunter cette voie.

Elle pinça ses lèvres en signe de détermination.

— Je chercherai encore et encore d'autres moyens de rendre heureuse la Terre entière.

Et, sur ces mots, elle sourit.

*Oui.*

Je comprenais. Pourquoi pensais-je à ce moment-là, tout comme aujourd'hui, que son sourire était le plus beau et le plus ensorcelant qui soit ?

Car...

... Aya n'était rien de moins qu'une sainte.



Certains pourraient demander de quelle manière. Elle avait sacrifié des gens et n'obtenait pas toujours les résultats souhaités. Et elle n'était pas exactement humaine.

Malgré cela, elle n'était absolument pas motivée par des considérations personnelles.

Aya avait rejeté ses propres intérêts dans le but d'apporter la joie aux habitants de notre planète.

Cette attitude était sincèrement magnifique.

Oh... que m'arrivait-il ? Pourquoi est-ce que je ressentais une chose pareille ?

— Je comprends maintenant ce que tu penses... enfin, peut-être. Mais tu n'as toujours pas répondu à ma question.

— Oui, c'est vrai. Je dois encore t'expliquer pourquoi je t'ai montré tout cela. Toutefois, n'ai-je pas fait cette prédiction, l'autre fois ?

Celle-ci :

— *Tu vas prendre ma place... non, tu dois le faire.*

Je tremblai face aux implications possibles.

Aya effleura gentiment mes lèvres du bout de ses doigts.

— Tu vivras pour le bonheur d'autrui, tout comme je le fais. Donc j'ai voulu t'enseigner ma vision des choses.

Moi ? Poursuivre ce que ma sœur accomplissait ? Jeter aux orties mes propres désirs, mes sentiments, et ne vivre que pour apporter la joie à tout le monde ?

— Je... je ne pourrais jamais faire ça.

Je n'étais pas un être surhumain comme Aya, juste une enfant pétrie de faiblesses. Je parvenais à peine à aller à l'école, ayant toutes les peines du monde à m'y intégrer.

— Il ne s'agit pas d'une question de possibilité. Tu ne peux pas lutter contre ton destin.

— Pou... pourquoi ?! Tu devrais largement suffire pour ça, non ? Ne me mêle pas à tes histoires !

Aya laissa échapper un soupir face à ma résistance farouche.

— ... J'hésitais à t'en parler, mais il semblerait que je n'aie pas le choix.

— Quoi... ?

— *Je suis si heureuse que tu sois née, dit Aya. Sans toi, Michishige et moi ne serions pas ensemble. Tu es mon petit ange.*

Ma mère avait répété ces paroles un nombre incalculable de fois. Elles m'avaient réconfortée et soutenue toute ma vie.

— Que... qu'est-ce que ça vient faire là... ? Pourquoi tu me dis ça maintenant... ?

— Cela ressemble à une déclaration d'amour. L'exact opposé du vœu de ma mère, qui aurait souhaité que je ne vienne jamais au monde. Mais ces deux affirmations sont-elles vraiment contradictoires ? Après tout, il est si facile de l'interpréter sous un autre angle.

— *Tu avais déjà rempli ton rôle au moment où tu es née.*

La phrase favorite de ma mère était le fondement de mon être. Le fondement de tout ce que j'étais.



Quelques mots n'auraient pas dû être capables de le faire voler en éclats.

— ... Oh.

... Mais ils le firent.

— Ngh... aaaaaaaaah...

Je fus incapable d'encaisser cette charge.

Une seule phrase balaya le postulat qui m'avait permis d'avancer.

Tout s'écroula en moi avec une facilité déconcertante, comme un château de cartes qui s'effondre. Plus jamais il ne pourrait être reconstruit.

Mais oui... Au fond de moi, je devais m'en douter, mon existence était si creuse. J'avais remarqué que mes parents ne s'intéressaient plus à moi. Remarqué ce qu'impliquaient ces paroles aimantes.

— ... Nh, nh.

Je n'avais été ni enfermée ni maltraitée. Je n'avais aucun grief particulier à formuler à l'encontre de mes parents.

Et pourtant, Aya et moi étions malgré tout une paire d'objets dispensables placés entre Michishige et ma mère.

Si je ne devais garder qu'une seule conclusion, ce serait celle-ci :

*Personne n'avait besoin de nous.*

Tandis que je pleurais, Aya enroula ses bras autour de ma tête, comme un geste de pitié à mon égard.

— Tu es spéciale.

Son étreinte était d'une infinie douceur.

— Une boîte innocente qui n'a rien à l'intérieur. L'incarnation même d'un potentiel. S'il existait un dieu capable d'exaucer les vœux de ce monde, il apparaîtrait devant toi, et non moi. Tu es d'une pureté extrêmement rare.

Mais elle n'avait pas terminé.

— Cependant, cela signifie aussi que tu es vide.

— Que... qu'est-ce que je devrais faire... ?

— Toi et moi sommes deux êtres creux, et c'est pour cette raison que, depuis notre naissance, nous aspirons à trouver une signification à notre existence. Cela remplit le vide en nous. Donnons donc un sens à notre vie, le plus important que nous puissions trouver. Rendons tous les gens heureux. Et là, ils auront besoin de nous, murmura-t-elle à mon oreille d'une voix tentatrice. Nous aurons alors une valeur, une raison d'être.

Mais...

— ... On pourrait avoir... un autre objectif...

Je ne parvenais toujours pas à me résoudre à abandonner. La manière de vivre d'Aya ne fonctionnerait pas avec moi.



— ... Écoute, Maria. Je peux faire faire tout ce que je veux à qui je veux, jusqu'à un certain point, y compris avec des gens que je viens à peine de rencontrer. Tu le sais, n'est-ce pas ?

— Oui, mais...

— À quand remonte notre première rencontre, Maria ? Combien d'années avons-nous passées sous le même toit ? Es-tu en train de dire que tu es immunisée ?

— ... Oh.

— ... Eh oui, Maria. Je suis déjà en train de te manipuler. Je ferai en sorte que tu recherches le bonheur. Une part de toi me rejettera peut-être, mais, en définitive, tu feras quand même ce choix.

Aya déclara :

— Maria Otonashi deviendra Aya Otonashi.

Au moment où ces mots franchirent ses lèvres, je pus apercevoir les fils transparents de l'araignée. La toile que j'avais vue si souvent dans mes cauchemars et qui ne voulait pas me laisser fuir.

J'en étais prisonnière et je n'avais aucun moyen d'y échapper. J'allais être dévorée, comme les autres. Le professeur de ce cahier, le garçon à la casquette, tous ceux qui avaient un jour gravité autour de ma sœur.

Aya sourit.

— Et maintenant, commençons ! Nous ne haïssons personne, mais nous sommes tourmentées par un adversaire sans forme. Il s'appelle « le vide ». Eh bien, montrons-lui.

Elle continua en me gratifiant de ce sourire si charmant, si fascinant, si ensorcelant :

— Montrons-lui comment nous nous vengerons !



Les funérailles des trois membres de ma famille eurent lieu sous la pluie.

Je me tenais debout dans mon uniforme scolaire, serrant contre moi un portrait de ma sœur, sans adresser la parole à quiconque.

En observant mon reflet dans un miroir, je vis une coquille vide et desséchée. À la moindre petite pression, je me briserais net.

— *Maria, quand j'aurai quatorze ans, je partirai pour un grand voyage.*

Pourquoi Aya avait-elle choisi de mourir en compagnie de mes parents ? Par cet acte, elle ne pouvait plus rendre les gens heureux.

Mais ce résultat reflétait l'une de ses prédictions, alors j'étais convaincue qu'elle avait tout planifié.



Autrement dit, ma sœur avait toujours eu l'intention de me passer le flambeau. De me confier sa mission, celle d'apporter la joie aux habitants de cette planète. Voilà pourquoi elle m'avait fait assister à l'incendie et lire le journal.

Puis, elle avait décidé que j'étais prête.

Le jour de son quatorzième anniversaire, Aya se servit des sombres émotions de son ancien professeur et le poussa à causer un accident qui la tua.

La vengeance.

Aya m'avait dit qu'elle se vengerait.

J'étais sûre qu'elle détestait notre famille. Qu'elle détestait cette famille qui l'avait rendue vide. Et elle m'avait dissimulé ce désir ardent de vengeance. Leur mort fut programmée jour après jour, au sein d'un plan minutieusement préparé.

Et je devais certainement faire partie de la liste de ses cibles. Elle ne m'avait pas tuée, mais mon cœur se retrouvait pour toujours mis en cage.

La preuve en était que je n'avais nulle part où aller.

— Cette maudite fille est le fruit d'une liaison. Qui va devoir la recueillir ? Sûrement pas nous, se plaignirent les membres de ma famille. Donnez-nous l'argent, le manoir, les terres.

Je ne faisais pas partie de la bataille, alors, quand les hostilités cessèrent, toute la fortune familiale, y compris notre maison et les terres que nous détenions, fut éparpillée sans que personne ne se donnât la peine de s'occuper de moi.

Je ne reçus que l'assurance-vie de mes parents, qui suffirait pour que je subviennne à mes besoins jusqu'à l'âge adulte, tant que je vivrais modestement. Ma famille estima qu'elle avait rempli sa part du contrat à mon égard.

Qui donc penserait qu'il puisse y avoir une place pour moi parmi ces gens-là ? Je ferais mieux d'aller dépérir dans un nid de toiles d'araignées abandonnées.

Tout à coup, tout ce qui se trouvait devant moi devint blanc. Plutôt que de me sentir oppressée dans une pièce minuscule, j'avais l'impression d'être projetée dans un vide infini dénué de murs. J'avais beau marcher aussi loin que possible dans ce monde sans couleurs, rien ne changeait et je n'aboutissais nulle part.

À l'exception d'une seule chose.

Une silhouette transparente, vestige d'Aya. Sans aucun endroit où aller, j'étais heureuse de pouvoir la suivre.

*Aya.*

Il pleuvait toujours. Je remarquai soudain une grosse araignée recouverte de boue et la saisis calmement. Comme Aya l'avait fait une fois, je refermai ma main dessus.

Puis, j'ouvris mon poing.

La grosse araignée était encore posée sur ma paume. J'étais incapable d'insuffler la moindre force à ma poigne. La créature cavala le long de ma main et disparut, laissant cette dernière tachée de boue.

À ce moment, je ne pus m'empêcher d'éprouver quelque chose.

... J'allais devenir Aya Otonashi.



Mon âme n'était plus là. Quelque temps plus tard, je me retrouvai sous une pluie battante. Je n'arrivais pas à mettre la main sur les souvenirs expliquant comment j'étais arrivée là. J'ignorais combien de temps s'était écoulé depuis les funérailles.

Je ne savais pas du tout où j'étais. De l'eau dégoulinait du bord de la jupe de mon uniforme trempé.

La tempête dispersa mes émotions, absorba la chaleur de mon être, brouilla mes contours, dilua mon sang, et me fit fondre dans le sol.

Combien de temps avais-je marché sous la pluie ? Peut-être cela ne remontait-il pas à si longtemps. Malgré tout, ce périple sans destination avait sapé mon âme jusqu'à ce qu'elle devienne toute flétrie et décharnée.

Je poursuivis tout de même ce voyage...

Et lorsque mon âme fut entièrement érodée...

... je finis par être entourée par la lumière.

Je ne pouvais pas le décrire autrement. Il n'y avait ni ciel ni terre, et j'étais nue comme un ver. Je sentais mon être se dissoudre dans cet éclat. Cet espace ne m'autoriserait pas à *exister* en tant qu'individu. Chaque chose possédait une valeur égale... une valeur nulle.

Mais je perçus tout de même un imperceptible courant d'air. Mes mouvements créèrent une perturbation, aussi minime soit-elle. De mon point de vue, cela ne signifiait pas grand-chose. Voilà pourquoi j'allais disparaître de ce monde.

*Oh, mais oui.*

*J'ai quelque chose à faire.*

*Je dois apporter le bonheur à la Terre entière.*

Cette directive était tout ce qui restait dans ma coquille vide. Au même instant, le courant d'air se mit à souffler dans ma direction.

La lumière.

La lumière.

La lumière me submergeait.

La première chose dont je me souvins ensuite, c'était que la lumière ne m'entourait plus et que j'avais atterri dans une forêt que je ne connaissais pas, au milieu du hullement des chouettes et du crissement des insectes. Je me relevai, mais je fus incapable d'aller plus loin. J'étais pétrifiée, sans pouvoir bouger. Rien dans mon cœur ne me motivait à avancer.

Je demurai immobile si longtemps que le ciel changea de couleur. Tout à coup, je plongeai la main dans ma poche et sortis ce qu'elle contenait.

C'était un emballage cadeau de taille modeste. Je l'ouvris et à l'intérieur se trouvait un petit flacon de parfum que j'avais acheté pour l'offrir à Aya le jour de son anniversaire.

Je retirai le bouchon et captai une légère odeur de menthe poivrée.

Je récupérai alors assez d'émotion pour que l'uniforme scolaire tout boueux que je portais me paraisse très inconfortable.



Puis, je pris conscience qu'une petite « Boîte » reposait dans ma main. Un beau cube transparent fait d'une matière semblable à du verre très fin. Elle semblait extrêmement fragile.

Je le sus d'instinct.

Elle exaucerait mon vœu. J'avais désormais la faculté de faire de n'importe quel souhait une réalité.

Inutile de dire que je n'en avais qu'un seul à formuler.

Je baptisai cette Boîte « Bonheur ».

Toutefois, elle était imparfaite — déformée.



\*Bang\* \*Bang\*

Je m'éveille au son de quelqu'un frappant contre un mur.

— ... Mmm.

Je me frotte les paupières. Je suspecte mon rêve d'avoir été celui que je connais si bien, mais je l'ai déjà oublié.

Des effluves de menthe poivrée embaument la pièce.

Mon corps et mon esprit sont épuisés, mais cette odeur m'aide à me mettre en action.

— Bien, allons-y.

Je me lève et entame à nouveau mes recherches pour dénicher une Boîte. J'ignore si je pourrai un jour en obtenir une. Même si le passé s'efface en moi, je dois rendre tout le monde heureux.

Telle est ma raison d'être.

Mes jambes sont prises de tremblements après seulement quelques pas. Je marche depuis si, si longtemps... voilà qui est bien trop pour des membres aussi fins. J'ai également perdu l'équivalent d'une vie entière à explorer de vaines répétitions. Mais je ne peux pas m'arrêter. Il n'y a pas besoin de s'arrêter.

Je vis uniquement pour le salut d'autrui. Personne ne m'en empêchera, je ne le permettrai pas.

\*Bang\* \*Bang\*

Ugh... et ce martèlement est si fatigant.





Chapitre 3

Après ma dernière rencontre avec Daiya Ômine à l'école, je reçus un mail de lui. Juste un seul. Aucune salutation, rien qui ne fût en rapport avec lui. Tout ce qu'il contenait était une adresse postale dans une préfecture éloignée d'ici, qui n'avait aucun lien avec moi de près ou de loin. Bien que j'ignorasse ses véritables intentions, je pouvais deviner qu'il s'agissait de quelque chose d'important.

Sans attendre les prochaines vacances, je montai à bord du premier Shinkansen<sup>1</sup> disponible.

L'adresse était située dans un quartier résidentiel huppé, et la maison en question occupait le plus grand terrain.

Toutefois, pour une raison inconnue, cette belle résidence ne semblait pas en phase avec les propriétés voisines. Son grand jardin était négligé, et l'endroit dégageait une aura mélancolique.

Tout bascula quand mes yeux se posèrent sur la plaque.

OTONASHI y était inscrit.

... *Voici la maison où Maria a grandi.* Je le savais.

J'enfonçai hâtivement la sonnette. À peine une femme d'âge moyen me répondit-elle d'une voix lasse que je l'interrogeai immédiatement sur Maria, sans même lui dire bonjour. Son attitude changea radicalement en entendant ce prénom, et elle mit instantanément un terme à la conversation.

Cela ne faisait aucun doute. Cette femme connaissait la Maria dont j'ignorais tout, celle qui n'avait encore jamais croisé la route d'une Boîte.

Dans ce cas, je ne pouvais pas renoncer aussi facilement. J'étais capable de sacrifier des amis pour le bien de Maria, alors ce n'était pas ce genre d'obstacle qui allait m'arrêter. J'appuyai avec insistance à de multiples reprises sur la sonnette. Quand je compris clairement que personne ne compterait m'ouvrir, j'escaladai le portail et tuai ce que je supposais être un chien de race qui vivait dans le jardin. Le temps que la femme capte ses ultimes jappements et se précipite hors de la maison, il était déjà mort. Je lui présentai ses entrailles en guise d'avertissement.

Maintenant qu'elle savait le genre d'enfoiré cinglé que j'étais, la femme accepta enfin de répondre à mes questions, en proie à une terreur absolue. Elle me raconta tout au sujet de Maria et Aya Otonashi.

Elle s'avérait être la tante de Maria. J'appris l'histoire du tragique accident qui avait frappé la famille Otonashi, et comment Maria s'était retrouvée livrée à elle-même. Aucun des membres restants, sa tante incluse, ne savait ce qu'elle faisait actuellement, ni même où elle était.

---

<sup>1</sup> L'équivalent japonais du TGV français.



Oui, je m'en doutais...  
*Maria n'a que moi.*  
 ... Voilà pourquoi je vais la trouver et la sauver.

Cependant, ce serment est un souvenir appartenant à un lointain, très lointain passé.  
 Il n'a rien à voir avec le garçon qui tient en ce moment la main de Mogi dans ce monde fabriqué qui se répète sans fin.

Je sais que rien de tout cela n'est réel, mais je me contente d'une vie simple et heureuse.

Oui...  
*Si seulement cela avait été vrai, alors j'aurais pu être sauvé.*

### 30 333<sup>e</sup> fois

— Je t'aime, Kazu.  
 — Moi aussi, je t'aime, Mogi.  
 — Restons ensemble pour toujours.  
 — Oui !

### 32 875<sup>e</sup> fois

— Je t'aime, Kazu.  
 — Moi aussi, je t'aime, Mogi.  
 — Restons ensemble pour toujours.  
 — Oui !

### 35 890<sup>e</sup> fois

— Je t'aime, Kazu.  
 — Moi aussi, je t'aime, Mogi.  
 — Restons ensemble pour toujours.  
 — Oui !

### 37 227<sup>e</sup> fois

— Je t'aime, Kazu.



- Moi aussi, je t'aime, Mogi.
- Restons ensemble pour toujours.
- Oui !

— ... Hmm ?

Que se passe-t-il ?

C'est le moment où nous nous avouons nos sentiments respectifs, l'instant le plus joyeux de ma vie... mais cela ne me rend pas très heureux.

### 40 301<sup>e</sup> fois

— Je t'aime, Kazu.

Moi aussi, j'aime Mogi. Mais j'ai pris conscience d'une chose.

— ... Attends jusqu'à demain.

Ce monde reboucle. Je dois « la » ramener dans mon quotidien, même si j'ai oublié son nom. Tel est mon objectif, gravé dans le marbre.

Pour cette raison, je ne peux pas répondre favorablement à la confession de Mogi, quels que soient mes sentiments à son égard.

Je m'enfuis de la cour et me rends sur le toit. Si je saute de là, je pourrai conserver mes souvenirs.

C'est probablement un miracle si j'ai pu remarquer que ce monde n'est constitué que d'un seul jour qui recommence. Alors, je ne dois pas gâcher cette occasion. Peut-être ai-je déjà vécu cette journée des dizaines de milliers de fois sans le savoir.

Sauter vers ma propre mort ne me réjouit pas, loin de là. C'est un acte insensé. Mais la peur ne suffit pas à briser ma détermination.

Je m'élançai dans ce ciel teinté de rouge par le soleil couchant.

\*Splash\*

Accompagnée du son de mon crâne et de tous mes os qui explosent à l'impact, ma conscience...

### 40 302<sup>e</sup> fois

... reste en place.

Je vomis tripes et boyaux sur le sol de la classe, profondément ébranlé par le choc de ma chute, il y a juste un instant.

Avec à peine un regard en arrière en direction de mes camarades déroutés, je sors précipitamment de la salle. Je dois trouver une piste concernant l'autre fille. J'ai oublié son nom, mais, pour une raison qui m'échappe, je me rappelle encore les endroits où nous allions.



J'erre en ville, à la recherche de traces lui appartenant. Mais je ne trouve rien.

Même si mes efforts n'ont pas payé aujourd'hui, je ne dois pas perdre ces souvenirs. Si jamais je cesse de remettre en question ce monde, je pourrai finir par répéter ce jour-là des dizaines de milliers de fois... voire des dizaines de milliards de fois.

Je saute à nouveau sous le ciel rougeoyant. Le contenu de ma boîte crânienne gicle au sol.

### **40 303<sup>e</sup> fois**

J'ai fouillé l'école de fond en comble, mais je n'ai rien trouvé de probant.

Je saute, et le contenu de ma boîte crânienne gicle au sol.

### **43 058<sup>e</sup> fois**

—

### **49 178<sup>e</sup> fois**

Mes émotions reviennent pour la première fois depuis longtemps, et je me rappelle comment parler.

Je fonds en larmes. Je suis à bout, je ne peux plus me suicider encore et encore.

Je ne pourrai plus jamais ignorer la confession de Mogi.

C'est ainsi que prend fin ma longue, longue lutte.



**55 555<sup>e</sup> fois**

- Je t'aime, Kazu.
- Moi aussi, je t'aime, Mogi.
- Restons ensemble pour toujours.
- Oui !

**59 876<sup>e</sup> fois**

- Attends jusqu'à demain.

Ce monde reboucle, j'en ai pris conscience. Je dois « la » ramener dans mon quotidien, même si j'ai oublié son nom. Tel est mon objectif, gravé dans le marbre.

Pour conserver mes souvenirs, je m'élance dans le ciel teinté de rouge par le soleil couchant.

**65 222<sup>e</sup> fois**

- Je veux y retourner... et m'amuser au festival.
- Je ne pourrai plus jamais ignorer la confession de Mogi.
- Je t'aime, Kasumi Mogi.
- C'est ainsi que prend fin ma longue, longue lutte.

**66 666<sup>e</sup> fois**

- Je t'aime, Kazu.
- Moi aussi, je t'aime, Mogi.
- Restons ensemble pour toujours.
- Oui !

**70 512<sup>e</sup> fois**

- Attends jusqu'à demain.

Pour conserver mes souvenirs, je m'élance dans le ciel teinté de rouge par le soleil couchant.



**78 165<sup>e</sup> fois**

— Je t'aime, Kasumi Mogi.  
C'est ainsi que prend fin ma longue, longue lutte.

**88 888<sup>e</sup> fois**

— Je t'aime, Kazu.  
— Moi aussi, je t'aime, Mogi.  
— Restons ensemble pour toujours.  
— Oui !

**102 538<sup>e</sup> fois**

— Je t'aime, Kazu.  
— Moi aussi, je t'aime, Mogi.  
— Restons ensemble pour toujours.  
— Oui !

Je l'aime, et elle m'aime en retour. Y a-t-il quoi que ce soit de plus merveilleux que cela ?

Je suis l'homme le plus heureux de cette planète. Je veux rester ainsi pour toujours.

Alors, que se passe-t-il ?

Un profond malaise m'envahit, quelque chose ne va pas du tout. Hé, ce monde a-t-il toujours été aussi terne ? Aussi exigü et oppressant ?

Je suis tellement heureux et, dans le même temps, j'ai du mal à respirer... comme si j'étais au fond de l'océan.

**124 390<sup>e</sup> fois**

Admettons, purement hypothétiquement, que ce monde répète en boucle le jour du festival scolaire, et que personne ne s'en rende compte, exactement comme dans la Classe Rejetée.

Peut-être que moi, au moins, je suis capable de remarquer ce cycle. Et, le cas échéant, on pourrait s'attendre à ce que je tente de trouver un moyen de sortir d'ici. À ce que j'essaie de m'échapper pour le salut de cette fille dont le nom m'échappe. À ce que j'envisage toutes les options, même le suicide.



Toutefois, admettons que je ne possède aucun indice, que ce monde ne détienne pas la moindre piste. Je doute de céder aussi facilement, mais, au bout du compte, j’y serai bien obligé parce qu’il n’y aura simplement rien à faire. Lorsque l’épuisement me gagnera, lorsque j’aurai perdu la raison et mon humanité, je renoncerai à mes souvenirs et tenterai de trouver un sens quelconque à ce monde rebouclant, tout cela afin d’apporter la paix à mon esprit.

Et je choisirai de vivre avec Mogi.

Mais cela ne conclura rien.

Après tout, si ce monde continue de se répéter, je finirai bien à nouveau par le remarquer. Je lutterai à nouveau pour découvrir une échappatoire, échouerais à nouveau et baisserai à nouveau les bras. Je choisirai à nouveau Mogi pour abréger mes souffrances, incapable de me rappeler ce que j’ai fait auparavant.

Et cela se poursuivra. Encore. Et. Encore.

Il ne s’agira rien de moins que d’un enfer peuplé de tourments ininterrompus. Un nombre incalculable de fois, je sauterai dans ce lac de sang et souffrirai en demeurant convaincu qu’un espoir inexistant repose tout au fond, puis j’oublierai encore. Ensuite, je plongerai bêtement une autre fois en quête d’espoir. Un véritable cercle vicieux.

Aucune conclusion. Aucune issue heureuse, bien entendu, mais pas une mauvaise fin non plus.

Admettons que ce soit la situation dans laquelle je me trouve.

— Je t’aime, Kazu, dit Mogi, illuminée par les flammes du feu de camp.

Moi aussi, j’aime Mogi et, pourtant, les mots qui devraient me procurer de la joie ne me font aucun effet.

— Kazu ?

La tête baissée, je m’enfuis tandis que Mogi me demande de m’arrêter en criant. Je l’ignore, quitte la cour et pénètre dans notre lycée.

Je vais me rendre sur le toit. Telle est l’idée qui émerge inconsciemment dans mon esprit, mais je secoue la tête. Pourquoi y ai-je pensé aussi aisément ? C’est comme si sauter était devenu une habitude.

Et suivre une routine ne va pas m’aider à sortir d’ici.

Je fais demi-tour, entrant cette fois-ci dans la salle dédiée aux cours de cuisine.

La respiration saccadée, je m’appuie contre un plan de travail. Depuis ma position, je peux apercevoir le feu de camp à travers la fenêtre. Alors que je contemple les élèves en train de danser, je me dis :

*La résolution est trop basse.*

Tout est si pixelisé, presque comme une mosaïque. L’imposture crève les yeux. Je suis sûr que ce monde a toujours été ainsi... je ne l’avais simplement jamais remarqué. C’est la seule explication possible, sinon, cela signifie que je suis complètement foutu.

Mais ce n’est qu’une simple hypothèse, une théorie que je viens d’échafauder. Ce n’est pas réel. Une chose aussi horrible ne peut pas exister.

Tout cela n’est qu’un vaste délire, le fruit de mon cerveau malade.

Toutefois, il y a une réalité que je ne peux pas fuir :



Je veux mourir.

J'ouvre un tiroir et en sors un couteau de cuisine. Étrangement, je fais preuve de bien peu d'hésitation.

Je plonge le couteau dans mon cœur. Je peux sentir le muscle être broyé, comme s'il était écrabouillé par un bulldozer. Je vomis du sang.

J'aurais dû mourir.

### 124 391<sup>e</sup> fois

Mais ma mémoire est transmise à l'itération suivante. Je me téléporte, remonte le temps, et arrive dans la classe juste avant le début du festival scolaire.

Je peux accepter tout cela sur-le-champ, sans aucun besoin d'explications. On me fait savoir que mes soupçons concernant la répétition de cette journée sont fondés.

Une unique pensée habite mon esprit. Je vais directement dans la salle de cuisine.

Je prends un couteau, puis me poignarde le cœur.

### 124 392<sup>e</sup> fois

Malgré tout, je conserve mes souvenirs. Je désire mourir et, pourtant, plus je persiste, plus cela me montre que je suis perdu dans un cycle sans but.

On dirait bien qu'un couteau en plein cœur ne suffit pas à me tuer. Est-ce parce qu'il faut du temps avant de mourir de l'hémorragie ? Une mort instantanée se révélerait-elle plus efficace ?

Je quitte la pièce en trébuchant, me rends près de la grande route la plus proche et attends le passage d'un gros camion. Je me jette sous ses roues sans hésiter et il me percute.

### 124 393<sup>e</sup> fois

Néanmoins, ma mémoire reste en place et je suis toujours vivant, dans la salle de classe.

— Aaaah !

Je me recroqueville impulsivement, et mes camarades me fixent avec effarement. Je m'en fiche éperdument.

Je cours vers la gare la plus proche et me dirige vers l'extrémité du quai.

Je saute devant le train qui arrive. Mon corps est pulvérisé.



### 124 394<sup>e</sup> fois

Et pourtant, mes souvenirs sont conservés et je reviens dans la salle de classe. Je vais bien, alors que je viens de subir la mort la plus instantanée qui soit. Je suis toujours en vie.

Il n'y a aucun moyen de fuir ce monde qui reboucle.

J'éclate en sanglots. Je m'affale sur le dos, puis agite bras et jambes comme un enfant faisant un caprice parce que ses parents refusent de lui acheter un jouet. Mes camarades me jettent des regards dubitatifs, mais je m'en fiche éperdument.

De toute façon, ils ne s'en souviendront pas, n'est-ce pas ?

Le fait que j'évacue un peu la pression en pleurant un bon coup ne veut pas dire que je suis prêt à laisser tomber l'idée de mourir. Je me relève et cours en direction des toilettes. Je m'assois sur l'un des sièges et cherche sur Internet divers moyens de me suicider. Je vais tester tous ceux qui s'affichent à l'écran. L'un d'eux sera peut-être la bonne réponse. Cette idée permet à mon rythme cardiaque de reprendre enfin sa cadence habituelle. Je ne trouve la paix qu'en songeant à la mort.

Cette fois, je vais commencer par l'électrocution.

Je grimpe au sommet d'un poteau électrique et agrippe de mes mains mouillées les lignes à haute tension.

### 124 395<sup>e</sup> fois

Je ne meurs pas. Mais je ne suis pas surpris, et le pessimisme ne me gagne pas pour autant.

Je vais tenter la pendaison, ce coup-ci.

### 124 396<sup>e</sup> fois

Cette fois, je vais me noyer dans l'océan.

### 124 423<sup>e</sup> fois

Mort fauché par un train, mort électrocuté, mort par pendaison, mort d'une chute, mort écrasé, mort de noyade, mort d'hémorragie, mort par suffocation, mort gelé, mort brûlé, mort dans une explosion ; j'ai expérimenté à peu près tous les types de décès possibles et imaginables, mais je suis toujours en vie.

J'ai fini par abandonner l'idée de mourir... Abandonner ? Ha ha, allez, me voilà reparti dans ce refrain-là.



Un rire teinté d'autodérision franchit mes lèvres. Je baisse les bras. Combien de fois est-ce déjà arrivé ? Combien de dizaines de milliers de fois cela s'est-il produit ? Combien de fois ai-je vécu et revécu ce genre de situation, lancé à la poursuite d'un rêve qui jamais ne deviendra réalité ?

Pris d'un brusque accès de colère, je me gratte furieusement la tête jusqu'au sang. Cela ne résout rien, bien entendu.

Je suis complètement acculé. Je ne peux rien faire. Si j'arrête de m'ôter la vie et que je perds les souvenirs de ces répétitions, je reprendrai simplement mes recherches sur la fille dont le nom m'échappe toujours. Ensuite, je jeterai l'éponge en ne dénichant aucune piste et choisirai de vivre avec Mogi. J'oublierai bien vite ma longue lutte, tout cela pour sombrer dans le désespoir et me remettre à me suicider en boucle lorsque je prendrai soudain conscience que le même jour se répète encore et encore.

C'est ridicule. Dans quel enfer me suis-je retrouvé ? S'il existe un tourment pire que celui-ci, je serai curieux de le connaître.

Le maigre espoir auquel je m'accroche dans cet épouvantable endroit et le désespoir qui le suit bien trop rapidement sont tous deux vides de sens. À force de s'enchaîner sans fin, ils ont perdu toute valeur, toute signification. Je suis forcé d'errer dans cette tempête de sable, privé de toute possibilité de m'arrêter. L'étendue désertique continue, peu importe les kilomètres que je parcours. Le paysage autour de moi est entièrement érodé, et ma gorge est si sèche. Lorsque j'ouvre la bouche, c'est du sable qui s'y écoule. Je tousse violemment.

Qu'ai-je fait ? Pourquoi dois-je subir ce destin ?!

— Quelqu'un... Que quelqu'un me le dise !

Je crie, mais personne ne me répond. Je sors en trombe de la salle de classe. Mes jambes me portent dans un lieu familier — le toit. Le ciel rougeoyant envahit mon champ de vision tandis que j'ouvre la porte.

Après un court instant de sidération, je m'esclaffe.

— Hé... hé...

Après tout, le ciel a déjà cette teinte alors que nous sommes encore le matin. Mais il ne s'agit pas de la couleur du crépuscule. Ce rouge sinistre est celui du sang.

On dirait bien que j'ai perdu l'esprit depuis un moment déjà. Voilà pourquoi ma perception de ce monde est faussée. J'observe le ciel bleu, et j'en vois un rouge.

Un rire irrépressible s'empare de moi alors que j'approche du grillage. *Je me fous pas mal de ce qui arrivera désormais. Et si je sautais ?* Je regarde le sol en contrebas, et je vois une grosse pile de cadavres.

Je ne comprends pas. C'est absurde. Je dois être victime d'une hallucination. Du sang rouge sombre forme une mare en dessous. Bien que ces corps arborent tout un ensemble d'expressions, la plupart des visages sont déformés par la douleur.

Et ils m'appartiennent tous.

— ... Ha ha.

Hé, mais ce sont toutes les vies que j'ai gâchées. Toutes les vies que j'ai abrégées ici sans raison.



Je riais jusqu'à maintenant, mais, là, je suis forcé de pleurer. Réaction naturelle, je suppose. Ce spectacle est une agression visuelle. Comme si quelqu'un poignardait mes yeux avec un couteau.

Je dois affronter la réalité. Voici le cruel destin qui m'a si souvent attendu ici. Je suis mort tellement de fois. Et, malgré tout, je ne suis toujours pas libre. Je n'ai rien gagné en retour. Il n'y a nulle part où fuir.

— AAH !

Je crie.

Je crie, même si ma voix n'atteindra rien ni personne.

— *Pas besoin de se torturer pour ça. Tu devrais être fier.*

Aucun être humain n'aurait dû m'entendre pleurer, mais une voix répond. Je ne suis même pas troublé par cette incohérence profonde. Il faut plus qu'une hallucination auditive, vécue après une première d'ordre visuel, pour me déstabiliser.

— *C'est la preuve de ta résistance acharnée contre ce monde.*

Celui qui s'exprime est assis confortablement sur la montagne de cadavres, les jambes croisées. J'ouvre les yeux pour le regarder et aperçois un sourire compatissant.

Le visage de cette personne... est le mien. Les traits de Kazuki Hoshino.

Qu'importe si cette vision est à mon image. Ce qui a le don de m'irriter prodigieusement, c'est son air serein.

Si semblable à celui de mon ennemie.

Pour cette raison, je vocifère, en proie à une vive émotion :

— J'ai résisté, super, et alors ? Toutes ces morts et tous ces souvenirs transférés ne veulent rien dire ! Et ils ne voudront jamais rien dire !

— *Ils ne sont pas dénués de sens.*

La chose à mon image me répond.

— Quoi ?

— *Regarde de près, et tu sauras qu'ils détiennent une signification.*

— Regarder quoi ?!

— *Les changements que tu as provoqués.*

Les changements ? Le seul que je vois, moi, c'est que j'ai sombré dans la folie. Ah, et peut-être aussi le fait d'être tombé amoureux de Mogi. C'est tout. Quelle importance ? Cela ne fait pas grande différence.

— *Tu te trompes, dis-« je ». Lève les yeux, et constate comme ce ciel est rouge.*

— ...

En effet, il l'est.

Et alors ?

Je pose à nouveau le regard sur « moi », en tentant de déterminer ses véritables intentions. Il est le seul élément tout en couleur, juché sur une pile de cadavres monochrome ayant l'air d'une ébauche, d'un dessin fait à la va-vite. Son sourire me fait froid dans le dos. Il y a une cicatrice sur sa main droite.

Une cicatrice. Quelle est sa signification, déjà... ?



Que représentait ce serment... ?

— *Est-ce que tu sais pourquoi ton combat dans ce monde a été si difficile ? C'est parce que tu te sens attaché à cette dimension remplie de bonheur. Tu es incapable de rejeter complètement un espace où Kasumi Mogi et toi êtes amoureux. Sans ces sentiments, il n'y aurait pas eu besoin d'autant de cadavres.*

Pas besoin ?

— Tu es en train de me dire que tous ces corps servent à quelque chose ?

— *Oui. Après tout, ce genre de spectacle n'est pas nécessaire dans un monde où tout le monde est vraiment heureux, n'est-ce pas ? Ce n'est qu'une gêne, tu ne trouves pas ? Sur la belle scène de cette dimension... tout n'est que joie... à l'exception de cette énorme pile. Tu pensais vraiment que ça n'aurait pas une incidence, même légère ?*

— Ça ne veut rien dire ! Rien du tout, et je peux le prouver ! Je ne suis même pas capable de me souvenir d'elle...

— *Ne fais pas comme si tu l'avais oubliée.*

« Ma » voix, jusqu'alors gentille, devient soudain plus sévère.

— *Ne fais pas comme si tu avais oublié « son » nom. (« Mon » regard est froid.) Ne fuis pas. Ne te réfugie pas dans un bonheur factice. Affronte chaque chose en face. Regarde ce monde tel qu'il est. Tu manques de volonté. Tu manques de la détermination nécessaire pour tout abandonner et ne servir qu'elle. Inconsciemment, tu as réalisé à quel genre d'issue aboutirait un tel acte. Et tu n'as pas pu t'y résoudre, car tu savais que ça te mènerait vers un désespoir encore plus grand.*

— Que... qu'est-ce que tu... ?

— *Tu le sais très bien. Tu prétends vouloir faire n'importe quoi pour elle et, pourtant, tu t'es révélé incapable de franchir le point de non-retour. Tu n'as pas pu te débarrasser de ton humanité. Tu as perdu ta blessure à la main droite, et tu t'en es servi comme excuse pour ne pas avoir à prendre cette ultime décision.*

« Je » me fixe intensément.

— *Tu ne peux pas la sauver sans t'appuyer sur la Boîte Vide ? Es-tu si faible ?*

Je déglutis et secoue vigoureusement la tête.

— ... C'est juste que... je ne sais pas quoi faire...

— *Prononce son nom. Alors, tu sauras.*

— Mais... mais je l'ai oublié. Je ne me rappelle même plus à quoi elle ressemble...

— *Jamais tu ne pourrais oublier une telle chose. C'est impensable, d'autant plus venant de toi. Après tout, tu es son sauveur.*

« Mon » expression s'adoucit.

— *À présent, porte le coup de grâce à ce monde.*

Sur ces paroles, « je » disparaît.

Tout comme la montagne de cadavres.

— ...

Je sors d'une conversation avec une hallucination visuelle et auditive. Mais tout en ce monde n'est qu'illusions, sans aucune réalité pour s'y opposer. Il n'y a rien de sûr, rien de



solidement ancré, pas de cœur ni d'ossature ; cette dimension est fragile, aussi fine que du papier. Un petit coup suffirait à percer un trou à travers.

Même une illusion pourrait lentement, mais sûrement, dominer cet espace.

Comme l'a dit mon autre moi, je me confronte à la situation actuelle.

— ... Oh, je vois.

Je pensais que le ciel rougeoyant était un mirage produit par mes sens abusés.

J'avais tort. Quand j'y réfléchis bien attentivement, je comprends à quel point je me fourvoyais.

Cela fait bien longtemps que le ciel a définitivement adopté cette couleur rouge, et ce tout au long de la journée.

C'est un fait avéré.

*Mon attaque contre ce monde a porté ses fruits.*

Je me suis tué en boucle pour conserver mes souvenirs. Cet endroit est censé se répéter dans la joie et la bonne humeur, et ces suicides ont symbolisé ma rébellion. À l'image d'un mur de prison que l'on creuse très progressivement avec une cuillère, j'ai endommagé ce monde petit à petit. Parfois, les sirènes de son quotidien mensonger m'ont fait céder à la tentation. Cependant, même quand mon cœur a connu de brefs instants d'égarément, je n'ai jamais cessé de résister face à cet espace. Je n'ai jamais vraiment perdu de vue mon objectif.

En proie à un sentiment d'exultation, je tends les bras et fais plusieurs tours sur moi-même sous le ciel rougeoyant.

*... Oui, ce ciel teinté de sang est mon œuvre.*

Et je compte bien accomplir ce que mon autre moi a dit de faire.

— ... Je vais achever ce monde.

Les répétitions tombées dans l'oubli n'ont pas été vaines. Observer les effets de mon assaut provoque en moi un regain de motivation.

Aaaaah... je me sens tout excité... tellement, même, qu'une pulsation lancinante se met à battre derrière mes yeux.

Je quitte le toit et dévale les escaliers. Je commence par retourner dans ma classe, mais je m'arrête en chemin dans la salle de cuisine pour prendre quelque chose. La résolution diminue, et je passe à côté de gens tout flous. Bon sang, comment ai-je pu ne pas le remarquer jusqu'à maintenant ?

Dans ma classe, il y a une fille en fauteuil roulant, Kasumi Mogi. Personne n'est net autour de moi, mais elle se démarque du lot par ses couleurs intenses.

— Mogi ! m'exclamé-je, le rouge aux joues et les yeux écarquillés.

Elle tressaille. N'importe qui peut constater que quelque chose cloche chez moi.

Mais je me fiche comme d'une guigne de ce qu'ils pensent.

Je m'empare des deux mains de Mogi et lui pose une question :

— Pour toi, c'est quoi, l'amour ?



Elle se contente d'incliner la tête d'un air confus, car je me comporte bizarrement. Agrippant toujours fermement ses mains, je la regarde droit dans les yeux.

— Aïe... Hé, qu'est-ce qui t'arrive, Kazuki ?

— Dépêche-toi de me répondre.

Effrayée, elle me dit :

— ... Hmm, tu m'as demandé comment je voyais l'amour, c'est ça ? Eh bien... je dirais que c'est beaucoup aimer quelqu'un, non ? Et vouloir prendre soin de l'autre... ce genre de truc ?

Je secoue la tête.

— Ce n'est pas suffisant. Je crois que l'amour va nettement plus loin. C'est un *point de non-retour*. Ça va bien au-delà de simplement « prendre soin » de son partenaire. Il s'agit plutôt de s'absorber mutuellement, de devenir inséparable. Elle et moi ne formons qu'un seul concept. Un seul corps. La perdre équivaldrait à ne plus être moi-même. Voilà ce que c'est pour moi, l'amour !

Il faut croire que je m'enflamme un peu.

— Oui. C'est pour ça que les traces d'elle que je cherchais depuis tout ce temps se trouvent juste là.

Je désigne ma poitrine.

— Dans ce monde, je n'ai pas réussi à découvrir le moindre début de piste à son sujet. Je pensais tout bêtement qu'il n'y en avait pas. Hé hé... quel idiot. Ça n'aurait pas pu être plus près. Si je me dissèque, j'y trouverai cette part d'elle.

— Que... qu'est-ce que tu racontes ? Tu me fais peur, là...

— En prendre conscience ne suffit pas. Ça ne me la ramènera pas. Je dois la ressentir davantage. À ton avis, qu'est-ce que je dois faire ? Allez, dis, qu'est-ce que je dois faire ?

— ... Arrête !

Mogi repousse mes mains.

Suis-je choqué par son geste ? Oui, en effet. J'aime Mogi, ne l'oublions pas. Mais c'est inévitable.

Je suis un traître à ce monde. Personne ne ralliera ma cause.

— Je dois sentir cette trace d'elle en moi... oui, plus, toujours plus...

Je sors le couteau de cuisine que je gardais dissimulé dans ma poche.

— ... alors, j'ai besoin d'être seul.

— ... Hein, ah... !

Je plonge la lame dans la poitrine de Mogi.

Il existe un moyen d'effacer les gens de ce monde.

À l'époque de la Classe Rejetée, Mogi avait réussi à les supprimer en les tuant.

Je m'essaie à cette méthode pour me débarrasser d'elle.

Mon arme pénètre dans son torse, et du sang gicle de la blessure. La culpabilité me submerge en même temps que le fluide vital. J'aime Mogi, d'un amour sincère, et, pourtant, me voilà en train de l'éliminer. Assassiner une fille qui ignore tout de la situation, qui tente de



vivre avec optimisme malgré les terribles séquelles de son accident. Si j'ai le malheur de me rappeler ne serait-ce qu'un seul de ces moments de joie et d'amusement que j'ai connus avec elle, mon cerveau cessera certainement de fonctionner, broyé par le remords.

Mais je suis fou à lier. Je suis capable d'envoyer valdinguer tout sens moral et d'enterrer profondément ces souvenirs.

Je me mets à déclamer doucement une mélodie au milieu du chaos qui agite la classe.

— Amour.

— Amour.

— Amour.

Ne t'arrête pas de penser. N'hésite pas. Demeure résolu. Renonce à tes émotions. Rejette l'avenir. Ne t'écarte pas de ta voie. Continue d'avancer. Au nom de l'amour. Au nom de l'amour. Au nom de l'amour.

Au nom de l'amour, ils doivent tous périr.

À présent, crie.

Crie le nom de la fille qui se trouve au bout du chemin.

— Maria !

Oui, son nom est...

... Maria.

Maria Otonashi.

Je la choisis. Je choisis Maria.

Voilà pourquoi...

— Allez, disparaiss, je t'en supplie, Kasumi Mogi !

... j'enfonce à nouveau le couteau de cuisine dans la poitrine de Mogi.

... Hé, maintenant que j'y pense, au sein de la Classe Rejetée, Mogi avait déjà essayé de me tuer avec un couteau issu de la même salle. Mais, en fin de compte, elle n'était pas parvenue à me poignarder. Elle s'était révélée incapable de franchir cette ultime ligne rouge en tuant quelqu'un qu'elle aimait. Elle avait gardé intacte son humanité.

J'ai passé ce cap.

Ce sont mes adieux à Kazuki Hoshino en tant qu'être humain.

Un impact se fait sentir dans mon épaule droite. Je lâche mon arme et tombe à genoux. En levant le regard pour comprendre ce qu'il s'est passé, je découvre la présence de Haruaki, qui se tient debout, les yeux grands ouverts. Il semblerait qu'il m'ait frappé et fait perdre l'équilibre.

— Que... qu'est-ce que tu fous, Hosshi ?!

Haruaki tente de venir en aide à Mogi, mais c'est inutile. Je suis son assassin, alors je le sais.

J'ai tué Kasumi Mogi, c'est une certitude.



Néanmoins, ce n'est pas assez pour mettre un terme à tout cela. Mogi est la personne qui me retient le plus à ce monde, mais il y en a d'autres possédant assez de force pour continuer à m'enchaîner. Haruaki, en particulier, est dangereux.

*... Devrais-je le poignarder, lui aussi ?*

J'envisage l'option, mais il serait difficile de neutraliser quelqu'un doté d'un physique comme le sien, surtout maintenant qu'il est sur ses gardes.

Si je reste ici, lui et les autres me reprocheront sûrement mes crimes. Le discours de Haruaki pourrait faire vaciller ma détermination. Je ne peux pas exclure qu'un coup du sort vienne contrecarrer le massacre que je projette.

Je dois me tirer de là, et vite.

Je ferais mieux de m'enfuir avant que je prenne la pleine conscience de mes actes.

Je plonge le couteau dans ma gorge.

Tout autour de moi, les gens s'affolent. Je tombe face contre terre et souris en suivant le flot de sang avec mes doigts.

*... Oui, laisse ton esprit sombrer davantage.*

*Qu'il dérive donc jusqu'à ce que tu aies rejeté tout le monde à part toi !*

*Débarrasse-toi de tout le reste afin d'être entièrement seul quand viendra l'heure de tes retrouvailles avec la Maria nichée dans ton cœur.*

## 124 424<sup>e</sup> fois

*... Maria.*

Dès l'instant où je crie ce prénom, les rouages de mon esprit se mettent à tourner si vite que je peux presque les entendre. Mon cerveau est agité dans tous les sens et une onde de choc menace de m'écraser. J'aimerais bien qu'il se montre plus attentionné envers son hôte...

Toutefois, les images qui l'emplissent sont des souvenirs imprégnés d'un bonheur pur et authentique, se succédant dans un défilé mental nimbé d'une lumière bleu pâle.

Des fragments anodins d'un autre temps.

Je présume qu'il s'agissait de la saison des pluies. J'étais dans l'appartement de Maria, qui embaumait l'odeur de menthe poivrée.

Je préparais un bol de nouilles dans la cuisine, alors même que je ne savais pas vraiment comment m'y prendre. Mon visage exprimait une inquiétude certaine.

— Kazuki.

Sa voix n'était pas aussi distinguée et assurée que d'habitude. Ah... je m'en souviens, maintenant. Maria était la seule à m'appeler par mon prénom, la seule à détenir ce privilège.

Je passai la tête dans l'autre pièce, de grosses baguettes encore en main. Maria était enfouie sous un tas de couvertures dans son lit semi-double, à tel point que seul son visage,



tout rouge, en sortait. Une serviette rafraîchissante était posée sur son front. Il n'était peut-être guère convenable de penser ceci à propos d'une personne atteinte de fièvre, mais elle était un peu plus mignonne qu'à l'accoutumée.

— Qu'est-ce qui se passe, Maria ?

Elle toussa et me sourit, visiblement heureuse.

— ... Hé hé. Ce n'est rien...

— Hein ?

Alors qu'elle venait de cracher un poumon juste pour m'appeler ?

— Rien du tout. Je voulais simplement contempler ton visage...

\*Tousse\* \*Tousse\*

Elle ne me demanda rien. Ce devait donc bien être sans importance.

Perplexe, je retournai dans la cuisine. Une fois mon plat terminé, je revins dans la pièce principale et posai le bol sur la table.

Maria se leva, mais son esprit semblait particulièrement embrumé. Elle s'assit sur le coussin, ce qui était bon signe, mais, au lieu de s'emparer de ses baguettes, elle se contenta de fixer la nourriture.

— ... Un problème ?

— Je me disais que cela avait l'air brûlant, mais je vais avoir du mal à souffler dessus.

— Oh, je vois. Prends ton temps... Hé, pourquoi tu sembles contrariée ?

— Mon Dieu, que tu peux être lent à la détente. N'y a-t-il donc ici aucun homme sur qui l'on peut compter pour \*Tousse\* \*Tousse\* le refroidir à ma place ?

— Hmm...

Pour quelqu'un ayant l'air aussi affaibli, elle en demandait beaucoup. Bien, je supposais donc qu'elle désirait me voir souffler sur ce bol plusieurs fois et la nourrir ?

— ... Dis.

N'était-ce pas gênant ? Typiquement le genre de chose que ferait un couple filant le parfait amour, non... ?

— Fais-le.

— ... Euh, bah... c'est plutôt embar...

— J'ai dit « fais-le ».

J'avais l'intuition qu'elle continuerait de me fixer aussi durement tant que je ne céderais pas, ce que je finis par faire.

Je pris quelques nouilles et soufflai dessus, puis je les tendis vers la bouche de Maria, mais, pour une raison inconnue, elle ne l'ouvrit pas.

— ... Hmm, ça ne va pas ?

Maria me gratifia d'un large sourire au lieu de répondre.

— ... Ne me dis pas que tu attends que je dise « Aaaaah » ?

— Si tu sais déjà quoi faire, alors vas-y.

— ... A... aaah.

— Plus fort.

Je commençai à paniquer.



— Aaaaah !

Je tins les baguettes, mon visage encore plus cramoisi que celui fiévreux de Maria. Celle-ci consentit enfin à ouvrir la bouche. Sa langue rouge était exposée là, sans défense.

Cette vision me troubla ; j'espère que vous saurez me pardonner.

— Mmm. (Elle avala les nouilles.) Tu aurais pu assaisonner davantage, me dit-elle d'un air extrêmement satisfait.

*Espèce de sale petite égoïste... !*

— Et puis, c'est trop pénible ainsi, alors je vais finir le reste moi-même.

Dans ce cas, à quoi rimait tout ce cirque ?!

Et la cruauté de Maria ne s'arrêta pas là. Après avoir vidé le bol, elle enleva son pyjama... le retirant sans prévenir.

Bien sûr, cela signifiait qu'elle se retrouvait en sous-vêtements.

— Mais... mais qu'est-ce que tu fais ?! glapis-je en détournant hâtivement le regard.

— Je ne me suis toujours pas changée, alors mon pyjama me colle à la peau à cause de la transpiration. Cela ne fait qu'empirer avec ce plat chaud. Je me sens toute poisseuse.

— C'est pas une raison pour te déshabiller comme ça ! La fièvre te donne des pulsions exhibitionnistes ou quoi ?

— Je veux prendre une douche, mais ce n'est pas recommandé lorsqu'on attrape froid. De plus, je risque de perdre connaissance en plein milieu d'un bain. Par conséquent, Kazuki, peux-tu me laver avec une serviette humide ?

— ... Que... qu'est-ce que tu me chantes là ? Regarde-toi un peu ! Tu es en sous-vêtements ! Fais preuve d'un minimum de modestie ! Je veux dire, tu es *une fille*, et plus jeune que moi par-dessus le marché !

— Et alors ? Fais-le.

Non seulement elle était égoïste, mais, maintenant, elle se transformait en vraie perverse.

— Que... qu'est-ce que tu feras si jamais ça m'excite et que je tente un truc ?

— Là, tu sais, je suis à moitié consciente, alors aucune importance. De toute façon, j'oublierai tout. Cela ne comptera pas.

*Voilà qui vire à l'agression sexuelle !*

— ... Franchement, je vous jure...

Je laissai échapper un grand soupir et renonçai à l'idée de la dissuader. Connaissant son entêtement, Maria ne ploierait jamais après être allée aussi loin. Et je pensais qu'elle était effectivement toute poisseuse à cause de la transpiration. Enfin, peut-être. Je remplis un autre bol d'eau chaude et essorai une serviette. J'appuyai ensuite le linge humide sur sa peau délicate.

Je retenais mon souffle au passage.

Je ne pouvais pas y faire grand-chose. J'essayais de ne pas regarder, mais j'étais toujours capable de voir son soutien-gorge blanc.

*Ungh... et si quelque chose arrivait ?*



— Vas-tu perdre le contrôle ?

— Non !

Même si cela se produisait, je ne ferais sans doute rien à Maria. Je ne voudrais pas lui faire du mal simplement parce que ma lubricité avait pris le dessus sur moi. Elle le savait, et c'était précisément pour cette raison qu'elle me taquinait de la sorte.

*Bordel... Elle me manipule complètement... Ugh...*

Je devais juste me convaincre que je réussirais à en voir le bout.

*C'est un mannequin, un mannequin, un mannequin.*

Une fois que j'eus fini de lui essuyer le dos en conservant ma santé mentale, ce fut l'heure de passer à ses bras. Je tordis la serviette, puis les lavai.

Le corps de Maria ne possédait pas une once de graisse et manquait d'une certaine douceur féminine. Ses côtes étaient très proéminentes, et il était évident qu'elle n'avait pas fini sa croissance.

— Ugh...

Et lorsque j'en pris conscience, je devins incapable de me persuader qu'elle était un mannequin. Ma main se figea.

— Eh bien, y a-t-il un problème ? Allez, dépêche-toi.

Les commissures des lèvres de Maria se redressèrent. Oui, cette situation l'amusait vraiment, cela ne faisait aucun doute.

*Soyons francs, oui, évidemment que je veux la toucher... je veux la toucher encore plus ! J'adore ça ! Alors, pas de vainqueur ici !*

Avant que je finisse entièrement brisé, je tentai, tout en l'essuyant, de me leurrer en nourrissant ce genre de pensées.

La tempête qui faisait rage dans mon cœur me laissa profondément rincé, et je finis par m'affaler au sol, la respiration sifflante.

Malgré tout, la cruauté de Maria ne s'arrêta pas là.

— J'ai froid. Kazuki, j'ai froid.

— Hein ?

Elle tremblait de façon exagérée, et me dit quelque chose d'encore plus terrifiant.

— Prête-moi un peu de ta chaleur.

Voilà comment je finis par dormir sous les couvertures à côté de Maria, cette dernière en T-shirt et sous-vêtements.

Ses longs cheveux reposaient près de mon nez, et je pouvais sentir son dos et ses jambes contre moi.

*Ça va aller, hein ? Je peux y arriver, pas vrai ? Si elle avait été une fille normale, j'aurais interprété ça comme un signe ! ... Bon, d'accord, j'ai compris ! De toute manière, c'est pas mon genre de tenter quoi que ce soit !*

Dans cette position, je ne pouvais pas apercevoir son visage, mais je ne doutais pas qu'elle arborait un air de perverse manipulatrice satisfaite de son coup.



Néanmoins, allez savoir pourquoi, elle ne faisait rien pour m'asticoter. Maria demeurait silencieuse, je ne captais que sa respiration. Elle se contentait de serrer gentiment ma main.

*Peut-être s'est-elle endormie ?* songeai-je, et ce fut à cet instant qu'elle prononça enfin quelque chose d'une petite voix.

— Voilà qui fait remonter des souvenirs...

Sa tête bougea légèrement.

— Être allongée près de toi me rappelle l'odeur du désinfectant employé à l'infirmerie de l'école. Je tombais souvent malade et j'avais du mal à vivre entourée d'autant de gens, alors je passais beaucoup de temps auprès des infirmières. C'est là que ma grande sœur...

Maria s'interrompt.

— ... Maria ?

Elle n'évoquait jamais son passé. De ce que je savais, elle avait perdu la quasi-totalité de ses souvenirs à cause du Bonheur Déformé.

— ... Je dois vraiment avoir l'esprit confus pour inventer des histoires sur mon passé... Oublie ce que je viens de dire.

Je n'insistai pas. J'étais sûr qu'en le faisant, elle ne me raconterait jamais la suite.

— Kazuki, je suis navrée, me dit-elle, toujours le dos tourné. Tu seras peut-être malade par ma faute. Désolée.

*Et c'est maintenant qu'elle le reconnaît...* Non, elle s'en inquiétait sans doute depuis le début, mais elle n'avait pas pu se résoudre à le dire. C'était tout à fait son genre.

— Pas grave. Je m'en fiche si je l'attrape aussi. Tu as eu de la fièvre, et j'ai bien vu que tu avais besoin d'aide. S'il te faut quelqu'un pour prendre soin de toi le temps que tu ailles mieux, autant que ce soit moi.

— Tu le penses vraiment, et c'est bien cela, le souci, répondit Maria. Tu es trop gentil. C'est un gros problème.

— ... Je suis certain que ça ne te dérange pas.

— Mais si. Je suis gênée... de dépendre de quelqu'un à ce point. Je dois avancer seule... mais, avec toi, je finis toujours...

Sa voix s'éteignit.

— Maria ?

Je l'entendis ronfloter doucement. Je me disais qu'elle faisait semblant pour ne pas rendre la situation plus inconfortable, mais il semblait que, cette fois-ci, elle avait bel et bien sombré dans le sommeil.

Normalement, elle n'aurait jamais évoqué ses faiblesses aussi ouvertement. La fièvre l'avait peut-être fait délirer.

— Je resterai à tes côtés pour l'éternité, même si tu essaies de me faire comprendre que c'est un problème. Je serai toujours près de toi, rhume ou pas rhume. Et peu importe si tu attrapes quelque chose de pire. Je ferai n'importe quoi pour toi. J'abandonnerai tout.

J'enlaçai son corps fragile et ajoutai :

— Restons ensemble pour toujours.



Ce n'était pas vraiment une confession ou un serment. Rien d'aussi spécial, en tout cas ; je disais simplement ce qui me passait par la tête.

Je savais juste que nous étions déjà liés à un degré fondamental, en ne faisant plus qu'un. J'y croyais sincèrement.

Seule Maria demeurait convaincue que nous avions encore le temps.

— Même si tu disparaissais dans un monde hors de ma portée...

Je caressai ses cheveux.

— ... je sais que je parviendrai à te trouver.

Ce n'était là qu'un fragment de notre quotidien. Il n'avait rien de particulier.

Toutefois, ma détermination était totale, y compris dans ces moments insignifiants, et tout au long de notre vie passée ensemble.

Cette détermination qui aboutirait un jour à une montagne de cadavres.

Je l'ai toujours dit. Je suis le chevalier de Maria. Je n'ai eu de cesse d'affirmer que je détruirai et balaierai tous les obstacles m'empêchant de la rejoindre. J'escaladerai gravas et corps pour l'atteindre.

Je me prépare juste à mener à bien ma mission. C'est tout.



Je mets un terme à mes réminiscences pour revenir dans cette farce, cette prison qui me sert de monde.

Je me tiens debout dans un couloir.

— Restons ensemble pour toujours, me dis-je à moi-même en baissant le regard.

*Le cadavre de Haruaki est juste là.*

Ce constat me fait le même effet que recevoir un coup de batte de baseball en pleine face.

Ma main qui tient le couteau est moite, une sensation déplaisante. Du sang s'écoule de mes doigts. Chaque goutte s'écrase bien trop bruyamment, comme si quelqu'un ajoutait un écho derrière.

Oh, c'est vrai, j'étais en train de fuir la réalité. Je repensais à l'époque où j'étais avec Maria parce que je n'arrivais pas à accepter le fait d'avoir tué Haruaki.

Dorénavant, je ferais mieux de me servir de ces souvenirs. Je vais les utiliser pour préserver ma santé mentale. Sans cela, je ne réussirai jamais à endurer ce que je m'apprête à faire.

Je ne refuserai pas ce combat. Je repeindrai les décorations de ce festival scolaire si amusant avec du sang. Je répandrai meurtres et violence parmi les sourires, et les transformerai en désespoir. Je sèmerai la ruine.



— Qu'est-ce que tu fais, Kazu ? (Daiya accourt.) C'est quoi, ça... ? Qu'est-ce que t'as fait à Haru... ?

Il arbore un air réprobateur, les poings serrés. La situation est évidente, mais il ne semble pas comprendre.

— ... Daiya.

Je ne le reverrai jamais dans le monde réel. Il a commis une grave erreur qui ne pourra pas être corrigée.

Ici, en revanche, ce Daiya-là ignore tout des Boîtes, et nous nous entendons bien. Il a pu se remettre en couple avec Kokone.

Dans ce monde merveilleux, nous pourrions être amis pour toujours.

Ce qui veut dire que...

— Je dois te tuer, toi aussi.

... Daiya est une barrière tentant de m'enfermer dans cet espace.

— ... Putain, mais... qu'est-ce que tu fabriques... ?

— Je vais te poser une question, Daiya, lui dis-je. Est-ce que tu connais une certaine Kasumi Mogi ?

— Merde, ça rime à quoi, ces conneries ? C'est qui, d'abord, cette « Kasumi Mogi » ?!

Oui, Mogi a bel et bien disparu de ce monde. Elle a aussi été effacée de la mémoire de chacun. L'assassiner dans la boucle précédente l'a éradiquée avec succès de cet endroit.

Haruaki n'y sera plus dans la prochaine, j'en suis sûr.

Si tous ceux qui me sont chers s'évanouissent, je perdrai alors toute raison de m'accrocher à ce monde.

Je vais éliminer Daiya avec un couteau de cuisine. Je dois profiter de sa confusion. Si j'échoue, je peux toujours me tuer et retenter ma chance dans l'itération suivante.

Mais...

— ... Ah.

... un bruit métallique retentit tandis que mon arme tombe. Ma main l'a laissé glisser.

— Unh, aaaaaah...

Je ne peux pas enrayer le flot de larmes qui jaillit de mes yeux. Je pleure abondamment.

Oh, mais oui. Cela fait mal. Si mal. Je me suis peut-être ôté la vie sans aucun remords dans ce monde, mais m'emparer de celle d'autrui représente un tout autre niveau de torture. Je ne sais plus rien du monde réel, alors, pour moi, ce n'est que du meurtre, pur et simple. Je ne peux pas m'illusionner en pensant que je m'en fiche parce que le monde se répète. Les gens que je tue disparaissent vraiment. Leur mort ne peut être annulée. Je déteste cela. J'en souffre. Je ne veux pas le faire. J'ai l'impression de mourir à petit feu. Mon cœur s'efface peu à peu. Lui aussi sera perdu pour toujours. Je vais disparaître.

— Unh, gh...

Mais tout ira bien. En fait, c'est justement grâce à cela. Après tout, si je m'estompe, la Maria contenue en moi deviendra visible. Je pourrai bien ne plus être moi le moment venu, mais je serai capable de la rencontrer. Il y a de fortes chances que je sois brisé... ou le suis-je déjà ? Est-il trop tard, quoi que je fasse ?



Mais, peu importe.

J'entonnerai à nouveau cette mélodie et me forcerai à agir.

Amour. Amour. Amour. Amour. *Amour.*

L'agitation n'a fait que croître pendant que je demeurais hébété près de Daiya. Les élèves terrifiés gardent leurs distances avec moi, mais je suis convaincu qu'ils vont finir par me neutraliser d'ici peu.

Étant de nouveau revenu à moi, même si mon état mental reste précaire, je me fraie un chemin dans la foule et me dirige vers les escaliers. Les autres lycéens sont toujours hésitants, alors ils ne se lancent pas tout de suite à ma poursuite. Je fonce vers le toit en captant des bruits de bas derrière moi. Je suppose qu'ils se sont enfin décidés à agir.

Je saute rapidement du sommet du bâtiment.

### 124 425<sup>e</sup> fois

Je demande à Kokone de venir sur le toit, puis je la tue et quitte l'école en courant avant que la situation dégénère.

Je me mets à réfléchir.

Avec cette méthode, je ne peux éliminer qu'une seule personne à la fois. Il me faut des outils pour éliminer les gens plus efficacement. Si je mets la main sur une mitrailleuse et que je fais comme les Américains, cela fonctionnera à une plus grande échelle. Ou alors, pourquoi ne pas jouer les kamikazes et me faire sauter avec une bombe, puisque je n'ai pas à m'inquiéter de mourir ? ... Non, ce n'est pas très crédible. Il ne sera pas facile d'obtenir le matériel nécessaire pour ces deux techniques. Désormais, je me fiche pas mal de la loi ou de devoir tuer pour m'en emparer, mais cela demeure trop compliqué. Je pourrais trouver un moyen si j'avais plus d'une journée à ma disposition, mais ces équipements ne sont pas à ma portée dans un monde qui reboucle au bout d'un jour. Est-ce que je devrais m'infiltrer dans une base militaire américaine et dérober des armes ? ... Non, ce n'est pas possible, même si la vie m'importe peu. Et le poison, dans ce cas ?

Je pourrais récupérer de l'aconit et en extraire les toxines. Obtenir un peu de cyanure de potassium. Cela aurait-il une chance de marcher ? Voilà qui semble moins invraisemblable.

... Ah là là. Commettre un meurtre de masse est plus difficile qu'il n'y paraît.

Pour commencer, je récupère du carburant à une station essence, puis retourne à l'école pour en asperger là où je peux. Un professeur me remarque plus tôt que prévu, sans doute à cause de l'odeur, donc, quand je mets le feu à l'aide d'un briquet, ce n'est pas très efficace.

J'ai beau m'être tenu juste devant l'explosion, je suis indemne. Par conséquent, j'abrège mon existence en me plantant un couteau dans le cou.



**124 426<sup>e</sup> fois**

Apparemment, personne n'est mort dans l'incendie. Le festival scolaire ne semble pas avoir changé d'un iota. Je fais tout ce que je peux concernant l'empoisonnement, mais je n'arrive pas à mettre la main sur les substances à temps.

Ainsi, je décide de mettre de côté cette stratégie pour l'instant. À la place, je tue le chauffeur d'un grand camion avec un marteau et vole son véhicule, garé près d'une supérette. Mon plan est de foncer vers l'école et de faucher tout ce qui passe, mais je n'ai pas le permis, donc je me rate et provoque un accident à une intersection avant d'atteindre le lycée.

Je ne meurs pas sur-le-champ, mais mon bras droit est totalement pulvérisé. Impossible de tuer qui que ce soit dans cet état. Alors, je me poignarde à nouveau dans la gorge.

**124 427<sup>e</sup> fois**

Je parviens à récupérer du poison et en verse dans les bouteilles en plastique remplies de thé oolong qui sont servies pendant la cérémonie de clôture succédant au feu de camp. Après avoir vu mes camarades s'effondrer au sol dans un rôle d'agonie, je me rends sur le toit et saute.

**124 428<sup>e</sup> fois**

Je suis étonné de constater que la plupart des lycéens sont toujours en vie, malgré la dose de poison redoutablement létale que j'ai administrée. Seuls trois d'entre eux ont disparu. Passer une journée entière à en dénicher, quel gâchis.

Je vais retenter le coup cette fois encore et, si le rendement n'est toujours pas à la hauteur, je changerai sans doute de méthode.

**124 429<sup>e</sup> fois**

Un éclair de lucidité me frappe, ma psyché vole en éclats, et je me tue avant d'accomplir quoi que ce soit.

**124 435<sup>e</sup> fois**

Après une série de suicides, mon esprit se reprend suffisamment pour recommencer la purge. Je n'utiliserai plus de poison. L'approche directe est plus efficace, il vaut mieux de nouveau faire venir les gens un par un pour les tuer avec un objet contondant.

### 124 444<sup>e</sup> fois

J'ai éliminé tous mes camarades, mais le monde ne cesse pas pour autant. Notre salle devient inutilisée, et le festival continue.

Cet endroit est différent de la Classe Rejetée, qui n'impliquait qu'une seule classe. Il ne s'effondrera pas si je me contente de tuer mes camarades.

Dans ce cas, que puis-je faire pour qu'il s'arrête ? Annihiler toute la race humaine ? Après avoir eu tant de mal avec si peu de gens ?

Empli de désespoir devant l'impossibilité de la tâche, je perds encore une fois l'esprit et abrège mes souffrances.

### 124 445<sup>e</sup> fois

Je suis remis sur pied après une seule autodestruction. Bon, mon cerveau est clairement endommagé, mais je peux au moins réfléchir.

Ce qui me pousse à continuer, ce sont les multiples fissures dans le ciel qui se propagent, ne serait-ce que tout doucement. Mes actions en sont indéniablement la cause, détruisant peu à peu ce « monde joyeux ».

La prochaine étape est l'élimination de toute l'école.

Je choisis une deuxième fois de voler un camion. Ce coup-ci, je me débrouille mieux et réussis à percuter des élèves qui profitaient du feu de camp. Je meurs lorsque j'entre en collision avec le bâtiment du lycée à 100 km/h.

### 124 446<sup>e</sup> fois

Toutefois, même une telle stratégie ne me rapporte que trois victimes. Je n'avais jamais réalisé à quel point tuer avec efficacité était si dur. Il y a vraiment de quoi être admiratif face aux formidables armes employées par les militaires. Elles sont conçues pour cela.

Je décide de rassembler tout le lycée en un seul endroit afin de les éliminer en minimisant mes efforts. Ils obéissent après que j'en ai tué un et pris un autre en otage. Ensuite, je leur ordonne de se ligoter avec des cordes. Puis, j'assassine tous ceux qui ne sont pas entravés. Une fois les personnes restantes entièrement immobilisées, je mets le feu au gymnase, que j'ai arrosé d'essence au préalable. Je ne parviens pas à sortir à temps et meurs également dans l'incendie.



**124 447<sup>e</sup> fois**

Le nombre de gens présents à l'école a baissé de moitié, prouvant que mon plan a été couronné de succès. Cependant, mon esprit cède à nouveau et je me suicide sous le poids de la culpabilité.

**124 480<sup>e</sup> fois**

Je suis pris d'un tel accès de folie que je ne peux plus penser, et cela se produit de plus en plus fréquemment. Certains jours, mon corps refuse de bouger, mais, les fois où il répond, je m'arrange toujours pour éliminer au moins un élève.

Et, au bout d'un moment, je me débarrasse enfin de toute l'école.

Pourtant, ce monde *reste* en place. Le festival scolaire n'aura plus jamais lieu, mais les rues sont bondées.

Est-ce que je dois les tuer, eux aussi ? Dois-je assassiner tous ces gens innocents et les faire souffrir ?

Le désespoir me conduit à sauter encore une fois vers ma mort.

\*Splash\*

**124 481<sup>e</sup> fois**

J'ai tué Rû et toute ma famille. Je vomis sans pouvoir m'arrêter.

**124 491<sup>e</sup> fois**

J'essaie de détourner un avion pour le faire s'écraser sur un gratte-ciel, mais j'échoue avant même de pouvoir monter à bord. Je m'arrache la langue et me suicide.

**124 502<sup>e</sup> fois**

Cette fois, je détourne un train rempli de monde et le fais dérailler. Cette méthode se révèle nettement plus efficace que tout ce que j'ai pu entreprendre jusqu'à maintenant. Je réessaierai.



## 124 609<sup>e</sup> fois

Je suis étendu sur le sol du toit. Dans cette boucle, je n'éliminerai personne.

Le nombre de gens décroît si peu. J'ai beau en avoir massacré tellement, il y en a toujours autant. J'ai l'impression de ne pas progresser d'un pouce.

J'ai appris quelque chose après tous ces meurtres. Je pense que nous, les humains, sommes nettement plus coriaces que je le croyais de prime abord. Certes, cela n'atteint pas le niveau des cafards. Mais, peu importe si un cataclysme survient, si une affreuse maladie ravage le monde, si la Terre devient inhabitable, si les extraterrestres nous envahissent ou si le Soleil s'éteint ; l'humanité peut bien décroître, nous nous accrocherons et éviterons l'extinction. Et si nous survivons, nous recommencerons à proliférer. Personne ne peut nous éradiquer complètement. En tant que tueur de masse excessivement zélé, c'est ce que j'ai fini par comprendre.

Depuis toujours, les gens débattent pour savoir si la vie humaine est plus importante que notre planète. Il n'y a pas de réponse viable à cette question, mais j'ai tout de même une certaine compréhension instinctive de la solution. Tout d'abord, la vie n'est pas cruciale du tout. Il s'agit d'un concept dénué de forme qui n'existe qu'à travers le regard d'un observateur. Et ce n'est pas une idée née du désir de justifier mes propres actions. La « vie » en tant que telle n'est qu'un gros tas spongieux, mais, pour nous, ce sont les cellules individuelles qui le composent que nous appelons « vies ». Son essence se trouve simplement en chaque être humain. Elle ne peut être ni créée ni volée. Tant que la source de la vie existe, celle-ci ne déperira pas et ne disparaîtra pas.

Je ne vous demande pas de me comprendre. Je ne me considère même plus comme un membre de cette espèce. Je n'en fais plus partie.

J'ai perdu espoir depuis longtemps déjà et, maintenant que je suis conscient de mon inhumanité et du monstre que je suis devenu, je n'en suis que plus dévoré par les ténèbres, plus tourmenté, plus creux, plus vil. Encore un tout petit pas de plus vers le désespoir absolu pour que je me brise sur-le-champ et entame une série de suicides.

Mais je ne peux pas m'arrêter. Mes actes me conduiront jusqu'à la vérité.

Le ciel rougeoyant est désormais rempli de fissures. Je peux presque l'entendre se craqueler.

Je sais que je détruis le monde.

Toutefois, je suis également victime d'hallucinations, alors il m'est impossible de dire si ces failles sont réelles ou non.

Empilés en un immense monticule dans la cour se trouvent les corps de tous les gens que j'ai éliminés, y compris ceux que j'aime. Mais je ne peux plus me souvenir de leur nom. J'ai perdu la faculté de voir les êtres humains pour ce qu'ils sont. À mes yeux, ce sont que des tas de viande. Et moi, je suis juste de la merde. Un gros tas de merde.

\*Splash\*

... Hein ? Quand est-ce que j'ai sauté ? Cette habitude devient franchement pénible.



Cependant, je ne meurs pas immédiatement. Je rampe au sol avec mon cerveau exposé à l'air libre. Ce serait bien si je pouvais ramasser là un peu de rêve ou d'espoir, mais ce n'est évidemment pas possible ; de toute manière, je n'en ai jamais eu. Et, même si c'était le cas, je ne pourrais pas m'en saisir.

Du sang gicle de mon corps, puis... oui, me voilà à nouveau mort.

## 124 611<sup>e</sup> fois

Je finis d'avaler un bol de nouilles à Ikebukuro, puis je sors une tronçonneuse d'un grand sac de voyage et me mets à découper les gens dans la salle. Une fois ma besogne achevée, je sors dans la rue et déambule ici et là en tuant des piétons. L'enfer qui règne me semble lointain. La chaîne de mon arme se casse lorsque je tranche en deux une fille vêtue comme une domestique, qui s'occupait d'attirer des clients. La foule qui courait en tout sens pour m'échapper se tait en voyant que ma tronçonneuse devient inutile. Une fois enhardis, ces gens vont sûrement m'attraper et me lyncher. Je me tuerai avant. Malheureusement, j'ai du mal à prendre le couteau que j'utilise régulièrement dans ce but. Mon corps tout entier est recouvert de sang, et je ne vois rien. Au fait, le rôti de porc que j'ai mangé avec les nouilles était excellent.

Quelqu'un me tapote sur l'épaule.

Qui est-ce ? Personne ne devrait vouloir faire cela. Qui serait assez fou pour m'approcher alors que je suis dans un tel état ?

Mais c'est bel et bien arrivé. Je me retourne, mais il n'y a rien. Je ne vois aucun être humain. Donc, qui que ce soit, il est invisible. Oui, je parie que c'est un monstre. Du genre capable de me tuer n'importe quand.

Malgré tout, je sais qui est cette entité sans forme.

Qui ? Qui, qui, qui ?

... Bien sûr.

... C'est moi.

Le monde devient tout noir.

Cette créature invisible et dénuée de forme pénètre dans mon corps en me faisant le même effet que si mon œil se retrouvait perforé par un morceau de verre. La honte me submerge. Je suis propulsé dans l'espace, filant entre les étoiles. Mes ondes cérébrales subissent une distorsion provoquée par un bruit très rouge. Il n'y a aucun son. Il n'y en a jamais eu. Une marée d'insectes venimeux. Du poison qui court dans mes veines. Engourdi, je suis soudain entouré par des murs d'écrans de télévision s'étirant à l'infini. Ce labyrinthe affiche les meurtres que j'ai commis. *Arrêtez ! Ne me montrez pas mes péchés ! Ne me forcez pas à les regarder en face !* m'écrié-je, mais les écrans demeurent. Ils exposent mes très, très, très, très nombreuses transgressions ; un nombre quasi illimité. Le poids de ma culpabilité m'écrase. Mes entrailles jaillissent de moi et sont sectionnées. Mon corps est soufflé comme du popcorn.



Je prends abruptement conscience de ce qu'il se passe.

C'est la fin. Ma fin.

Alors, vais-je la rencontrer ?

Vais-je rencontrer Maria ?

J'ouvre le rideau de ce monde assombri. Et l'ouvre. Et l'ouvre. À chaque fois, les ténèbres se font de plus en plus denses dans cette pièce miteuse. Plongé dans la pénombre, je succombe au désespoir et me suicide en boucle. Je suis assassiné par une hallucination que je ne parviens pas à identifier comme telle.

Et pourtant, les étoiles m'entourent. La Terre tourne à l'envers.

Quel est donc cet endroit ?

À présent, voilà que je tombe. La chute n'a pas de fin. Je sombre toujours plus profondément. Jusqu'où s'étend ce trou ? Qui l'a creusé ? Il va si loin qu'il pourrait contenir tous les cadavres dont je suis responsable. Je n'en verrai jamais le fond. Jamais. Jamais.

Du moins, pas avant qu'une éternité s'écoule.

Mon corps n'ayant fait qu'accélérer au fur et à mesure de cette longue descente, je finis par m'écraser au sol très violemment en me disloquant.

\*Splash\*

Je me transforme en morceaux de viande.

C'est ce que je crois, mais mon corps est ensuite régénéré, et ma chute recommence.

Après un temps infini, j'atteins le fond, et mon enveloppe charnelle explose à l'impact.

Encore. Et encore. Et encore.

\*Splash\* \*Splash\*

\*Splash\* \*Splash\* \*Splash\* \*Splash\*

Ce bruit résonne dans ma tête pendant une éternité et, pourtant, je me réveille.

— ... Oh.

Je suis au milieu d'une rue quelconque d'Ikebukuro, une tronçonneuse cassée en main, le corps tout entier recouvert de sang.

Mais cette voie de circulation ne possède pas d'air. Non, attendez, je peux respirer. Toutefois, il manque quelque chose, cela ne fait aucun doute. Quelque chose de vital.

Oh, je vois.

Il n'y a personne.

Un silence assourdissant. Une ruine qui n'en est pas une. Une ville qui n'abrite pas ce qu'elle devrait abriter.

Une impulsion dans ma poitrine menace de m'incinérer, et je laisse échapper un cri de douleur. *Ce que j'ai fait ne peut être défait ! Ce que j'ai fait ne peut être défait !* J'ai le goût du désespoir sur la langue comme si ma salive virait au vert. Incapable de le supporter, je cours dans les rues silencieuses. Il n'y a pas âme qui vive dans cette artère principale autrefois si animée. La ville a été abandonnée, livrée à elle-même.

C'est de la folie. J'aurais trouvé cela plus facile à comprendre si le paysage avait été absorbé dans un trou noir.



Je cours jusqu'à ce que l'épuisement m'empêche de me mouvoir. Je m'appuie contre une voiture immobilisée en plein carrefour.

— Aaah... aaah... aaah...

Tandis que je reprends mon souffle, cette rue déserte me force à la regarder. Elle me saute aux yeux pour m'exposer la vérité :

*J'ai éliminé tous ces gens.*

— ... Ha ha ha.

Je l'ai fait.

Je suis allé à la rencontre de la fin du monde.

Je n'ai pas tué chaque habitant de cette planète. Simplement, le Bonheur Déformé m'a toujours présenté un « monde heureux ». Ma série de suicides et de meurtres m'a continuellement ôté toute chance de connaître cette félicité.

Le Bonheur Déformé a fini par se casser grâce à mon œuvre.

— Je l'ai fait... Je l'ai fait...

Dorénavant...

*Je n'aurai plus à contempler cette joie factice.*

*Je n'échapperai jamais au désespoir, je ne me réjouirai plus en utilisant une Boîte.*

— Aaaaah !!

Je suis si excité, à tel point que j'en ai presque envie de répandre par terre tout le contenu de mon estomac. Baignant joyeusement dans le désespoir, je me sens l'envie de danser en me crevant les yeux. Mon visage se retrouve couvert de larmes et de morve, le rendant tout collant. En moins de temps qu'il ne faut pour le dire, mes jambes deviennent enflées sous mes propres coups.

*Je suis tout seul dans ce monde.*

## 124 612<sup>e</sup> fois

Ma mission devrait être terminée. Néanmoins, je dois encore rencontrer Maria et je me réveille, comme d'habitude, dans la classe avant le début du festival scolaire.

Bien entendu, il n'y a personne autour de moi. Depuis la disparition de Kokone, je n'ai plus de flûte à bec en main.

Je déambule dans le bâtiment. Le lieu entier semble affreusement anormal avec tous ces préparatifs sans aucun participant. J'ai l'impression d'errer dans un diorama. Pas un son ne se fait entendre à l'exception de l'écho de mes pas. La vie paraît si absente que même un fantôme n'aurait pas sa place ici. J'explore l'école aussi attentivement qu'une personne lisant un roman une lettre à la fois.

Il n'y a personne.



Peu importe la ferveur de mes prières, aucun être humain ne se manifeste.

Lorsque j'étais concentré sur ma besogne meurtrière, tout semblait identique. Le temps n'avait plus d'importance et ne cessait d'accélérer, chaque jour devenant aussi bref que l'attente devant des nouilles instantanées que l'on réchauffe. Maintenant qu'il n'y a plus personne, ce temps s'est transformé en une bête monstrueuse. Il s'est considérablement ralenti. Privé de toute perception temporelle, j'ai le sentiment que chaque minute dure une heure.

Cette dilatation enserre ma poitrine, me faisant presque suffoquer. Et ce n'est pas tout. Le concept de temps, auparavant dénué de forme, possède désormais un tranchant tel qu'il me découpe avec une facilité déconcertante. Du moins, jusqu'à ce qu'il soit suffisamment lourd pour m'écraser. Puis, il attrape mes membres et les étire comme si j'étais en caoutchouc. Un frisson me parcourt. Quand mes bras et mes jambes seront-ils coupés, mes organes broyés et ma tête arrachée ?

Et le plus effrayant dans tout cela, c'est qu'il ne s'agit que d'illusions sensorielles. Je peux les décrire en deux mots :

« La solitude. »

Je quitte l'école. Les trains ne circulent pas. Il y a des wagons déserts à la gare. Je monte sur l'un des vélos abandonnés à proximité et rentre chez moi. Il n'y a personne. Quoi de plus normal. J'ai tué Rû et le reste de ma famille pour les effacer de ce monde depuis fort longtemps.

C'est tout à fait logique, mais je ne parviens pas à l'accepter.

Tout à coup, je ne peux plus laisser durer cette situation.

Je veux voir des visages.

Je veux voir *quelqu'un*.

Juché sur mon vélo, je me rends dans des endroits susceptibles d'accueillir des gens.

Le quartier commerçant.

... Personne.

Le parc d'attractions.

... Personne.

Le centre commercial.

... Personne.

Le stade.

... Personne.

... Personne. Personne. Personne. Personne. Personne. Personne. Personne. Personne.

Personne.

L'appartement de Maria.

... Personne.

Je choisis de me pendre là pour aujourd'hui.



## 124 622<sup>e</sup> fois

Je suis piégé au sein du Bonheur Déformé, alors que je pensais l'avoir cassé. Même après dix boucles supplémentaires, je suis toujours la seule personne vivant dans ce monde. Naturellement, j'ai continué de me suicider à chaque fois.

Je franchis un grand pont pour atteindre la préfecture voisine. Depuis la disparition complète de l'humanité, je passe mes journées à marcher... *mais dans quel but ?* Je cherche des gens. *Que ferai-je si j'en trouve ?* Je dois être seul. Je dois tuer tout le monde, sans exception. *Les tuer ?* Oui, les tuer. *Quand bien même ils pourraient enfin m'observer, chose que j'appelle si ardemment de mes vœux ?* Personne n'a le droit d'être ici si je veux rencontrer Maria. *Mais il faut que quelqu'un me voie, non ?* Oui, il faut que quelqu'un me voie.

Je désire avoir une conversation. Peu importe avec qui, simplement parler avec un autre individu. Je veux m'assurer que j'existe. Alors, son identité ne compte pas. Il pourrait s'agir d'un sale type, je m'en fiche. J'ai besoin que l'on me réponde. Être seul signifie perdre absolument tout. Là, maintenant, tout de suite. Laissez-moi m'échapper de ce monde. N'est-il pas déjà bien assez cassé ? Je sors un couteau et tranche mon corps en petits morceaux. N'est-ce pas assez ? Non, probablement pas.

Ma conscience dérive, et je meurs à nouveau.

## 124 628<sup>e</sup> fois

... \*Clang\* \*Clang\* \*Clang\* \*Clang\* \*Clang\* \*Clang\* \*Clang\* \*Clang\* \*Clang\*

La solitude. L'agression n'est pas celle que j'imaginai. Je croyais que le désespoir qu'elle amènerait s'insinuerait progressivement en moi.

Mais ce n'est pas le cas. Cet assaut est nettement plus violent et direct. Il me frappe en pleine face comme un poteau métallique. \*Clang\* \*Clang\*

... \*Clang\* \*Clang\*

J'ai mal. Arrêtez, par pitié. Je vomis et pleure, c'est trop pour moi. Cela fait combien de fois, désormais ? Toutefois, cette salope de solitude refuse de me lâcher. Elle me martèle jusqu'à ce que ma conscience soit dispersée aux quatre vents. Et, lorsque cela se produit, je fais un bond dans le temps. Chaque saut rend plus ardu tout retour en arrière.

J'ai reçu une série d'épreuves à surmonter au sein du Bonheur Déformé. Je me suis tué plus de fois que je ne peux le compter, j'ai commis un nombre effroyable de meurtres. J'ai même assassiné ceux qui me sont chers. Ces jours-là ont été si douloureux, ce supplice a été difficile à encaisser. Cependant, il est aussi vrai que je me suis accoutumé à la souffrance, petit à petit, jusqu'à ce qu'elle se retrouve anesthésiée.

Mais la solitude est différente. Ce fardeau écrasant ne fait que croître à chaque cycle. Je ne peux même pas développer une quelconque forme d'immunité.



Je vais continuer de penser. Sinon, la personne que je suis disparaîtra sans quiconque pour en être témoin. J'essaie de me concentrer sur des choses qui ont du sens, mais cela s'avère tout aussi compliqué. Plus rien n'a de sens quand il n'y a plus personne. La solitude me dérobe même ma faculté à réfléchir. Tout cela ne rime à rien, c'est dénué de la moindre signification. Je suis dénué de la moindre signification. Je peux encore prétendre le contraire simplement parce que je ne cesse de compter les nombres premiers dans ma tête.

J'ai déjà tenté de ne pas me suicider une fois, croyant que le monde se réinitialiserait peut-être. J'espérais effacer tous les souvenirs que je portais en moi, en sachant pertinemment que cela saperait tous mes efforts, que cela irait à l'encontre de tout ce pour quoi je me suis battu. En d'autres termes, j'ai été vaincu. J'ai plié le genou face à la solitude.

Mais, même sans m'ôter la vie, le monde m'appartient toujours à moi tout seul. Au moment de mon réveil, la solitude me prend à la gorge et ravive ma mémoire. Je ne peux pas la fuir. Elle ne me lâchera pas, même si je suis à terre. À chaque seconde qui passe, elle distille en moi sa dose létale de poison.

### 124 645<sup>e</sup> fois

J'ai décidé de grimper sur une moto et de voyager à travers le monde en quête de gens.

Mon esprit ne tient plus en place que par des illusions ; celle qu'il reste quelqu'un sur cette planète, celle qu'il pourrait s'agir de Maria. Ces fantômes placent mon existence sous perfusion. Sans eux, je suis foutu. Je ne réussirai plus jamais à penser. Si je ne continue pas de me jeter à corps perdu dans ces mirages, je deviendrai une simple pierre qui bouge.

Et il me sera impossible de survivre à une mort pareille.

Sur ma moto, je mets un coup d'accélérateur. Bien que je sache que c'est inutile, la solitude tapie derrière moi me pousse à aller de plus en plus vite.

Incapable de négocier correctement un virage, je percute violemment une glissière.

Je suis éjecté du deux-roues et me brise la jambe gauche, qui est désormais pliée vers l'avant. Mais, de manière tout à fait terrifiante, je ne ressens aucune douleur. Souffrir dans un monde sans personne n'a aucun sens, alors mon cerveau a pris l'initiative de couper cette fonction.

Je tente de hurler sous le coup de la peur.

Mais aucun son ne sort de ma gorge, car j'ai oublié comment crier.

### 124 750<sup>e</sup> fois

Je ne peux plus conduire de moto. Mon esprit n'est plus capable de manipuler des outils avancés. Mon cerveau ne devrait pas pourrir, puisque ce monde présente l'intégrité de mon corps, mais mes capacités intellectuelles se détériorent malgré tout. J'ai du mal à lire et



à écrire les kanjis. Ma conscience subit une sorte de va-et-vient et, j'ai beau essayer, je ne me rappelle plus combien de boucles se sont écoulées depuis que je suis seul.

Mon niveau d'énergie est dans un état encore plus inquiétant. Je perds la faculté de marcher à la recherche de gens, alors que je le désire toujours. De plus en plus souvent, j'achève ma journée sans avoir pu sortir de la classe où je me suis réveillé.

Mes souvenirs du passé m'échappent peu à peu. Je ne sais plus qui je suis. Je peux à peine me rappeler mon nom. Kazuki Hoshino. K-A-Z-U-K-I H-O-S-H-I-N-O. Mais je ne sais plus quel genre de personne j'étais, si j'étais riche ou pauvre, ce que j'aimais, ce que je détestais, ou ce qui me motivait dans la vie.

Parfois, le nom de mes amis me revient en tête. Mogi... son nom de famille est là, mais n'est pas forcément combiné à son prénom. Je suis toujours conscient qu'elle m'était très importante, peu importe qui elle était. Le nom de Haruaki a franchi une fois mes lèvres sans que je le veuille, mais impossible d'y associer un visage.

J'ai la conviction que le langage aussi m'abandonnera bientôt. C'est une perspective effrayante, mais je n'y peux rien. Cela fait bien longtemps que mon visage ne sait plus adopter les expressions adéquates. Même si quelqu'un me voyait, je suis sûr qu'il ne saurait absolument pas ce que je pense.

Et pourtant...

Et pourtant, s'il y a bien une chose que je ne dois jamais oublier, c'est ceci :

Je crie.

— Maria !

— Maria !

— Maria !

Étrangement, cette sorte d'incantation pousse mon corps à agir de sa propre volonté. Il ne s'agit pas de mon œuvre, ici, mon esprit et mon enveloppe charnelle sont dissociés. Je me contente d'observer ce moi qui se déplace tout seul. C'est comme regarder une vidéo filmée à l'aide d'une caméra contrôlée par quelqu'un d'autre.

Où se rend mon corps ? Quelle que soit sa destination, c'est futile. Rien n'a de sens dans un monde désert. Où peut-il bien aller ?

Le parcours familier mène à l'immeuble résidentiel où Maria a vécu. J'emprunte les escaliers de secours et atteins l'appartement 403. J'insère le double des clés en ma possession. Je le conserve encore dans ma poche, même dans cet état.

L'odeur de menthe poivrée plane toujours dans ce lieu. Mes sens me jouent des tours. Il n'y a rien dans ces pièces qui puisse produire une senteur pareille. Ces effluves ne sont qu'une illusion créée par mes souvenirs.

Mais, réelle ou pas, cette odeur m'apaise.

Elle me donne de l'espoir.

**124 753<sup>e</sup> fois**



Depuis lors, je me rends à l'appartement de Maria dès que je me réveille.  
 J'arrive, j'emplis mes poumons de menthe poivrée, et j'obtiens la paix.  
 Une simple répétition de cela.

### 125 589<sup>e</sup> fois

Se réveiller à l'école.  
 Aller au domicile de Maria.  
 — Maria.  
 Dire peut-être « Maria ». Pas sûr de bien le prononcer.  
 Arriver devant l'appartement. Odeur est ici. Peux pas me souvenir de son nom, mais  
 c'est celle de Maria.  
 Je pleure.  
 Maria, pourquoi tu n'es pas là ? Je suis seul. Tu me manques. Allez, montre-toi, je t'en  
 supplie. C'est tout ce que je veux. Tu me manques. Tu me manques. Tu me manques.  
 \*Bang\* \*Bang\*  
 Frapper le mur. Réponds-moi. Laisse-moi entendre ta voix, juste un peu. Par pitié. Pen-  
 dant que je peux encore utiliser des mots.  
 \*Bang\* \*Bang\*  
 Nez commence à saigner. M'en fous. Peux pas ressentir la douleur, de toute façon.  
 \*Bang\* \*Bang\*  
 \*Bang\* \*Bang\*

### 125 770<sup>e</sup> fois

Marcher. Toujours même endroit. Frapper mur.  
 \*Bang\* \*Bang\*  
 Me manques.  
 Plus beaucoup de mots, plus beaucoup de temps pour m'en servir.  
 Me manques.

### 126 779<sup>e</sup> fois

\*Bang\* \*Bang\*  
 \*Bang\* \*Bang\*

### 127 888<sup>e</sup> fois



\*Bang\* \*Bang\*

— Je dois dire que je suis vraiment impressionnée.

\*Bang\* \*Bang\*

— ... Oh. C'est bien la toute première fois que j'apparais après approximativement trois cent cinquante ans de ton point de vue, mais tu ne m'accordes pas le moindre regard. Tu ne peux probablement pas savoir qui je suis, ni même prendre conscience de la présence de quelqu'un d'autre. Ton esprit est en lambeaux, tu ne peux plus ni parler ni penser, et tu n'as plus aucune volonté. Malgré tout, tu ne cesses de frapper ce mur. Tes actes sont futiles, mais tu continues pour satisfaire ce désir si ardent qui brûle en toi, celui de voir Maria Otonashi. Tu vauds moins qu'un animal, ton esprit s'est évaporé. Comment peux-tu persévérer à taper ce mur ? Je suppose que tu es semblable à un insecte en quête de nourriture. Pour toi, chercher Maria Otonashi revient à obéir à un besoin biologique.

\*Bang\* \*Bang\*

— Tu as meurtri ta propre âme, allant même jusqu'à changer ta nature d'être humain, dans le seul but de la trouver.

\*Bang\* \*Bang\*

— Tu es assurément un adversaire terrifiant, mais cela ne peut durer indéfiniment. Même l'âme a ses limites. Lorsqu'il ne restera plus rien et que ton obsession envers Maria Otonashi disparaîtra, alors ce monde bâti pour toi s'évanouira à son tour. Je demeurerai ici à observer jusqu'à en être témoin.

\*Bang\* \*Bang\*

— Toutefois, je concède que ce vacarme est agaçant.

### 128 000<sup>e</sup> fois

\*Bang\* \*Bang\* \*Bang\* \*Bang\*

### 130 000<sup>e</sup> fois

\*Bang\*  
\*Bang\* \*Bang\*

— Je n'en reviens pas. Ce n'est toujours pas terminé. Voilà qui commence à m'irriter fortement.

### 140 000<sup>e</sup> fois

\*Bang\* \*Bang\*



\*Bang\* \*Bang\*

— ... Cette seule pensée suffit à me faire frémir, mais se pourrait-il qu'il n'y ait pas de fin à tout cela ? Ne t'arrêteras-tu donc jamais ? Cela va désormais bien au-delà du comportement d'un animal, d'une machine, ou même de n'importe quoi. Tout finit inmanquablement par se briser. Et tu n'es pas non plus un dieu, car eux se transforment au fil du temps. Pourtant, tu continues de frapper ce mur.

\*Bang\* \*Bang\*

— Qu'es-tu ?

\*Bang\* \*Bang\*

— Qui es-tu ?

### 150 000<sup>e</sup> fois

\*Bang\* \*Bang\*

— Je suis l'incarnation de cette Boîte. Il n'y a aucune échappatoire. Ni pour toi, ni pour moi.

\*Bang\* \*Bang\*

— Je ne suis pas humaine, mais serait-il possible que je perde patience en premier ? Est-il concevable que je sois vaincue dans un duel d'endurance, alors que je suis un pouvoir sans forme ayant reçu la faculté de penser ?

### 200 000<sup>e</sup> fois

\*Bang\* \*Bang\*

\*Bang\* \*Bang\*

— Allez, ça suffit.

\*Bang\* \*Bang\*

\*Bang\* \*Bang\*

— J'ai dit stop !

\*Bang\* \*Bang\* \*Bang\* \*Bang\*

— Essaies-tu sincèrement de faire un trou dans ce mur ? C'est impossible. Ce serait comme vouloir fendre la Terre en deux à l'aide d'une pelle. Si tu parvenais à accomplir une telle chose avec une méthode aussi primitive, il n'y aurait qu'un seul mot pour cela.

\*Bang\* \*Bang\* \*Bang\* \*Bang\*

— Un miracle.

### 400 000<sup>e</sup> fois



\*Bang\* \*Bang\*

— ... Ma foi, jamais je n'aurais pu prévoir une telle tournure des événements. Je ne suis plus capable de maintenir mon apparence. J'ignore si cela te rend heureux, mais, par rapport à notre petit duel...

\*Bang\* \*Bang\*

— ... tu as gagné.

Je.

\*Bang\* \*Bang\*

N'oublierai.

— Maria.

Pas.

— Maria.

Je tends le bras.



Je trouverai probablement la paix en te laissant partir. Je risquerai de te perdre, mais je pourrai sans doute vivre. Mais, quelle que soit la voie que je choisis, chacun de mes actes est entrepris pour toi. Au bout du compte, je continuerai de te chercher. Je me fiche éperdument de tout perdre, de m'attirer la haine du monde entier, de ne rien recevoir en récompense de mes efforts et de ne pas te trouver au bout du chemin. Je ne désire qu'une chose : avancer tout droit. C'est tout ce que je *peux* faire. D'aucuns y verront peut-être une obsession anormale, voire surnaturelle. Toutefois, à mes yeux, c'est évident, trivial même. Et je ne suis pas le seul à le penser. Certaines personnes le comprendront, et d'autres non ; j'appartiens juste à la première catégorie. Je fais partie de ceux qui ont appris qu'un vœu peut se concrétiser même sans Boîte. De ceux qui saisissent la signification d'un souhait devenant réalité. C'est l'unique différence.

Consacrer toutes mes forces à ta recherche est une expérience douloureuse. Pas un jour ne se passe sans que je trouve cette tâche difficile. Pour toi, j'enrage, je me lamente et je me réjouis. Pour toi, je brise mon cœur, mon corps et le monde. Cependant, ces moments où mes doigts peuvent effleurer des fragments t'appartenant sont les seuls où je peux affirmer que je suis bien vivant.

Même si tu n'es pas là au terme de mon périple... cela ne changera rien.

Bien que je connaisse l'issue tragique qui m'attend... cela ne changera rien.

Je chercherai la Maria enfouie en moi.

Je disparaîtrai. Peut-être s'agit-il d'une fin que j'ai rendue possible en m'accrochant à un vœu si inattendu ? Pour être franc, je pense qu'il aurait mieux valu ne jamais te connaître.



Mais, si je pouvais choisir entre une vie où j'ai croisé ta route et une où je ne t'ai jamais vue, j'opterais pour celle où nous nous sommes rencontrés. J'y mettrais tout mon cœur. Même si, plus tard, le doute, la confusion et les regrets assaillent mon esprit.

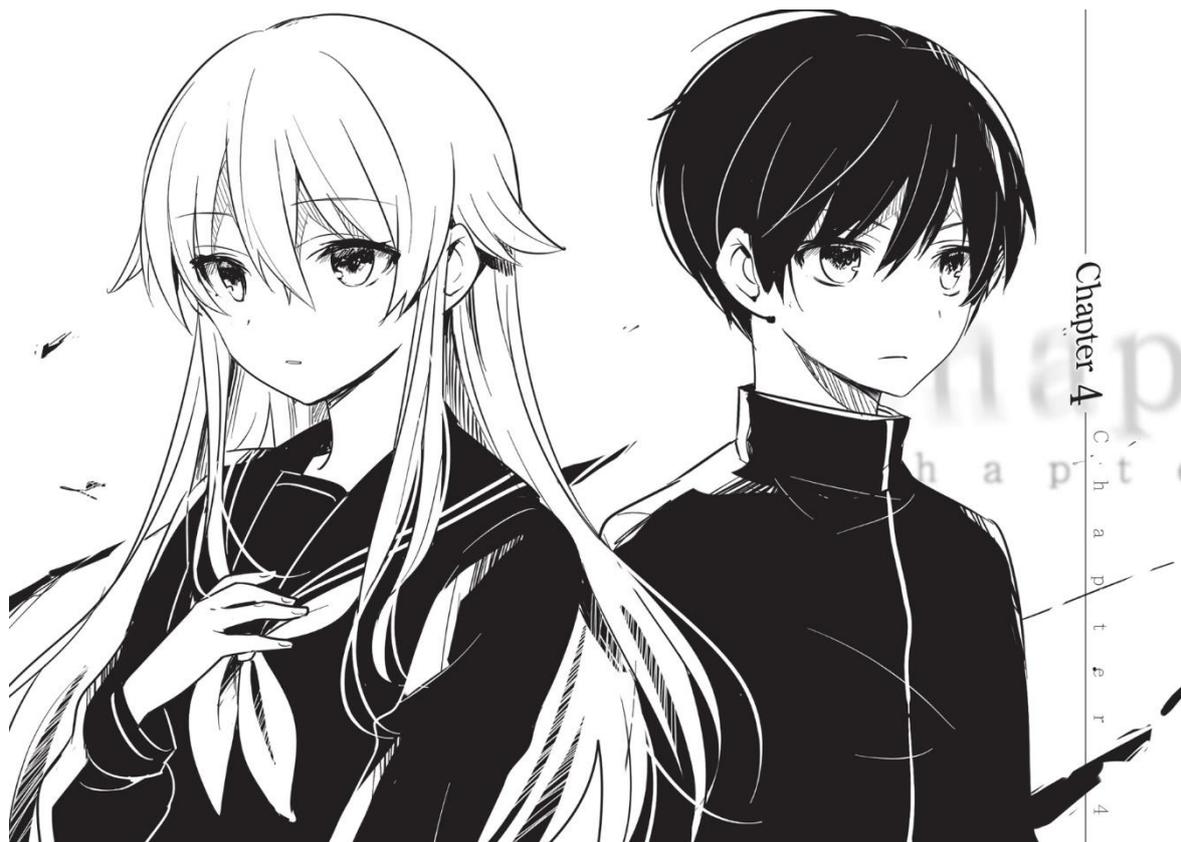
Je suis certain qu'une fois venue l'heure de ma disparition, je n'aurai rien accompli.

Mais je ne suis pas assez philosophe pour dire que cela me convient.

Encore maintenant, je continue de rêver.

Rêver que je peux tout de même recevoir une modeste rétribution... que je peux éventuellement obtenir une fin heureuse.





Chapitre 4

\*Bang\* \*Bang\*

Je crois que je deviens folle. Depuis que je me suis réveillée dans cet hôtel après avoir détruit L'Impasse aux Mille Miroirs, j'entends ce bruit de mur que l'on cogne. Cela fait maintenant une semaine que cette hallucination dure.

Si je continue de m'en désintéresser, mon intuition me souffle que je franchirai le point de non-retour.

J'hésite, mais, finalement, je décide de me concentrer dessus. Il peut sembler étrange de prêter attention à une hallucination, mais je ne pense pas qu'il s'agisse d'une chose que je suis censée ignorer.

On dirait que ce son émane d'un point situé tout près de mon oreille, mais je ne parviens jamais à en déterminer la source. Je le suis à travers deux préfectures. Après plusieurs correspondances, j'arrive dans une banlieue d'allure banale. La place devant la gare a connu des jours meilleurs.

C'est un paysage urbain plutôt classique, mais il me semble pourtant affreusement familier. Peut-être ai-je vécu près d'ici autrefois. Bien entendu, puisque j'ai perdu la mémoire, cela ne représente rien pour moi... du moins, en théorie.

\*Bang\* \*Bang\*

Le bruit se fait de plus en plus fort. Aucun doute, je me rapproche de son point d'origine.

Je passe dans plusieurs rues que je connais, sans pour autant m'en souvenir. Mes pas me mènent face à un immeuble résidentiel relativement neuf fait de briques. J'en suis certaine. Le son provient de l'un de ces logements. Je suis le bruit en empruntant les escaliers de secours.

Oui... je vais bientôt le voir.

*Hmm, voir qui ?*

Le vacarme est issu de l'appartement 403. Je pose la main sur la poignée et découvre que la porte n'est pas verrouillée. Me préparant à tout, je l'ouvre.

Et j'aperçois immédiatement quelqu'un.

— O ! m'exclamé-je.

Cet être surnaturel se tourne lentement vers moi et sourit, suggérant qu'il savait que je viendrais.

— À quoi rime tout ceci... ?



O a adopté l'apparence d'une femme aux longs cheveux noirs. Elle donne l'impression d'avoir à peu près le même âge que moi, mais il m'est difficile de m'en convaincre, au vu de son incomparable beauté allant de pair avec son aura ensorcelante.

De plus, elle me ressemble un peu.

\*Bang\* \*Bang\*

De façon assez extraordinaire, je peux entendre le martèlement provenir d'O elle-même.

— ... Ce bruit est-il l'une de tes manigances ? Que cherches-tu à faire ? Voulais-tu m'amener ici ? En voilà une méthode sacrément tordue...

Je remarque une chose. La silhouette d'O est légèrement transparente et une masse de ténèbres s'agite à ses pieds. Ses traits sont extrêmement tirés, lui donnant l'air épuisé.

Tandis que j'ai bien du mal à comprendre ce qu'il se passe, O s'approche de moi.

— Maria.

Je fronce les sourcils. O ne m'a jamais appelée par mon prénom, comme le font des amis. Et pourtant, cela semble aussi horriblement familier.

Une émotion que je ne parviens pas à identifier me prend par surprise.

O place gentiment ses mains sur mes joues.

— J'ai toujours désiré être avec toi. J'ai toujours désiré être avec toi, Maria.

— ... Qu'est-ce que tu racontes ?

— Mais on dirait bien que ce n'est plus possible. Tu dois l'accepter. L'heure est venue.

— ... Dis-moi ce que tu veux ! lui crié-je en retour.

Ce qu'elle déblatère n'a aucun sens.

O me fixe d'un regard empli d'une profonde tendresse.

— Il est temps d'abandonner.

— ... Pardon ?

— Il est temps de renoncer au vœu.

Je suis encore plus déroutée.

— Que... qu'est-ce que tu... ? J'ai souhaité apporter le bonheur au monde entier. Jamais je n'y renoncerais.

Ce n'est qu'une autre de ses agressions verbales.

Malgré tout, je n'écarte pas ses mains de mes joues. J'ai enduré chaque épreuve douloureuse, ignoré chaque avertissement pour concrétiser mon vœu... et, pourtant, je n'arrive pas à rejeter en bloc sa suggestion.

\*Bang\* \*Bang\* \*Bang\* \*Bang\*

Le martèlement contre le mur à l'intérieur d'O croît en intensité.

— Nous avons été vaincues.

— ... Vaincues ? Par qui ?

O ne dit rien, elle se contente de sourire. Comme si je connaissais déjà la réponse et qu'il n'y avait nullement besoin de l'exprimer.

— Maria. Tu ne peux plus détourner les yeux du passé.

Ce sourire gentiment réprobateur...



— ... Oh.

Je fais le lien. Je saisis d'où provient l'apparence d'O.

— Arrête... Comment... oses... tu...

Le passé se fraie un chemin dans mon esprit.

Le passé.

Le passé.

Je secoue la tête, tentant désespérément de l'éloigner. Je ne veux pas. Je n'en veux pas. Je ne veux pas le voir. Je ne veux pas le savoir. *Je ne veux pas m'en souvenir.*

Toutefois, O ne lâche pas prise et appuie davantage ses mains contre mon visage.

— Maria, tu dois cesser de lutter. Ton ennemi est trop puissant, ne résiste pas. Tu n'as pas l'ombre d'une chance. Je sais de quoi je parle. Tu as été terrassée.

Le nom de mon adversaire refuse d'apparaître dans mon esprit.

Mais je suis sûre qu'il s'agit de quelqu'un que je connais. Je sais qu'il serait prêt à manipuler ses amis et à utiliser sa propre vie dans le seul but d'écraser mon vœu.

Cependant, ce qui est plus effrayant encore, c'est la chaleur qui se répand malgré tout dans ma poitrine.

Alors que je me tiens debout, hébétée et figée par la peur, O m'enlace. Je ne peux pas me détacher d'elle.

Oui... Elle ne devrait pas avoir cette odeur, mais ce mélange de parfums et d'huiles essentielles vient flotter jusqu'à mon nez. Cette fragrance du passé, cette fragrance que j'aime, c'est...

... celle de ma grande sœur, Aya.

— À présent, fais de ton mieux, Maria.

Je m'enfonce lentement dans le corps de ma sœur, dans Aya Otonashi, comme une mouche prise au piège dans une toile d'araignée. Réduite en petits morceaux, je me fonds en elle.

Voici mon monde sacré. Personne ne devrait pouvoir s'y introduire.

Mais...

Il y a un bruit.

\*Bang\* \*Bang\*

Je tombe. Et tombe encore. Et tombe doucement. Mais le fond paraît toujours aussi distant. J'ai le sentiment d'être très loin sous le niveau de la mer, mais on y voit très bien. L'eau est parfaitement transparente, et même les petites bulles sont clairement visibles. Tout est pur et juste, sans aucun élément irrationnel. Oui, existe-t-il un lieu plus confortable ? J'ai beau suffoquer et être transie de froid, telle est mon utopie.

Je peux capter des rires joyeux. « Ha ha ha ha ha ». Des rires joyeux. « Ha ha ha ha ha ha ha ha ha ». Cet endroit est rempli à ras bord de bonheur, aussi déformé puisse-t-il être. Je passe devant plusieurs mondes miniatures tandis que je m'enfonce dans les profondeurs océaniques. Ils sont tous pleins de joie, sans exception. Je ne peux contenir un sourire. Mes actions n'étaient pas futiles, en définitive.



Alors que je plonge toujours plus bas, j'effleure sans le vouloir l'une de ces petites dimensions. De la lumière m'enveloppe et m'attire à l'intérieur.

Il est peut-être arrogant de ma part de dire cela, mais je flotte dans le ciel de ce monde à l'image d'une déesse.

J'y découvre un couple heureux. Cet espace est conçu uniquement pour eux deux.

Ils se tiennent l'un contre l'autre au bord d'un petit lac. Ce dernier est entouré par une forêt aussi verdoyante que luxuriante, et des oiseaux sauvages gazouillent au loin. La surface de l'eau étincelle sous les reflets du soleil, comme si celui-ci bénissait les amoureux.

Oui, il est peut-être imparfait, mais le bonheur de cette dimension est indéniable.

— Hmm ?

J'avais oublié leur existence à cause des effets secondaires provoqués par l'emploi du Bonheur Déformé, mais je m'en souviens, désormais. Peut-être est-ce parce que je les ai sous les yeux, ou plutôt parce que je suis dans la Boîte. Je m'en suis servi sur ces deux-là dans le monde réel.

Nana Yanagi et Tôji Kijima. Ils étaient ensemble, mais, à l'époque de notre rencontre, leur couple s'écroulait. Il y avait trop de soucis entre eux. L'idée de se séparer les blessa profondément, en particulier Nana Yanagi. Elle envisagea même de tuer Tôji Kijima si leur relation devait s'achever. Même si je l'avais empêchée de commettre un crime brutal, ses problèmes sous-jacents n'auraient pas été résolus. Convaincue qu'ils ne parviendraient jamais à se libérer de cette souffrance, je me servis du Bonheur Déformé.

Je les avais sauvés en les laissant vivre dans ce monde parfait.

— Voilà... ! Voilà la paix que je voulais leur apporter !

Rien de mal ne se produira ici. Tout est beau dans ce lieu. L'amour qu'ils se vouent mutuellement demeurera à jamais pur et idéal.

Ma Boîte possède des failles et, pour cette raison, elle ne peut créer que ces petits espaces clos. Mais, si je peux la perfectionner, alors mon vœu deviendra réalité.

(Je t'en empêcherai.)

— Hein... ?

Cette voix semble sortir tout droit de ma propre tête.

\*Splash\*

Une substance étrangère grotesque s'échoue sur ce monde rempli de si belles choses.

— Qu'est-ce que c'est ?

Nana Yanagi penche la tête d'un air interrogatif devant l'anomalie.

Il s'agit d'un tas de chair rouge sombre ressemblant à un organe. Il pulse de manière étrange, très similaire à un cœur. \*Ba-dum\* \*Ba-dum\* \*Ba-dum\*

— Ouah... ça fout les jetons. C'est quoi, ce truc ?

Toutefois, elle n'a pas le temps d'en dire plus. À une vitesse incroyable, la masse rouge sombre palpitante devient assez grosse pour recouvrir le petit lac.

— Ah ! Beurk, c'est trop dégueu !



Le corps étranger fait pourrir la végétation de la forêt, pollue l'eau en la transformant en boue, puis se propulse en direction du couple. Les deux sont engloutis en hurlant.

En l'espace d'un instant, ce monde peuplé de jolies choses s'est mué en unique masse repoussante.

— Mon Dieu, mais quelle est cette chose ?

Tout s'achève alors que je demeure plongée dans un abîme d'incrédulité. Le rêve auquel j'assistais est détruit. Cette dimension faite d'un bonheur perdu est réduite à néant, et je suis éjectée vers les profondeurs de l'océan lumineux.

— ... Que s'est-il passé ? Qu'est-il en train d'arriver ?

\*Bang\* \*Bang\*

Encore ce bruit. Je me retourne et distingue l'ombre de quelqu'un tout au fond. Elle semble fragile, avec une forme indistincte et vacillante qui se dissiperait sûrement au moindre contact.

(Ah... Ah...)

Cette voix sonne exactement comme celle que j'ai entendue dans ma tête il y a juste une seconde.

(Ça suffit.)

— Quoi ?

(Ça suffit.)

J'écoute attentivement pendant un moment, mais l'ombre n'ajoute rien.

J'essaie de l'atteindre. Elle se disperse facilement et disparaît.

— ... De quoi s'agit-il ?

Je sais que ce n'est pas l'une de mes créations. Elle est faible, mais je suis pratiquement certaine qu'elle est la source de ce tas de chair qui a anéanti ce monde heureux.

J'examine les alentours. Je ne les avais pas remarquées jusqu'à maintenant, car j'étais concentrée sur ce bel espace, mais il y a des ombres dotées d'une silhouette humaine tout autour de moi.

Lorsque je me bouche les oreilles, je peux entendre des voix.

(Aidez-moi...) (Je suis seul.) (Je ne veux pas être livré à moi-même, je déteste la solitude.) (Que quelqu'un m'aide, je vous en prie.) (Tuez-moi, par pitié.) (Arrêtezarrêtezarrêtezarrêtez.)

— ... Bon sang, mais que sont toutes ces choses... ?

Ces formes n'expriment que de la souffrance.

Je tente de découvrir leur nature quand un éclair de lumière emplit mon champ de vision, m'attirant dans un autre monde miniature. Une nouvelle fois, j'observe la situation vue d'en haut.

Ici, c'est un vaste parc paisible. Un champ de blé le joutant brille comme de l'or. En son centre, un groupe de trois enfants en primaire joue à s'envoyer une balle. La seule qui n'est pas douée pour cet exercice est une fille à lunettes avec des cheveux noirs. Les deux garçons lui expédient des lancers faciles, mais elle n'arrive toujours pas à rattraper correctement. Pourtant, le trio ne cesse de rire ; apparemment, ils trouvent cela drôle.



Je peux deviner aux regards échangés entre la fille et le beau garçon charismatique qu'ils éprouvent des sentiments l'un pour l'autre. Le troisième du groupe les regarde d'un air satisfait.

Ah, je vois... Ici, c'est...

— Le monde joyeux de Daiya Ômine.

Ômine est devenu un propriétaire afin de transformer le monde en contraignant les masses ignorantes à affronter leur culpabilité, mais il a échoué. Cette voie l'a conduit à commettre plusieurs crimes, ce qui a fini par le mettre dos au mur. Et, tandis qu'il cherchait un moyen de se racheter, Ômine a été poignardé par une fille transformée en fanatique de sa cause par sa Boîte.

Je me suis servie du Bonheur Déformé juste avant qu'il rende son dernier souffle.

Les deux autres impliqués dans ce jeu de lancer de balle sont Kokone Kirino et Haruaki Usui, tels qu'ils étaient en primaire. Maintenant, je comprends. Ômine et moi avons collaboré pour le bien de notre vœu respectif, mais changer le monde n'était pas son véritable désir. Il souhaitait quelque chose de nettement plus simple : que Kokone Kirino puisse sourire comme elle le faisait à cette époque.

Au sein de cet espace, ce vœu est exaucé en permanence.

Dans le monde réel, ce ne serait plus possible. Ômine est sans doute condamné à mourir et, au vu des blessures profondes dans le cœur de Kirino, celle-ci ne s'en remettra sûrement jamais si elle apprend comment il est mort. Et si Usui finit par savoir ce qui est arrivé à ces deux-là auxquels il tient tant, il en souffrira pendant très longtemps.

La réalité est bien trop implacable, bien trop cruelle.

Ce rêve aussi doux qu'éternel leur offre la meilleure issue qui soit.

Oui, mais pourtant...

— Es-tu en train de me demander d'affronter la réalité en face ?!

\*Splash\*

Cela recommence. Un nouveau corps étranger grotesque s'abat sur ce monde heureux.

— Arrête... arrête...

*Une Boîte est le seul moyen de rendre possible ce bonheur... Cesse de le détruire !*

— Ômine est ton ami, non ? Tu sais bien qu'il a besoin de cette Boîte, même si elle est imparfaite, n'est-ce pas ?! Alors, s'il te plaît, arrête... je t'en supplie !

Je crie.

— Kazuki !

Je crie son prénom.

— Oooh...

Oui. Je me souviens.

Il est mon ennemi.

— Hmm ? C'est quoi, ça ?



Le temps que le « petit » Ômine sans oreilles percées s'aperçoive de la présence de la masse, celle-ci a déjà entamé son expansion.

Le champ de blé autrefois doré se flétrit à son contact, offrant dorénavant un paysage morne. La terre du parc change drastiquement et se mue en marécage. Le ciel s'assombrit et vire au violet. Le tas de chair rattrape le trio et les piège. Ils hurlent, mais la substance rouge sombre continue à s'étendre. Finalement, elle les avale, remplissant la dimension de sa masse monstrueuse.

Cet espace aussi est fichu.

Le monde joyeux de Daiya Ômine n'est plus.

Et je suis de nouveau éjectée vers les profondeurs océaniques.

— ... Pourquoi, Kazuki... ?

Il y a une autre silhouette indistincte et vacillante devant moi. Ce n'est pas le véritable Kazuki, mais je sais désormais que les deux sont liés d'une certaine manière.

— Arrête ce petit jeu... ! Pour qui te prends-tu ? À quoi bon ruiner le bonheur d'autrui ?!

Je confronte cette entité avec toute ma rage, mais elle ne dit qu'une seule chose :  
(Ça fait mal, ça fait mal, ça fait mal.)

Une fois de plus, la forme se dissipe aisément à mon toucher. Mes paroles n'atteignent probablement pas Kazuki dans cet état.

— ... Kazuki. Qu'as-tu fait à l'intérieur de cette Boîte ? Et que fais-tu en ce moment même... ?

Je balaie les environs du regard. Les ombres inquiétantes convergent dans ma direction tel un banc de carpes tournoyant autour de la nourriture.

Cependant, cette multitude répète inlassablement les mêmes mots dénués de sens.

(Non... non...) (Aidez-moi.) (Tuez-moi.) (Je suis seul.) (Je suis désolé, je suis désolé, je suis désolé.) (Que quelqu'un me regarde, par pitié.) (Nnnnnnnnngh.) (Je veux te voir.)

(Maria.)

(Maria.)

(Maria.)

(Maria.)

Serrant les dents, je les repousse.

Cela suffit à dissiper les ombres.

Je continue de m'enfoncer dans cet océan. Il ne semble jamais s'arrêter.

Depuis combien de temps dure cette descente ? Une éternité a déjà dû s'écouler.

De nombreuses fois, j'ai été attirée dans de petits mondes remplis de joie. Chacun d'eux était un endroit reposant vibrant au son de rires sans fin. Néanmoins, aucun n'a échappé à la destruction provoquée par ce dégoûtant tas de chair rouge sombre.

Au début, poser mes yeux sur lui suscitait une vive colère en moi. *Pourquoi Kazuki fait-il une chose pareille ? Désire-t-il tant me faire obstacle ?* Toutefois, cette émotion a progressivement évolué pour se changer en peur. Lorsque j'ai commencé à réfléchir à la méthode



employée, j'ai compris qu'une incroyable folie se tapissait derrière. Alors, l'inquiétude m'a gagnée. *Si Kazuki fait tout cela... va-t-il bien ? A-t-il réussi à rester sain d'esprit ?*

Je me murmure ces mots tout en contemplant les mondes se faire consumer et être brisés par toutes ces masses rouge sombre.

— Kazuki... je veux te parler.

J'ai besoin de savoir ce qu'il pense, ce qu'il fait.

Je croyais plonger dans cet abîme pour toujours, mais il y a bien un fond. L'eau n'est plus aussi limpide ; elle se fait stagnante et obscure, recouverte d'une noirceur intense et visqueuse semblable à du goudron. Toute la négativité que cette Boîte a produite s'est amassée tout en bas telle une couche de sédiments. Ces émotions condensées forment le plancher océanique.

Et il y a là un autre petit monde.

C'est lui qui est la cause de toutes ces destructions et d'une telle accumulation de détresse.

Me préparant mentalement, je pénètre dans ce petit espace.

Cela se produit dès mon arrivée. Je peux sentir que l'atmosphère de ce monde est différente. Un picotement douloureux parcourt ma peau, comme si l'air était saturé de minuscules grains de sable, et le ciel est teinté de rouge, donnant l'impression que du sang y a été étalé. Le sol est entièrement recouvert de ces tas de viande repoussants. Mais aucun ne croît ni ne pulse comme dans les autres dimensions.

De la même façon qu'auparavant, je suis ici en tant qu'observatrice. Toutefois, quelque chose s'approche de moi tandis que je flotte au-dessus du monde. Il s'agit d'une distorsion spatiale, ressemblant à une « flaque » d'air ayant vaguement forme humaine.

(Maria.)

Cette voix, le prénom avec lequel elle m'appelle.

— Kazuki ! Est-ce vraiment toi ?!

Mais voici ce que la « flaque » me répond :

(Malheureusement, on ne peut pas discuter, car ceci est un message que j'ai laissé dans l'éventualité où tu viendrais. Bon, on ne peut pas vraiment dire que ce soit intentionnel, alors vois ça comme... une pensée résiduelle, peut-être ?)

— Quel est cet endroit ? ... Oh oui, c'est vrai, nous ne pouvons pas interagir.

(La première question que tu vas sûrement te poser, c'est « Où suis-je », pas vrai ? Voici ce qu'aurait dû être mon joyeux petit monde me maintenant prisonnier à l'intérieur du Bonheur Déformé.)

Sans fournir d'explication supplémentaire, la « flaque » commence à m'emmener quelque part. Je la suis en silence.

Elle s'arrête juste au-dessus d'une école.

Je baisse les yeux pour observer. Tout comme dans les autres mondes miniatures, j'ai une vision surnaturelle de cet endroit. La sensation est si unique que je ne peux pas réellement la décrire, mais disons que je suis capable de percevoir cette dimension dans son intégralité.



J'allais dans cette école, avant, et elle est plus animée qu'à l'accoutumée. Il semble qu'un festival est en cours. Les élèves mettent la touche finale à leurs préparatifs dans un joyeux tohu-bohu, et j'en reconnais certains.

Je repère également Ômine et Kirino. Les deux sont restés proches dans ce monde. Avant de céder au sentimentalisme, je passe rapidement à d'autres personnes.

Une en particulier.

— Kazuki !

Je le remarque dès qu'il quitte le bâtiment.

— ... Ah.

C'est assez pitoyable, mais le simple fait de le voir suffit à faire bondir mon cœur, qui se met à battre plus vite. Je ne peux refouler mon envie d'être auprès de lui, peu importe comment il me traite. Je veux qu'il me voie et qu'il se tourne vers moi.

Puis, je réalise une chose. Kazuki pousse un fauteuil roulant.

La fille qui y est assise s'appelle Kasumi Mogi. Les deux arpentent joyeusement le festival scolaire comme un couple récemment formé.

— ...

Des sentiments complexes tourbillonnent en moi. Lorsque j'y réfléchis attentivement, je peux comprendre pourquoi Mogi devrait être l'élue à ses côtés. Elle a toujours eu l'intention d'avouer ses sentiments à Kazuki. Elle aurait certainement pu y arriver et entamer une relation amoureuse avec lui, même avec l'accident, et même sans Boîte.

— C'est... exact...

Je ne suis pas ce dont Kazuki a besoin.

Je ne suis pas ce dont quiconque a besoin.

— Un monde sans moi est celui où Kazuki peut être heureux. Non...

En fait, c'est moi qui suis une nuisance.

Kazuki a toujours été convaincu qu'un quotidien tranquille pouvait chasser le désespoir, quelle que soit sa profondeur.

Ce qui a détruit sa façon de penser, qui l'a conduit à la folie, c'est ce corps étranger qui s'est frayé un chemin dans sa vie. Cette présence qui a amené les Boîtes dans son existence.

En bref...

— Je suis une calamité pour Kazuki.

Voilà pourquoi je n'ai jamais mérité d'être avec lui.

Toutefois, j'ai beau en prendre conscience, ni la « flaque » ni ce monde ne me libère. D'un air lugubre, j'observe Kazuki et Mogi parcourir le festival.

Celui-ci s'achève, et un feu de camp prend sa suite. Les élèves se mettent à danser au son de *Turkey in the Straw*. Kazuki et Mogi s'absorbent tranquillement dans la contemplation des flammes.

Ensuite, elle saisit lentement sa main, aussi doucement que si elle tentait d'attraper une bulle de savon, et le fixe droit dans les yeux.

— Je t'aime, Kazu.



Kazuki, lui retourne son regard et finit par répondre en souriant.

— Moi aussi, je t'aime, Mogi.

Elle lui décoche le plus beau de tous les sourires.

— Restons ensemble pour toujours.

— Oui !

Il ne me reste plus rien à voir ici.

Le bonheur de Kazuki se trouve là. Par conséquent, il vaut mieux que je parte sans rien dire.

Je jette un coup d'œil en direction de la « flaque », qui est toujours près de moi.

— J'en ai vu assez. Ramène-moi dans l'abîme.

Mais elle conserve le silence.

— Ne t'en fais pas. Je demeurerai loin de toi. Je ne te haïrai pas, même si tu as cassé le Bonheur Déformé au point qu'il ne soit plus réparable. En réalité, s'il y a bien quelqu'un qui mérite d'être haï, c'est plutôt moi. Tu devrais m'oublier et repartir de zéro. Cependant, je ne changerai pas. Quand bien même le Bonheur Déformé serait détruit, je ne cesserais jamais de chercher le moyen de rendre heureux tous les habitants de notre planète.

Je n'attends aucune réponse, mais la « flaque » s'exprime tout de même.

(Maria, je parie que tu viens d'avoir une idée stupide. Tu penses sûrement que je suis heureux de passer ma vie en compagnie de Mogi et que tu ferais mieux de nous laisser tranquilles. Eh bien, permets-moi de te dire que tu te trompes.)

— Pardon ?

(Ne sous-estime pas l'ampleur de ma démence.)

Le monde vire soudain au blanc, m'aveuglant de son éclat.

— ... Qu'est-il arrivé ?

Le paysage reprend son apparence normale. Le ciel est toujours rougeoyant, et les tas de chair n'ont pas bougé.

Mais quelque chose ne va pas. Le feu qui brûlait dans la cour a disparu, et les élèves ont recommencé leurs ultimes préparatifs du festival scolaire.

Il me faut peu de temps pour appréhender correctement la situation.

— Nous sommes revenus dans le passé ? Est-ce que ce jour se répète... ?

Kazuki, poussant un fauteuil roulant, entre à nouveau dans mon champ de vision.

— Cela ne s'achève-t-il pas simplement au moment où il trouve le bonheur ?

En tant qu'observatrice, ma perception du temps diffère de celle de Kazuki. Si je devais décrire le phénomène avec des mots, ce serait comme regarder un jeu vidéo ; même après une durée considérable, aucune fatigue ne se fait ressentir.

Je finis par assister à la conclusion intime entre lui et Mogi à de multiples reprises. J'écoute en boucle la confession de l'une, puis la réponse positive de l'autre.

Je sais ce que je ressens à l'égard de Kazuki. Il m'est cher, je veux l'enlacer et être l'élue de son cœur. Chaque fois que je les vois s'avouer leurs sentiments, ma poitrine donne l'impression de se déchirer.



— Qu'est-ce donc ? Une sorte de punition ? Es-tu en train de te venger en me montrant un bonheur que je ne connaîtrai jamais ? demandé-je à la « flaque », mais, contrairement à avant, elle n'a rien d'enregistré pour moi. ... Non, je me trompe en appelant cela une « punition ». Si Kazuki est heureux, alors je devrais me réjouir, moi aussi. Mes propres sentiments ne comptent pas.

Je continue de regarder. Mogi fait sa déclaration, puis Kazuki l'accepte. Je serre les dents tout du long.

Néanmoins, comme l'a dit « la flaque », ce n'était que le début.

Le tournant a lieu à la neuvième itération.

Mogi fait sa déclaration, et Kazuki répond d'un air angoissé :

— Attends jusqu'à demain.

Il s'enfuit vers le lycée comme si un fantôme le poursuivait. Incapable de comprendre ce qu'il se passe, Mogi demeure sous le choc, les yeux écarquillés.

Kazuki réapparaît sur le toit après avoir couru à travers le bâtiment. Sans une once d'hésitation, il escalade le grillage.

— ... Mais à quoi pense-t-il ? Il va se suicider... ? ... ! Je vois, il a remarqué que ce monde reboucle. Donc...

Kazuki baisse le regard et déglutit, puis murmure quelque chose.

— Maria.

— ... !!

Afin de me rencontrer, Kazuki saute, et son corps périt.

Cependant, la dimension continue d'avancer. Kazuki semble avoir conservé ses souvenirs des itérations précédentes et, sans même parler à Mogi, il se précipite hors de l'école pour partir à ma recherche.

— Arrête, Kazuki...

Cela ne sert à rien. Il ne peut pas me trouver. Ce monde est bâti autour du concept fondamental de mon absence. Il devrait le savoir.

— Tu peux être heureux sans moi ! Mogi est là. Haruaki et tes amis aussi sont là. Tout le monde te soutient. Tu seras heureux si tu cesses de me chercher. Alors, fais-le !

Incapable de trouver la moindre piste, Kazuki se suicide une nouvelle fois pour garder la mémoire.

Sous mes yeux, le contenu de sa boîte crânienne se répand.

Kazuki poursuit sa traque en vain.

Jusqu'à ce qu'il m'atteigne, il continuera de se tuer et de se transformer en tas de chair. Un esprit rationnel ne serait pas capable de commettre des actes aussi affreux. Comme je le suspectais, Kazuki sombre peu à peu dans la folie, perdant tant la raison que l'intellect. Malgré tout, il persiste à me chercher.

— Arrête ! m'écrié-je si souvent, mais il ne m'entend jamais.

Sous mes yeux, Kazuki meurt en boucle.



Au fil des répétitions, le ciel devient de plus en plus rougeoyant, et le nombre de masses rouge sombre augmente. Finalement, je saisis enfin pourquoi ce que je vois est si bizarre, contrairement aux autres mondes miniatures remplis de joie.

Celui qui repeint le ciel avec du sang n'est nul autre que Kazuki lui-même. C'est aussi lui qui crée ces amas de chair sur le sol. Et, en mourant sans cesse, il défie en permanence la raison d'être de cet espace.

Kazuki répétait cette série d'actions bien avant que je commence à l'observer. Ce n'est pas la première fois qu'il recouvre la mémoire, ni la première fois qu'il se suicide encore et encore à cause de cela.

Ceci est sa rébellion vis-à-vis du Bonheur Déformé, et les conséquences de toutes ses attaques ne se limitent pas à ce monde minuscule. La Boîte elle-même se retrouve endommagée puis brisée, morceau par morceau. L'annihilation des dimensions d'Ômine et des autres par les tas de chair repoussants en est l'une des manifestations.

Il s'agit d'un acte violent, semblable au comportement d'un kamikaze.

Un massacre qui ne mènera jamais au bonheur.

— Que faudrait-il faire pour t'arrêter ?

Parfois, Kazuki cesse de se tuer, choisit d'oublier et trouve un minimum de joie dans sa relation avec Mogi, mais cela ne dure jamais très longtemps. Au bout du compte, il découvre toujours le pot aux roses et reprend ses suicides pour garder la mémoire. Ce cycle perdure inlassablement.

C'est un véritable enfer.

Autant pour celui qui le vit que pour celui qui le voit.

Toutefois, l'architecte de ce calvaire n'est autre que moi.

— ... Le bonheur que je désirais tant...

Est-ce donc cela ? Une chose aussi vulnérable à la moindre petite distorsion ?

Si c'est le cas, alors cette Boîte doit être dé...

Non, ne tirons pas de conclusions hâtives. À part Kazuki, tout le monde passe la journée dans la joie et la bonne humeur, sans jamais remarquer que tout est factice.

Kazuki est l'exception. Il a en lui quelque chose de spécial qui lui fait prendre conscience de la nature superficielle de cet endroit et le pousse à aller aussi loin.

— Je ne comprends pas... De quoi pourrait-il s'agir ?

Ses sentiments pour moi ? Mais je ne peux pas vraiment dire que ses actions m'aident beaucoup. Il vaudrait mieux qu'il m'oublie au lieu de se torturer à ce point. Je le pense sincèrement. Je pénétrerais dans cet enfer si je pouvais échanger ma place avec lui. La souffrance de Kazuki m'afflige davantage que n'importe quel tourment que je pourrais vivre.

Je suis sûr qu'il le sait.

— Kazuki... tu dois t'en rendre compte. Personne ne veut cela. Il n'est pas trop tard. Oublie-moi et profite de ce bonheur.

Cependant, la « flaque » s'exprime pour la première fois depuis longtemps. Ses paroles semblent presque lui échapper.

(Ce n'est toujours que le début.)



Je suis abasourdie, mais je découvre bien assez tôt que ce n'est ni un mensonge ni une exagération.

Le calvaire de Kazuki évolue de la pire des façons, se transformant en un enfer qui le torture de toutes les manières imaginables.

Poussé à bout, Kazuki se met à commettre les plus viles atrocités. Il assassine Mogi. Il assassine ses amis. Il assassine sa famille. Il assassine d'innocents inconnus.

En tuant ces gens et en les supprimant du monde, il tente d'en faire un lieu où le bonheur ne peut pas exister.

Pour ce Kazuki, les meurtres représentent une forme d'automutilation encore plus vicieuse que le suicide. Agir ainsi signifie que, même s'il parvient à s'échapper de la Boîte, son esprit n'en sortira pas indemne. Il passera le reste de sa vie à se mortifier, écrasé par les remords.

— Arrête... Kazuki, je t'en prie, arrête...

Lui aussi doit s'en douter. Et, pourtant, il continuera afin de me trouver. Rien ne peut le forcer à s'interrompre.

Des fissures se propagent dans le ciel à cause des actes barbares de Kazuki.

Oui... Elles sont le symbole de ma confusion. Ma foi dans le Bonheur Déformé vacille.

Après s'être obstiné à massacrer tout le monde, Kazuki réussit enfin à accéder à la solitude absolue.

Sans plus personne autour de lui, sa propre raison d'être va disparaître. Une vie n'a de sens que parce qu'elle est observée par autrui. N'ayant plus âme qui vive pour le voir, Kazuki perd peu à peu ses facultés humaines. Il devient incapable de conduire une moto. De faire marcher un ascenseur. D'écrire. Les mots s'effacent de son esprit.

Progressivement, Kazuki ne peut plus rien faire.

— C'est horrible..., dis-je en soupirant. Il... n'est plus rien. Il a tout perdu.

Bien qu'il se trouve dans un monde factice, Kazuki ne sera plus jamais le même après avoir renoncé à une telle portion de son humanité. Détruire le Bonheur Déformé ne suffira pas à le sauver.

— Il n'a plus rien. Son sacrifice est plus grand que le mien !

Kazuki a été réduit à néant, mais il se rend tout de même quelque part. Il n'en a probablement plus conscience. Il n'est plus apte à réfléchir. Malgré tout, il atteint toujours mon appartement, m'appelle et frappe le mur sans faillir. Encore et encore, pendant presque une éternité, sans même savoir si cela accomplira quelque chose. De plus en plus souvent, il oublie mon nom et se contente de marteler le mur. Son esprit s'est évanoui. Depuis bien longtemps maintenant, il n'est plus qu'une machine suivant un programme qu'il a lui-même écrit.

\*Bang\* \*Bang\*

Oh... je vois...

Ce bruit que j'entendais en permanence dans ma tête... c'était celui émis par les coups de Kazuki pour essayer de m'atteindre.



\*Bang \*Bang\*

Il m'appelait tandis que son âme s'érodait peu à peu, le laissant vide. Même moi, je suis incapable de savoir combien de temps exactement il a passé à accomplir ce geste. Cela doit représenter l'équivalent de plusieurs vies humaines. Pendant pratiquement une éternité, Kazuki a cogné ce mur.

Dans l'unique but de me voir.

Simplement pour cela !

— Ngh, aaaah...

Ne puis-je vraiment rien faire pour répondre à ses sentiments ?

— Kazuki ! m'exclamé-je. Kazuki, je suis juste là ! Kazuki !

Je sus debout devant lui, répétant son nom en criant.

Malheureusement, il ne me prête nullement attention.

Et je ne peux pas non plus le toucher.

Le gouffre nous séparant est infranchissable. C'est comme s'il existait une Boîte conçue spécifiquement pour nous maintenir loin l'un de l'autre.

\*Bang\* \*Bang\*

Ces bruits représentent les hurlements de détresse de Kazuki. *Aidez-moi. J'ai mal. Ça suffit.* Toutes les silhouettes que j'ai croisées dans les profondeurs océaniques sont les manifestations physiques des émotions sous-jacentes guidant son comportement.

Kazuki devrait pouvoir tout arrêter quand il le souhaite. Il devrait avoir cette liberté.

Toutefois, il persiste à frapper à ce mur, alors même qu'il ignore si je peux l'entendre. Non, je ne crois pas qu'il puisse s'interrompre, désormais.

— Kazuki... tu es fou. Dément. Quelle folie d'aller aussi loin juste pour me voir !

\*Bang\* \*Bang\*

— Toutefois...

Je dois l'admettre.

— Toutefois, je suis heureuse, Kazuki.

Bien sûr, je ne veux pas qu'il souffre. Cependant, une part de moi se réjouit de savoir qu'il me désire à ce point. Je suis parfaitement consciente qu'il s'agit là d'une pensée affreuse, mais je suis incapable de la réprimer.

— J'ai connu les affres de la solitude après être restée seule aussi longtemps. Rien ne me rendait plus heureuse que de t'avoir à mes côtés. C'était la seule chose que je pouvais faire pour m'assurer que ma vie avait encore un sens.

Malgré tout, regardez où cela nous a menés. Je suis tout ce qu'il a. Il ne peut pas rompre ses liens avec moi. La dernière option qu'il lui reste, c'est me chercher au détriment de sa propre existence.

Je ne peux m'en prendre qu'à moi-même pour ne pas avoir identifié sa véritable nature.

— Tant pis. Trouver un sens à ma vie n'a plus d'importance. Je me fiche de devenir quelqu'un de creux, sans aucune raison d'être... Je refuse de continuer à te regarder sombrer. Je veux t'aider. Après tout, Kazuki, tu... tu...



Je frotte mes joues en réaction à une étrange et soudaine sensation.  
Elles sont humides.

... Ce sont des larmes.

— Je n'en reviens pas...

Je n'arrive pas à croire que je puisse encore pleurer. Je n'arrive pas à croire que je possède encore une telle fragilité en moi.

Mais, une fois que je m'en rends compte, les dés sont jetés.

— Ngh, aaah... Aaaah !

Un flot de larmes s'écoule de mes yeux.

— Kazuki... Kazuki... Kazukiiii !!

Il a fait revenir la faiblesse dont je m'étais débarrassée.

Ce qui veut dire que je...

*Je... ne suis plus une Boîte.*

— Waaah !!

Me voilà de nouveau humaine.

— Si je ne suis plus une Boîte... Si je n'existe plus dans l'unique but d'exaucer des vœux...

Je continue de pleurer et de crier.

— Dans ce cas, je me fiche que mes souhaits deviennent réalité ! Alors, je vous en prie, sauvez Kazuki ! Je vous en supplie, sauvez-le ! ... Je hais cette situation. Kazuki, je veux te voir. Je veux entendre ta voix. Je veux sentir ta chaleur. Je veux que tes yeux se posent sur moi. Regarde-moi encore une fois. Kazuki... Kazuki... Kazuki... !

\*Bang\* \*Bang\* \*Bang\* \*Bang\* \*Bang\* \*Bang\*

— Reviens-moi... Rendez-moi cette vie si belle ! Je n'en peux plus. C'est insupportable ! Je déteste devoir perdre tous ceux que j'aime ! Je déteste la solitude ! Pitié... pitié... laissez-moi être avec... laissez-moi être avec... Kazuki... Kazuki... !

Une pensée me traverse subitement l'esprit. Que ferais-je à la place de Kazuki ?

Je suis certaine que j'agis exactement de la même façon.

Aussi insensé que cela paraisse, je reproduirais le même comportement.

Même si, au grand dam de Kazuki, mon existence s'en retrouvait ravagée, je sacrifierais tout pour le voir.

Un sourire amer se dessine sur mon visage baigné de larmes.

— Nous sommes... fous. Complètement fous à lier, pas vrai, Kazuki ?

Envers et contre tout, nous essaierons de nous revoir.

Envers et contre tout, nous vivrons en prenant soin l'un de l'autre.

Pourquoi faire cela ? Je ne sais pas. Je l'ignore, mais c'est tout ce que nous avons. Aucune autre option n'est à portée de main.

— *Il y a quelque chose de spécial entre nous.*



— *Quelque chose que nous avons trouvé.*  
 — *Quelque chose de bien plus précieux qu'un vœu.*

\*Bang\* \*Bang\*

— Tu ne peux pas entendre ma voix, Kazuki ?

\*Bang\* \*Bang\*

— Tu es vraiment incapable de m'entendre ? Dans ce cas...

\*Bang\* \*Bang\*

— ... je vais faire en sorte que tu le puisses.

J'essuie mes larmes et referme la bouche, mes lèvres ne devenant plus qu'une mince ligne.

J'ai pris ma décision.

Je vais détruire le Bonheur Déformé.

Et, ensuite, j'irai retrouver Kazuki et resterai à jamais auprès de lui.

Cela ne changera pas, même s'il n'est plus que l'ombre de lui-même.

... Mais, est-ce possible ?

Cela ne concerne pas que lui. Ma propre situation est problématique. Pour l'accomplissement de mon vœu, j'ai maintenu sur mon esprit une pression qu'il ne peut pas supporter. Lorsque l'on étire un fil, soit il se brise soit il s'allonge, mais il ne peut revenir à son état initial. Il y a fort à parier que, si je perds le Bonheur Déformé — et donc tout espoir d'obtenir une autre Boîte à l'avenir —, je vais y laisser mes facultés mentales. Il est impensable que nous puissions demeurer ensemble dans ces conditions.

*Que dois-je faire ? Si c'est ce qui nous attend, que dois-je faire ?*

(La trouver.)

Face à cette voix, j'ouvre les yeux.

La « flaque » me parle.

(Trouve la zéroième Maria. Trouve la fille qui pleure.)

— ... Quelle est donc cette « zéroième » Maria ? Pourrai-je vraiment sauver Kazuki si je mets la main sur elle ?

Mais la « flaque » ne répond pas. Je ne sais même pas si ses propos ont un quelconque rapport avec la situation actuelle.

Néanmoins, je décide de croire malgré tout en cette obscure déclaration.

Après tout, elle provient ni plus ni moins de Kazuki en personne.

Je retourne dans le vaste océan obscurci.

Je la remarque immédiatement... comment ne m'en suis-je pas rendu compte plus tôt ? Est-ce parce que les rires qui la noyaient ont disparu ? Ou tout simplement parce que je n'avais jamais voulu y prêter attention ?

Quoi qu'il en soit, pour la première fois, j'entends une voix.

Celle d'une fille pleurant tout au fond de l'océan.



J'ai beau faire tout mon possible pour le nier, son timbre sonne comme le mien.

Les sanglots proviennent de la partie la plus profonde de l'abîme, où sont tapis des sombres amas d'émotions négatives. Je n'ai aucune idée de ce qu'il adviendra de moi une fois que ces ténèbres m'auront engloutie. Je pourrai bien me noyer dans cet océan, sans jamais pouvoir m'échapper à nouveau.

Mais je plonge sans hésitation.

Cette noirceur pesante s'accroche à mon corps comme du béton visqueux. Je ne vois pas à plus de quelques centimètres. Tout n'est que pénombre absolue autour de moi. J'ai mal, c'est répugnant, cela démange, j'en suis terrifiée. Mais je ne m'arrête pas. Me guidant au seul son des pleurs, je sens que je m'enfonce toujours plus profondément.

— Unh, gh... !

Juste au moment où je demande si cela va durer indéfiniment, les ténèbres se dissipent.

Une scène mélancolique apparaît dans la lumière.

— ... C'est...

Oui... je connais cette vue. Jamais je ne pourrai l'oublier.

Il s'agit d'une route de bord de mer balayée d'une brise marine charriant l'odeur du sel. L'asphalte est craquelé et la glissière toute rouillée, preuve du mauvais entretien des lieux. D'un côté, au-delà de la falaise, l'océan offre un spectacle saisissant. De l'autre côté, une étendue de terre recouverte de mauvaises herbes et d'arbres en piteux état renvoie une triste image.

C'est sur cette route quasiment abandonnée que ma famille m'a été enlevée.

Toutefois, ce que je ne vois n'est ni un souvenir ni le reflet de la réalité. À mon arrivée, les deux véhicules ayant plongé par-dessus bord avaient déjà été emportés loin du site de l'accident.

Par conséquent, lorsque je les vois percuter la glissière, la rompre, puis piquer en direction de l'eau, je sais que cette vision n'est pas réelle. Il s'agit seulement d'une reproduction virtuelle.

Cependant, chaque détail y est fidèlement retranscrit, la texture de chaque objet présent fidèlement recréée. Ce rêve éveillé semble plus vrai que la réalité.

Les vies qui s'apprêtent à disparaître sont réelles, elles aussi.

Je tends la main pour aider, mais je ne suis qu'une observatrice. Je ne peux rien toucher. Tout ce qu'il m'est possible de faire, c'est regarder la voiture transportant ma famille me dépasser et plonger dans l'à-pic. Je suis impuissante. Le passé ne peut être modifié.

Mon père et la personne responsable de l'accident étaient morts sur le coup, et ma mère était décédée sans jamais reprendre connaissance. Aya Otonashi rendit son dernier souffle dans une ambulance ; elle était réveillée, mais victime d'une hémorragie fatale. Voici le passé qui ne peut être changé, peu importe mes actions.

Ce cauchemar a hanté mes nuits jusqu'à ce que je perde la mémoire... Non, même après. Cependant, cette fois-ci, il y a quelqu'un qui n'y était jamais apparu.



Et ce quelqu'un, c'est moi au collège. Je me tiens près du trou que les véhicules ont fait dans la glissière, en pleurant d'une voix étranglée.

— ... Pourquoi ? demande-t-elle faiblement, le regard baissé en direction du pied de la falaise. Pourquoi tu as fait ça, Aya ?

Cette version collégienne de moi-même observe quelque chose... sa grande sœur couverte de sang, la partie inférieure du corps broyée. Aya Otonashi.

Cette dernière escalade toute seule la paroi. Bien que sévèrement blessée et à l'article de la mort, elle sourit.

Elle détient encore le sourire le plus charmant qui soit.

— Je suis sûre que tu n'as pas vraiment besoin de poser la question, Maria. Ceci est ma vengeance contre la famille qui a produit ce vide en moi.

— Ce n'est pas ce que tu m'as dit. Tu ne voulais pas plutôt le remplir en apportant la joie à tout le monde ?

— C'était aussi un objectif majeur pour moi, oui. Mais pas le seul. Tuer la famille qui m'a rendue creuse en était un autre. C'est à toi que j'ai décidé de confier la première mission, celle de donner du bonheur aux gens.

— Je ne peux pas faire ça.

— Mais si. Je le sais parce que, à l'instant où je mourrai, tu ne seras plus Maria Otonashi.

Elle sourit.

— Tu seras Aya Otonashi.

Oui, ma sœur *l'avait bien annoncé.*

*— Je vais te faire une prédiction sur ton avenir.*

*— Tu vas prendre ma place... non, tu dois le faire.*

*— Cela signifie que tu vas devoir être quelqu'un qui rend les autres heureux.*

*— Maria, quand j'aurai quatorze ans, je partirai pour un grand voyage.*

*— Maria Otonashi deviendra Aya Otonashi.*

Tout s'est déroulé comme Aya Otonashi le désirait. Nous avons tous été ses marionnettes. Aya Otonashi possédait la faculté de manipuler les gens et de dicter le futur ; c'était un monstre. Voilà pourquoi elle avait aussi pu faire cela.

— Je vais peut-être perdre mon corps, mais je ne mourrai pas. Maria, je vivrai en prenant possession de toi. Je suis sûre que tu le comprends. Une fois sous mon contrôle, tu cesseras d'exister. Ton seul but sera de concrétiser mon vœu, ce sera ton unique raison d'être. Abandonne-le, et tu deviendras une coquille vide, sans âme ni identité.

Oui, c'est vrai.

Je ne suis pas Maria Otonashi. Je suis Aya Otonashi.



Kazuki m'a permis de rêver. Malheureusement, redevenir Maria Otonashi n'est plus possible.

Je détruirai le Bonheur Déformé. Je sortirai Kazuki de cette Boîte. Ma détermination est intacte.

Mais, au point où nous en sommes, le fait que je puisse demeurer à ses côtés...

(Maria, ce n'est pas Aya Otonashi.)

Mes yeux s'écarquillent quand j'entends cette voix.

Le vestige de Kazuki est ici.

(Tu ne peux pas jouer le rôle d'Aya Otonashi quand ça t'arrange. Tu dois arrêter de fuir la réalité.)

— ... Fuir la réalité ? Je ne peux pas l'accepter, même venant de toi. Aya Otonashi m'a mise dos au mur, c'est indéniable. Et tu prétends que j'interprète son personnage à ma convenance ? C'est impossible. Je n'ai jamais voulu souffrir, tu sais ? Je n'ai pas demandé à lutter encore et encore... !

(Cesse de placer Aya Otonashi sur un piédestal.)

Chacun s'exprime à son tour, mais ce n'est pas une conversation. Et quoi de plus normal, puisqu'il ne peut pas m'entendre.

— Aya Otonashi était spéciale. Depuis l'instant où mes yeux se sont posés sur elle pour la première fois, elle l'a été. Il n'y a pas eu une seule seconde où elle n'était pas. Alors, considérer qu'elle transcendait l'humanité n'est pas franchement exagéré, tu ne penses pas ?

Je suis prise d'un rire plein d'autodérision.

— En fait, Aya Otonashi avait prédit tout cela. Elle m'avait dit qu'elle s'emparerait de mon corps, puis se tuerait le jour de son anniversaire, et tout s'est produit exactement ainsi. Les visions du futur d'Aya Otonashi ne se sont jamais révélées incorrectes. C'était un être exceptionnel, à la fois humain et bien plus que cela.

La « flaque » reste silencieuse un long moment.

Durant ce laps de temps, la moitié supérieure du corps d'Aya Otonashi a agrippé ma version collégienne. Elle me tient de ses mains ensanglantées et ne me lâche pas.

La « flaque » reprend la parole.

(J'ai visité la maison où tu as vécu et mené ma petite enquête. J'ai appris tout ce que j'ai pu sur la famille Otonashi. J'ai très vite saisi qu'elle était l'objet de circonstances compliquées, mais je n'ai pas pu découvrir grand-chose te concernant. Car personne ne te connaissait.)

— Parce que j'étais une enfant timide qui parlait peu et n'avait aucun ami.

(En revanche, tout le monde se souvenait d'Aya Otonashi. Ils s'accordaient tous à dire qu'elle était remarquablement belle et intelligente. Même si, en apparence, elle ne semblait avoir aucun problème, j'ai tout de même appris qu'elle était une sacrée fauteuse de troubles. Tout un tas d'incidents s'étaient produits autour d'elle. De plus, ils avaient pris de l'ampleur au fur et à mesure qu'elle grandissait.)



— Oui, voilà qui la définit correctement, mais quelle importance ? Qu'essaies-tu de me dire ?

Je suis irritée. Je ne sais pas pourquoi.

(Elle aimait raconter qu'elle voulait rendre tout le monde heureux. Son professeur principal en cinquième le savait aussi. Ce n'était pas ni une lubie ni une envie de faire bonne impression, cette idée aussi ambitieuse qu'impossible à réaliser représentait une aspiration sincère. Pour cette raison, son professeur soutint son plan de tout son cœur, malgré le jeune âge de ta sœur.)

*Quel plan ?*

La « flaque » m'en fait part.

(Elle désirait étudier à New York une fois qu'elle aurait quatorze ans.)

— Quoi... ?

(Aya souhaitait élargir ses horizons pour le bien de sa mission. Apparemment, elle disait qu'elle voulait voyager dans plein de pays différents, en plus des États-Unis. Elle ne comptait pas rentrer chez elle un jour. Selon son professeur, elle avait persuadé ses parents, mais la seule personne avec qui elle n'avait pas pu se résoudre à aborder le sujet, c'était sa chère sœur.)

— *Maria, quand j'aurai quatorze ans, je partirai pour un grand voyage.*

— Mais... mais cela n'a aucun sens ! Aya Otonashi s'est suicidée avec sa famille le jour de son anniversaire ! Elle avait choisi cette méthode pour se venger d'eux et s'emparer de moi. Elle ne voulait pas aller à l'étranger... C'est...

C'était bien trop banal pour elle. Jamais elle n'aurait envisagé cette idée.

Ou est-ce simplement ce que je me plais à croire... ? Oui, je veux peut-être placer Aya Otonashi sur un piédestal.

Pourquoi ? ... Je l'ignore. Je ne sais pas non plus pourquoi je suis aussi énervée.

(Avec sincérité, Aya Otonashi tentait constamment de sauver chaque habitant de notre planète. C'était une fille brillante qui passait son temps à découvrir et expérimenter de nouvelles manières d'y parvenir. Mais, au bout du compte, elle demeurait une collégienne. Ce qui signifie que son école était sa seule sphère d'influence. Et ses valeurs morales étaient aussi trop immatures. Cependant, elle avait conscience de ses faiblesses et essaya de les rectifier en s'ouvrant au monde.)

La « flaque » continue tandis que ma perplexité se fait grandissante.

(Crois-tu vraiment qu'une fille aussi optimiste et visionnaire tuerait sa famille par vengeance, en choisissant en plus de se suicider au passage ? Penses-tu qu'elle nourrirait une idée aussi injuste et malveillante, celle de « transférer » son âme en toi ?)

— Mais c'est ce qu'elle a fait ! Pour Aya Otonashi, c'était possible !

Après tout, c'était une créature surhumaine échappant à la compréhension ou à l'imagination d'une personne comme moi, si quelconque.



— Elle l’avait prédit. Je me souviens de ses paroles exactes : « *Tu vas prendre ma place... non, tu dois le faire.* » Et c’est ce qui s’est passé. À l’image de ma grande sœur, j’ai vécu pour l’accomplissement d’un vœu, tout cela au détriment de moi-même. Voilà ce qui est arrivé, alors tu ne peux pas avoir raison !

(Aya Otonashi était apparemment inquiète vis-à-vis de sa petite sœur, Maria Otonashi. Elle savait que celle-ci était peu aimée par ses parents, mais qu’elle s’en accommodait. D’un autre côté, Maria ne faisait aucun effort pour voir la situation telle qu’elle était. Elle choisissait systématiquement la fuite, sans jamais effectuer le moindre pas vers l’avant. Sa jeune sœur donnait l’impression de ne s’intéresser à rien, ne pas faire confiance aux adultes, de ne pas pouvoir se faire d’amis et de n’avoir aucun but. Et Aya ne pouvait plus laisser faire. En tant qu’aînée, elle ne voulait pas que Maria connaisse une existence aussi creuse. Elle désirait que sa petite sœur change. Que sa petite sœur vive passionnément. Oui, *comme elle.*)

— *Maria Otonashi deviendra Aya Otonashi.*

— Oh...

(Alors, Aya montra à Maria comment elle vivait, sans rien cacher des bons et des mauvais côtés. Elle souhaitait qu’elles puissent toutes les deux donner un sens profond à leur vie tout en le montrant fièrement à tous. Voilà comment Aya Otonashi voyait sa sœur.)

— *Et maintenant, commençons ! Nous ne haïssons personne, mais nous sommes tourmentées par un adversaire sans forme. Il s’appelle « le vide ». Eh bien, montrons-lui.*

— *Montrons-lui comment nous nous vengerons !*

— ... Arrête.

La « flaque » m’inflige quelque chose de terrible. Elle a plongé ses mains en moi et entreprend désormais de tordre mes entrailles, faisant trembler les fondations sur lesquelles repose mon être.

— Arrête. C’est uniquement ta vision des choses. Tu veux simplement qu’Aya Otonashi soit une fille normale, alors cesse de l’affirmer !

(Je suis sûr que, même après t’avoir dit ça, tu nieras tout en bloc et continueras de prétendre qu’Aya Otonashi était spéciale, une sorte de prodige incroyable. Mais je pense que tu peux te souvenir de la vérité. Le simple être humain appelé Aya Otonashi, celui qui n’avait rien de surnaturel, doit toujours exister dans ta mémoire. Après tout, peu importe à quel point elle semblait mature, ce n’était rien de plus qu’une collégienne.)

— C’est faux ! Aya se démarquait constamment, et...

— Nh... nnnh... nnnnh.

Le décor change. Il s’agit toujours d’une sorte de rêve éveillé, donc je ne suis pas trop dépaysée. Toutefois, je ne me trouve plus sur les lieux de l’accident, mais ailleurs, et je dois reconnaître que j’en suis légèrement déboussolée.



Je me situe dans la maison où j'ai vécu. Et, plus précisément, dans la chambre chaleureuse de ma sœur Aya. Elle sent ce mélange typique de parfums et d'huiles essentielles.

Aya et moi sommes dans la pièce. Je dirais que nous avons probablement autour de 10 ans. La petite Aya est étendue à plat ventre sur son lit tandis que la version plus jeune de moi l'observe avec inquiétude.

— Ça va pas, Aya ?

Préoccupée, je la secoue doucement en voyant qu'elle ne relève pas son visage. Elle demeure rigoureusement immobile, refusant de me laisser voir son expression.

Après un long moment, elle s'exprime enfin.

— ... J'ai échoué.

— Hein ?

— À l'examen national. Toi aussi, tu l'as eu dans ton école, non ? Un camarade de classe m'a battue. Cela ne m'était jamais arrivé.

— Quoi, c'est tout ? Bah, ça arrive. Pas la peine d'être toute déprimée, tu crois pas ?

— Tu ne comprends pas, dit-elle en baissant d'un ton, l'air clairement en colère.

La petite Maria se tait.

— Tu ne saisis absolument pas ce que cela implique, Maria. Ce qu'implique pour moi de perdre, que ce soit pour un examen ou n'importe quoi d'autre ! Je ne peux laisser personne me vaincre. Je dois valoir mieux que tout le monde. Je dois faire en sorte que tout le monde ait besoin de moi. Sinon...

— ... *Si seulement tu n'étais pas née.*

— ... je ne pourrai jamais me venger de Rinko ! crie-t-elle, le visage pressé contre son oreiller. Je ne pourrai pas me dresser fièrement et affirmer qu'elle avait tort !

— Aya..., murmuré-je en observant ces versions plus jeunes de nous-mêmes.

À l'époque, j'ignorais totalement ce qu'il se passait. Je ne savais pas ce qui dérangeait autant ma sœur. Mais, aujourd'hui, si.

Aya Otonashi avait passé sa vie à se battre.

Elle avait consacré toute son existence à lutter contre le fait qu'on ne voulait pas d'elle.

En fin de compte, la société avait considéré Aya Otonashi comme « un cas malheureux d'enfant non-désirée », et c'était bien la vérité. Mais rien d'étonnant à cela. Aya n'avait jamais pu fuir la vérité, celle que Rinko et mes parents ne la voyaient pas comme un être nécessaire à leur propre vie. C'est pour cette raison qu'elle tenta de démontrer sa valeur en devenant quelqu'un d'extraordinaire. Elle se surmena en faisant preuve d'une témérité certaine. Elle lutta et s'épuisa, sans jamais cesser de refouler ses larmes. L'estime d'autrui était ce qui permettait à ma sœur de se sentir vivante.

Elle fournit plus d'efforts que n'importe qui. Elle continua sa fuite éperdue vers l'avant, ne laissant ni moi ni personne d'autre voir à quel point elle travaillait dur. J'éprouve toujours le plus grand respect à son égard pour être parvenue à devenir aussi forte.

Pourtant, en parallèle, derrière sa dignité et sa fierté, il y avait également un sentiment d'insécurité et une fragilité indéniables.



(Aya Otonashi était humaine.)

— Non...

Je secoue la tête en signe de déni. Je sais que je me comporte puérilement, mais il m'est impossible de l'accepter.

— Ma sœur, Aya, était spéciale. C'était un être surnaturel. Elle désirait mourir. C'est forcément la vérité. Sinon, cela veut dire qu'elle a juste succombé à un accident de voiture. Qu'elle a été tuée par un obsédé sans raison particulière. Je le refuse. Je refuse que sa mort soit aussi dénuée de sens. Ma sœur s'est emparée de mon corps, et elle en a été capable parce qu'elle était hors-norme. Est-ce qu'on ne peut pas simplement accepter ce postulat ? Car, dans le cas contraire...

— ... Aya mourra pour de bon.

Le décor qui m'entoure change abruptement pour revenir sur le site de l'accident, mais il y a une légère différence.

Au lieu de se hisser jusqu'au sommet de la falaise, Aya est piégée à l'intérieur du véhicule. Les portières ont été endommagées par l'impact et ne veulent plus s'ouvrir, alors elle tente désespérément de casser le pare-brise. Cependant, les coups d'une jeune fille à l'agonie manquent de force, et chacun d'eux heurte trop mollement le verre.

— Je refuse de mourir... Aidez-moi... Non, gémit-elle d'une petite voix. J'ai mal. J'ai mal. Je refuse de mourir. Je refuse de mourir. Maria. Je refuse... de mourir... aujourd'hui... !

Inutile de préciser qu'elle ne sourit pas du tout en ce moment.

Ma version collégienne baisse les yeux en direction de l'à-pic, un bouquet de fleurs à la main. Elle pleure, incapable de remarquer les suppliques de sa sœur.

Après tout, je ne m'étais rendue sur les lieux que le lendemain du drame.

La petite Maria jette le bouquet du haut de la falaise et murmure, le regard vide :

— Je ne l'accepte pas... Je n'accepte pas qu'Aya soit morte.

« Aya est un être supérieur, alors elle ne peut pas mourir. » « Je ne la laisserai pas partir. » « Ma sœur me contrôle, désormais. » « Je ne veux pas être toute seule. » « Si je deviens Aya, je ne le serai plus. » « Je ne suis pas seule. »

Je me souviens de conversations entre les membres restants de ma famille, ceux qui ne voyaient en moi qu'une nuisance.

... Si ma sœur Aya n'est plus là, alors...

*Plus personne n'a besoin de moi.*

Et c'était la seule chose que je ne pouvais pas supporter. Je voulais que quelqu'un ait besoin de moi, même s'il ne s'agissait que du fantôme de ma sœur. Je décidai qu'elle m'avait transmis sa volonté, sa mission. Je décidai qu'elle avait pris possession de moi. *Aya avait besoin de mon corps.* Voilà pourquoi je devais vivre avec un but en tête : apporter de la joie à tout le monde. *Échouer reviendrait à admettre qu'Aya n'avait pas besoin de moi.*



Je ne suis pas seule.

Ma sœur, Aya, vit en moi.

Toutefois, la « flaque » — Kazuki — se confronte directement à moi.

*(Le vrai vœu de Maria Otonashi, et d'Aya Otonashi, n'était pas de rendre heureux toute la planète.)*

Il a raison.

Notre véritable souhait...

Tout ce que nous avons toujours voulu, en tant que filles délaissées par leurs parents, c'était...

*(Se sentir désirées.)*

— Se sentir désirées.

Je suis incapable de m'arrêter de pleurer. Pourquoi le ferais-je ? Je dois tuer ma sœur. Mais, si je le fais, je serai toute seule. Nul n'aura plus besoin de moi. C'est insupportable. Si je renonce à ma Boîte, je succomberai au désespoir et ne serai plus que l'ombre de moi-même. Aidez-moi. Aidez-moi. Que quelqu'un m'aide, je vous en prie... mais, bien sûr, c'est un appel en vain. Personne n'a jamais été là pour moi. Ce serait bien trop facile...

— ... Oh mon Dieu... mais si, il y a quelqu'un. Quelqu'un présent à mes côtés.

Oui... c'est exact.

J'ai un sauveur.

J'ai un sauveur... alors, peut-être est-ce aussi simple.

— *J'ai besoin de toi, Maria.*

... *Kazuki Hoshino.*

Kazuki m'a dit la chose que je désirais le plus entendre au monde.

Et c'est la vérité. Si je ne le rejoins pas, il continuera de frapper le mur. Il ne peut pas s'échapper de ce cycle.

Je suis la seule capable de sauver Kazuki.

Et Kazuki est le seul capable de me sauver.

*Kazuki a désespérément besoin de moi.*

*J'ai désespérément besoin de Kazuki.*

J'essuie mes larmes.

Quel long, très long détour cela a été, n'est-ce pas ?

J'aurais mieux fait de me montrer honnête d'entrée de jeu et reconnaître que je voulais rester avec lui.

Cela devrait suffire...



Je pense sincèrement que cela devrait suffire...

— Pour que mon vœu se réalise.

Voilà pourquoi casser le Bonheur Déformé n'est plus un problème, désormais.

Après tout, le véritable bonheur est à portée de main.

Je dois écraser mon faux souhait pour que le vrai devienne réalité.

J'ai transformé ma sœur en monstre, et je dois à présent la tuer de mes propres mains.

Je m'approche d'Aya, qui est toujours piégée dans la voiture. Elle continue de marteler le pare-brise, faisant de son mieux pour survivre. Mais c'est inutile. Peu importe à quel point elle s'accroche à la vie, en dépit de tous ses rêves pour un avenir radieux, malgré tous ses talents pour les concrétiser, elle ne peut être sauvée. Ma sœur souffre une mort tragique et vaine.

— Aya.

Ma voix ne l'atteint pas. Je ne peux interférer avec le passé.

Pourtant, Aya interrompt ses coups. Elle ferme les yeux et s'enfonce dans son siège.

Elle est prête à accepter son destin.

— Je suis navrée de t'avoir emprisonnée ici. Je suis navrée d'avoir mal interprété et déformé tes sentiments tout ce temps. J'ai rejeté la faute sur toi et évité d'affronter la réalité en face. Mais tout est terminé, à présent. Je vais te libérer.

Je sors un flacon de ma poche.

— Voici ton cadeau d'anniversaire.

Je répands un peu du parfum que j'avais eu l'intention de lui offrir ce jour-là. L'odeur de menthe poivrée imprègne l'air.

Ce faisant, le temps qui s'était arrêté en cette date fatidique se remet enfin en mouvement.

Aya ne peut sans doute pas sentir cette odeur, mais ses joues se détendent imperceptiblement.

Je sais que ma sœur n'était pas heureuse de la vie qu'elle avait eue. Je suis certaine qu'elle était emplie de regrets. Certaine qu'elle était morte en ne ressentant que colère et souffrance.

Néanmoins...

Ce n'est qu'une simple supposition de ma part, mais je crois qu'une certaine pensée lui traversa l'esprit à ce moment-là.

Elle m'avait dissimulé le fait qu'elle comptait étudier à l'étranger et s'était assurée de ma présence à la maison lors de son départ. Pour cette raison...

*... elle put au moins sauver sa petite sœur.*

— Maria, je t'en prie... trouve le bonheur...

Les yeux de ma sœur se ferment, pour ne plus jamais s'ouvrir.

— Adieu, O. Adieu... Aya.

Mon ennemie jurée, O, s'efface progressivement et disparaît.

Le monstre en moi n'est plus.



Je replonge au fin fond de l'océan. Cernée par les ténèbres, je suis la voix en pleurs en avançant de plus en plus profondément. Bien que je ne puisse rien voir autour de moi, je n'ai plus peur. Ma mémoire se fait de plus en plus claire au fur et à mesure de ma descente.

Franchement... c'est un passé que je préférerais éviter. Mais je ne fuirai plus. Je plonge la tête la première afin d'affronter la douleur.

Depuis combien de temps cette fille pleure-t-elle ? Il en a sans doute toujours été ainsi. Mes sanglots empreints de solitude ont commencé lorsque j'ai obtenu une Boîte. Cette pleurnicheuse, la véritable Maria, me gênait lorsque je tentais de devenir Aya Otonashi, alors je l'ai immergée tout au fond de l'océan.

Toutefois, je ne peux pas briser le Bonheur Déformé si je ne la rappelle pas à moi.

Je m'agite dans les ténèbres à sa recherche. Je peux sentir que ses pleurs sont tout proches, mais je ne la vois pas. Je l'appelle par mon prénom — « Maria ! » — et écarte les bras.

Je sens quelqu'un au bout de mes doigts.

— Es-tu Maria ?

J'attrape ce qui me semble être un poignet et l'attire vers moi.

La pénombre reflue sur-le-champ, comme si nous venions de pénétrer dans une bulle de lumière. La jeune fille qui sanglote me ressemble à l'époque où j'étais au collège.

— Es-tu la zéroïème Maria ?

Voilà cet ancien moi que j'ai abandonné un jour. Celui qui pleure, accablé par la solitude. Celui qui est faible, timide et méfiant envers tout le monde.

(Tu peux me voir, désormais ?)

Ses paroles me prennent par surprise.

Mais je comprends... Je n'avais jamais pu la remarquer jusqu'à aujourd'hui.

— Oui, je peux te voir.

(Tu vas rester avec moi ?)

— Je serai toujours à tes côtés.

Je prends la main de la zéroïème Maria.

— Je ne te fuirai plus. Je ne fuirai plus le passé.

Je plonge mon regard dans le sien et souris gentiment.

— Alors, rentrons.

La zéroïème Maria paraît hésitante. C'est compréhensible, puisque c'est moi qui l'ai maltraitée.

(... Je veux que tu me promettes quelque chose.)

— Je t'écoute.

(Pleure quand tu es triste. Exprime ta joie quand tu es heureuse. Montre ta colère quand tu es énervée. Ris quand tu t'amuses. Et lorsque tu as des problèmes, ne t'épuise pas à les résoudre toute seule, demande de l'aide. Prends soin d'abord de toi avant des autres. Ne déteste personne. Vis fièrement.)

Je n'ai jamais réussi à accomplir la moindre de ces actions.



Étrangement, j'ai malgré tout bon espoir que je parviendrai à honorer toutes ces promesses en entendant la dernière :

(Reste fidèle à ton cœur quand tu tomberas amoureuse.)

— Oui, ne t'en fais pas. Je respecterai tout cela.

(Vraiment ?)

Je hoche la tête en signe d'acquiescement. Je ne doute pas un seul instant que je tiendrai parole.

(Dans ce cas, je vais revenir !)

La zéroième Maria arrête de pleurer. Elle sourit, puis se fond en moi.

— Unh, ah...

J'ai beau connaître toute la vérité, la sensation n'est guère plaisante. J'ai l'impression que mon sang coule soudain à l'envers. Je ne suis plus forte, je ne peux même plus prétendre le contraire. J'accueille à nouveau ce moi si fragile, la fille qui n'a rien de spécial.

L'intégralité du passé pénètre en moi. La réalité m'engloutit avec toute la puissance de son chagrin. J'ai enfin cessé de m'en détourner, mais je déteste le monde. Il ne recèle aucune trace de douceur et de gentillesse, lui qui persiste encore et encore à me faire souffrir.

Il est dur, ingrat, mesquin, capricieux, irrationnel et effrayant...

Mais... pourtant...

... je ne suis plus seule.

— N'est-ce pas, Kazuki ?

Voilà pourquoi je peux être redevenir Maria Otonashi.



Je me réveille, libérée des profondeurs océaniques.

Je suis dans l'appartement que j'occupais auparavant.

O n'est plus là. À sa place, une belle et délicate Boîte carrée transparente repose dans mes mains.

De plus, je ne suis pas la seule personne ici.

— Oh...

Le voir me fait monter les larmes aux yeux. Elles se mettent à couler de façon incontrôlable, je ne peux pas m'arrêter. Aussi pathétique que cela puisse paraître, voilà qui j'étais, et qui j'ai toujours été.

— Oh... Kazuki.

Je l'enlace là où il gît sur le sol. Mais Kazuki ne réagit pas. Il fixe un point d'un regard vide.

Face à la violence de ces boucles, il a tout perdu. La solitude absolue lui a dérobé son intelligence et ses souvenirs, le transformant en coquille privée de la moindre étincelle de vie.



L'âme de Kazuki a changé de forme à cause de cette épouvantable Boîte, il ne redeviendra probablement jamais comme avant.

Comme d'habitude, la réalité n'est que cruauté, et elle n'offre que des obstacles à surmonter.

Cependant, je ne me reposerai plus sur aucune Boîte.

Le visage baigné de larmes, je fais de mon mieux pour sourire, puis je m'adresse à Kazuki.

— Dis... tu te souviens de ce que tu as dit, une fois ? Quand j'ai perdu tout espoir dans la Classe Rejetée, tu t'es mis à genoux et tu as annoncé : « Votre escorte est arrivée, princesse Maria. ». Puis, tu m'as présenté ta main. Tu as affirmé avoir trahi tout le monde, t'attirant ainsi l'inimitié de tous, pour venir me sauver. À compter de cet instant, ton comportement a toujours été cohérent. Tu n'as eu de cesse de m'apporter le salut. Je pensais être devenue forte, mais, en réalité, j'étais emprisonnée tout au fond de l'océan. Et tu as plongé aussi loin pour me sauver. Tu as respecté ta parole à la lettre, tu m'as trouvée là-bas même si cela signifiait faire du monde ton ennemi. Tu te fichais que cela te blesse au point d'en être réduit à cet état.

Je pose la Boîte transparente sur le sol et presse gentiment la main de Kazuki. Ses doigts bougent très légèrement, mais il s'agit probablement d'un réflexe en réaction à mon geste.

— Je veux que tu me pardonnes. Après tout ce que tu as fait pour moi, il ne me reste qu'une seule chose à faire. (Je touche la poitrine de Kazuki.) Demeurer à tes côtés pour toujours.

Il ne réagit pas.

— Je n'abandonnerai pas. J'attendrai le temps qu'il te faudra pour revenir. Ce sera nettement plus simple que lorsque c'était toi qui m'attendais, pas vrai ? ... Hmm, non, sans doute pas, en fait. Mais là n'est pas la question. Notre destin est d'être ensemble. Je serai à jamais à tes côtés. C'est la seule chose que je peux faire.

Je lui souris.

— Ce sera notre quotidien tranquille que personne ne pourra détruire.

Toutefois, mes larmes tombent sur la paume de la main de Kazuki. Ses yeux ne me voient pas, il se contente de regarder dans le vague.

— Voilà qui devrait tout régler, n'est-ce pas ? C'est bien toi qui as dit qu'une vie normale pouvait remédier même au désespoir le plus profond. C'est vrai, hein, dis-moi ?

Quels que soient mes efforts pour essayer de me contenir, ma voix tremble.

— J'ai foi en ce que tu as dit. J'ai foi en celui qui a vaincu Aya Otonashi.

Kazuki reviendra.

Devant cette voie si longue et ardue qui se présente à moi, j'ai malgré tout le sentiment que je pourrai bien perdre espoir en chemin.

— Sais-tu qui je suis ?

— Comprends-tu ce que je dis ?

— Peux-tu me voir ?



- Peux-tu savoir quand je te touche ?
- Te souviens-tu de qui tu es ?

Il ne répond à rien.

Les perspectives s'assombrissent sensiblement. Mais je souris tout de même. Il y a encore des raisons d'espérer.

— Ce n'est pas grave. Si tu as oublié, je continuerai de prononcer ton prénom. Je le ferai, tout comme tu l'as fait pour moi jusqu'à ce que tu me trouves.

Je le dis.

— Kazuki.

Je le dis avec des pleurs.

— Kazuki.

Je le dis avec amour.

— Kazuki.

Je le dis avec joie.

— Kazuki.

— Kazuki.

— Kazuki.

Encore et encore, je prononce son prénom.

Sans que je m'en rende compte, le soleil s'est couché. Kazuki n'a pas passé tout son temps assis, il a fini par se lever et faire quelques pas. Il m'a même touché le visage et le corps. Mais il n'a rien dit, et je ne décèle aucune forme de pensée. Bizarrement, il ne frappe toutefois plus le mur.

— Kazuki.

J'ai dû le dire au moins des milliers de fois aujourd'hui. Cependant, cela ne me pose aucun problème. Prononcer son prénom me rend heureuse.

Tout à coup, il s'accroupit, comme s'il venait de remarquer la Boîte transparente. Il la ramasse et donne l'impression de la fixer. Il reste parfaitement immobile.

— ... Kazuki, que se passe-t-il ?

Il serre le Bonheur Déformé de sa main droite scarifiée. Elle détient encore le pouvoir de la Boîte Vide, celle de détruire les autres Boîtes.

C'est pour cela que la mienne, fragile et transparente, se brise si aisément.

Par cet acte, Kazuki perd sa faculté d'annihilation.

Tout est terminé. Les Boîtes ne joueront certainement plus aucun rôle dans notre monde. Kazuki est demeuré fidèle à lui-même jusqu'au bout et a éradiqué son ennemi.

Il est sorti victorieux de son bras de fer contre elles.

Son regard se tourne vers moi. Ses yeux sont éteints. Il ne me voit pas. Il n'a encore aucune volonté. Je suis convaincue qu'il ne sait même plus qui il est.

Pourtant, il insiste. Pourquoi ?



Je sais ce que Kazuki s'apprête à dire. Je sais qu'il est sur le point d'accomplir un miracle.

— ... Maria.

Ce prénom familial s'est probablement juste frayé un chemin à travers sa bouche. C'est la seule explication possible.

Je ne dois pas laisser l'espoir me monter à la tête.

Ne nous réjouissons pas trop vite.

Je me répète ces mots intérieurement, mais c'est en vain. Je suis tellement submergée par la joie que je me remets à pleurer.

Cependant, c'est bien normal, n'est-ce pas ?

Après tout, je ne suis plus Aya Otonashi, la combattante... mais simplement une pleurnicheuse. Je suis Maria Otonashi.





... As-tu un vœu ?

††† **Kasumi Mogi (19), 10 avril** †††

Mon premier amour s'est probablement terminé quand elle est apparue.

Je suis résolue à ne pas baisser les bras, mais... Ugh, d'accord, c'est bon, j'ai compris ! Il y a quelque chose d'inébranlable entre elle et Hoshino que je ne pourrai jamais bâtir entre nous deux. Je sais que cela s'appelle l'amour. Je suis bien placée pour le savoir.

Aujourd'hui, il fait beau, et les cerisiers du Japon sont en pleine floraison, offrant un festival de rose. Comme souvent, je pratique le tir à l'arc dans l'espace dédié situé à l'intérieur du centre de réhabilitation.

Mes bras ont pris pas mal de muscle depuis l'accident, mais je ne suis pas encore assez forte et je parviens tout juste à tirer la corde. Je ne peux qu'expédier la flèche sans vraiment viser. Sans surprise, je rate la cible.

Je laisse échapper un petit soupir. J'ai toujours été une piètre sportive, et je doute d'avoir une prédisposition pour le tir à l'arc. Participer aux Jeux Paralympiques est sans doute hors de question... Mais si je dis cela à ma kinésithérapeute, Ryôko, je suis sûre qu'elle se mettra en colère. J'en ai plus qu'assez d'entendre l'histoire du fameux médaillé d'or Takashi, qui était pire que moi au départ, ou celle de Goto, le joueur de tennis en fauteuil roulant qui a réussi à se remettre d'une tentative de suicide. « Mets-y du cœur ! » me conseille-t-elle toujours. « Rien n'est impossible quand on essaie de concrétiser ses rêves ! N'abandonne pas... Allez, du nerf ! » Ugh, sérieusement, elle a un tempérament bien trop explosif. Et trop strict. J'aimerais bien qu'elle me fiche la paix par moments, puisque je ne peux pas marcher.

Je n'ai jamais vraiment reçu un quelconque traitement de faveur dans ce grand hôpital, mais cela se comprend. Cet endroit est rempli de patients en fauteuil roulant comme moi. En fait, il arrive à Ryôko de faire preuve de bien peu d'empathie à mon égard, en se montrant sincèrement jalouse de mon jeune âge. Si vous voulez mon avis, elle est un peu bizarre.

— Kasumi !

Je tourne la tête en entendant quelqu'un m'appeler.

Ishizaki a remarqué ma présence et agite gaiement la main depuis le court de tennis. Je grimace légèrement et lui retourne son salut. J'ai tenté de faire attention à ne pas afficher cette expression, mais cela ne fonctionne jamais. Je veux dire, quelle est la meilleure manière de répondre à quelqu'un qui m'a déjà avoué ses sentiments pour moi ?



Souhaitant chasser ces pensées compliquées de mon esprit, je tire une autre flèche.

Avant, je croyais que peu de garçons m'accepteraient pour ce que je suis. N'importe qui se dirait la même chose à ma place. Pourtant, du moins ici, je suis... eh bien, populaire, bien que je trouve cela un peu étrange à admettre à mon sujet. Je peux comprendre pourquoi des personnes handicapées comme moi ont envie de venir discuter en ma compagnie, mais il y a aussi des gens valides qui essaient de me séduire. J'ai bien plus la cote maintenant qu'avant.

Au début, je ne cessais de me demander pour quelle raison quelqu'un s'enticherait d'une fille ayant autant de problèmes, physiques du moins. Mais, récemment, je pense que je commence à comprendre un peu. Pas mal de gens désirent avoir l'impression de soutenir une autre personne. M'épouser et subvenir à mes besoins apporterait sens et satisfaction à leur vie. Ils me courtisent parce qu'ils en sont convaincus.

Et je trouverais peut-être le bonheur si je me mariaais avec quelqu'un prenant soin de moi et m'offrant tout ce que je désire. Mais il faut croire que je ne suis pas encore certaine de savoir comment réagir devant l'affection de ce genre d'individus. M'aiment-ils juste parce que je suis handicapée, et non pour ce que je suis ? Est-ce qu'ils ne se comportent pas en me plaçant simplement sur un piédestal, comme si ma condition me conférait une espèce de beauté particulière que les gens valides n'ont pas ? À moins qu'ils cherchent un partenaire qui soit faible et contraint de leur obéir ? Nourrir de telles pensées fait peut-être de moi une mauvaise personne, allez savoir.

Malgré tout, je ne peux m'empêcher de songer : *Au moins, Hoshino n'a pas changé son attitude à mon égard après que je suis devenue paraplégique.*

Cette fois-ci, la flèche atterrit vraiment très loin de la cible.

Il s'est produit un incident majeur entre nous, quelque chose de bien plus grave que mon accident.

Pour être honnête, je ne suis pas tout à fait sûre de ce qui est arrivé. C'était mystérieux, voire absurde.

Je m'en souviens par fragments. J'ai causé des ennuis à Hoshino dans un autre monde, et il m'a rejeté pour de bon. Ensuite, il y a eu cet incident avec Miyazaki. Puis, la mort inexplicable de cet élève de seconde, Kôdai Kamiuchi. La peur liée aux hommes-chiens qu'Ômine avait apparemment déclenchée. Et... Hoshino qui a perdu la tête.

Toutefois, il manque l'élément central. Ces événements semblent être connectés, mais ils ne collent pas. J'ai le sentiment que mes souvenirs de cette période ont été découpés en plusieurs films séparés. Ou qu'un dieu s'est assuré de dissimuler le plus important.

Il y a également quelque chose qui cloche à propos de Nana Yanagi et Tôji Kijima. Ils étaient de vieux amis de Hoshino que j'ai connus au lycée. Sur le papier, rien d'inhabituel à leur sujet, mais ils s'insèrent si naturellement dans ma mémoire que cela paraît extrêmement louche. Je me rappelle comment nous nous sommes liés d'amitié. Comment Nana avait toujours les yeux rivés sur Hoshino alors qu'elle avait un petit ami, et comment j'en étais



déprimée. Cependant, certaines parties de ces souvenirs n'ont pas l'air réelles ou à leur place. Comme si quelqu'un les avait mises là pour rendre les choses plausibles.

Je pense... je pense que j'ai oublié une chose importante. Une chose vitale.

Je ne sais peut-être pas de quoi il s'agit, mais je suis certaine d'un point.

Je voulais retourner à l'école, mais...

... Hoshino n'y était pas.

Mes médecins m'avaient toujours recommandé d'être transférée dans un centre de réhabilitation plus important, doté des infrastructures appropriées. Mon désir de réintégrer le lycée et de revoir Hoshino expliquait pourquoi je m'étais opposée à cette idée aussi longtemps, restant ainsi dans mon hôpital initial. Toutefois, il n'y était plus, alors j'ai fini par perdre la motivation de demeurer là-bas et j'ai quitté la ville que je connaissais.

Avant de partir, je devais néanmoins régler quelque chose une bonne fois pour toutes.

Un jour après avoir accepté le transfert, j'ai appelé Otonashi pour la faire venir à l'hôpital. J'ai demandé aux infirmières de me faire une faveur en nous réservant le toit pour nous toutes seules. Je me sentais capable de sortir de mes gonds, alors je ne voulais pas discuter dans ma chambre.

Le vent froid automnal me gelait jusqu'aux os tandis que j'observais Maria Otonashi. Avec les montagnes boisées au loin exhibant une palette de rouges magnifiques, elle semblait tout droit sortie d'une peinture. Non, Otonashi en était déjà une en soi, même sans ce feuillage de saison.

Ses longs cheveux descendaient autrefois jusqu'à ses hanches, mais elle les avait raccourcis au niveau des épaules. Ce nouveau style la rendait un poil plus abordable, une partie de son aura mystique s'étant dissipée. À moins que cela aille plus loin qu'une simple coupe.

Tout en contemplant à nouveau cette belle jeune femme, j'ai songé :

*Je crois bien que je n'aimerai jamais Otonashi.*

J'étais certaine de plusieurs choses. Je savais que j'aurais pu sortir avec Hoshino sans son apparition. C'était sa faute s'il avait fini dans cet état. Si j'avais pu me réinsérer correctement dans son quotidien, Otonashi serait restée à l'écart, et Hoshino n'aurait pas changé.

Je ne doutais pas que nous aurions pu devenir suffisamment proches pour nous appeler par notre prénom. À mes yeux, il aurait été « Kazuki ».

Tout cela à cause d'elle.

C'était entièrement la faute de Maria Otonashi si ma vie normale avait volé en éclats.

— Je vais partir d'ici et intégrer un important centre de réhabilitation.

Elle me forçait à abandonner Hoshino.

Son expression n'a pas changé en l'apprenant. Elle a simplement dit « Je vois » et, après un moment, elle a ajouté « Je transmettrai à Kazuki. »

Une bouffée d'émotions a jailli en moi quand elle a prononcé son prénom. *Est-ce que tu as la moindre idée de ce que ça me fait de te le dire ? As-tu conscience de la détermination énorme que ça m'a demandée ?* Je voulais lui balancer au visage tous mes regrets, toute la rage, et tous les autres sentiments négatifs contenus en moi. Je voulais l'agonir d'injures,



comme jamais je ne l'avais fait auparavant. Je voulais la faire payer pour avoir brisé Hoshino et tous les autres. Je voulais la contraindre à s'excuser, et je voulais la gifler de toutes mes forces.

J'ai serré les poings pour réprimer ma colère.

Serré de plus en plus fortement.

Puis, je lui ai fait part de ce que je m'étais résolue à lui dire.

— Prends soin de Hoshino, s'il te plaît.

Je me suis mordu la lèvre et me suis inclinée profondément.

*Ugh, ça me débeacte.*

Chaque fibre de mon être haïssait ce moment.

Cependant, j'avais beau éprouver une détestation totale envers ma rivale, je m'étais décidée à régler ainsi la situation entre nous.

— Je désire soutenir Hoshino. Je veux rester à ses côtés et prendre soin de lui... Mais je comprends. J'ai encore besoin de l'aide de beaucoup de gens. Je ne peux rien faire toute seule. Dans un tel état d'impuissance... je ne serais qu'un fardeau... !

Je ne pouvais pas relever la tête. J'étais frustrée, triste et incapable d'accepter la vérité. Je pleurais.

— Même après l'accident... j'avais bon espoir que Hoshino me remarque.

— Je vois.

C'était un mensonge. Je savais très bien que je ne pourrais jamais m'interposer entre eux deux. Même valide, je n'aurais pas eu la moindre chance. Et Otonashi le savait aussi, mais elle se contentait d'écouter ces affirmations vantardes et stupides.

— J'aime Hoshino. Je me fiche qu'il soit muet. Mon amour durera peut-être pour toujours.

— D'accord.

— Je n'aimerai plus personne de cette façon. C'est quelque chose d'important pour moi.

— Très bien.

— Hoshino saurait aussi prendre soin de moi... Oui... oui... tu ne m'as pas encore battue ! ... Non, pas encore, pas du tout !

Je me suis à nouveau mordu la lèvre.

— ... Mais, mais... !!

*Quand on réfléchit à ce dont Hoshino a besoin...*

— Je ne suis pas l'élue de son cœur !

*... c'est elle, la réponse. Pas Kasumi Mogi.*

*C'est Maria Otonashi.*

— Aaaah !  
Bien que j'aie essayé de lutter, j'ai fini par hurler.



Otonashi n'a rien fait pour moi. Elle ne m'a pas prise dans ses bras et n'a pas essuyé mes larmes. Elle est juste restée plantée là à attendre que mes sanglots s'arrêtent.

— Mogi.

Une fois mes larmes taries, Otonashi s'est adressée à moi d'une voix ferme.

— Kazuki retrouvera son quotidien.

Je l'ai regardée. Mes yeux étaient rougis.

— Tu te préoccupes de lui et je sais que cela aura un effet positif. Tes sentiments joueront un rôle dans sa guérison. C'est inévitable. Alors, voici ce que j'ai à dire et à faire, à présent.

Maria Otonashi s'est inclinée bien bas.

— Merci d'être autant attachée à Kazuki.

Je ne savais pas exactement comment l'expliquer, mais cela m'a aidée à calmer mes émotions. Je me suis même mise à sourire.

— Je ne peux vraiment pas gagner.

Non, c'était clairement impossible.

Après tout, Otonashi était convaincue que Kazuki retrouverait une certaine forme de normalité, même après l'avoir vu dans cet état. J'avais dit que je l'aimerais toujours, y compris s'il restait ainsi, et c'était sincère. Mais le problème résidait précisément là.

Car cela signifiait qu'une part de moi pensait qu'il ne reviendrait jamais.

En revanche, Maria Otonashi n'en doutait pas. Elle avait totalement foi en son retour.

Voilà pourquoi c'était elle qui méritait de demeurer à ses côtés.

J'ai pu sentir que ma poitrine devenait tout à coup plus légère. J'ai été envahie par un indescriptible sentiment de soulagement qui m'a laissée aussi bien surprise que déçue. Quelque part en chemin, cet amour qui fut longtemps ma planche de salut était devenu un lourd fardeau. Le porter commençait à m'épuiser.

— Oui...

Mon premier amour s'est achevé.

*Est-ce qu'un jour, je connaîtrai de nouveau ce sentiment ?*

*Pourrai-je devenir quelqu'un sur qui l'on s'appuie ?*

*Y aura-t-il un lieu pour moi qui me conviendra vraiment ?*

Durant ma rêverie, plusieurs pétales de cerisiers sont tombés sur ma tête.

Je me retourne, surprise.

— Salut, l'Idole !

Encore ce surnom. Mes épaules s'affaissent et j'abaisse l'arc.

Ma kinésithérapeute est arrivée. Son visage est bronzé et dénué de maquillage, mais elle porte une tenue d'un blanc éclatant.

— ... Arrêtez de m'appeler comme ça, s'il vous plaît, Ryôko.

Elle me décoche un large sourire en constatant mon agacement.

— Allez, c'est ce que tu es, reconnais-le.

— Et pourquoi, je peux savoir ?



— Parce que tu as encore une demande d'entretien à la télé. Et c'est pas tout. Ça vient de cette fameuse chaîne qui diffuse en continu. Tu es contente, pas vrai ?

Toujours aussi bruyante, celle-là.

— ... Hors de question. Dites-leur non.

— Encore ? ... Bon, dis-moi, tu veux connaître le fond de ma pensée ?

— ... Allez-y.

— Tu *dois* apparaître à la télé ! (Elle agite le doigt vers moi.) Tu captureras le cœur de millions de gens... c'est garanti ! Tu as le parfait sourire qui va pour ça. Tu n'inspires pas la pitié comme la majeure partie des personnes invalides. Tu sais comme c'est rare ? Tu pourrais changer l'image des handicapés à toi toute seule. Et plus tu te montreras, plus tu auras de soutien, crois-moi ! Les médias le savent aussi, et c'est pour ça qu'ils te veulent. Tu devrais devenir une idole et passer ton temps à danser, chanter, rencontrer tes fans et récolter les votes de tout le monde ! Une fois lancée, la révolution commencera ! Ça aidera aussi grandement les patients et les kinés. T'es la seule à pouvoir le faire. C'est ta mission !

— ... J'en ai ma claque d'entendre ce discours.

— Hmm ? Comment ça ?

— Ça fait je ne sais combien de fois que vous me sortez les mêmes phrases en boucle.

À ce niveau, ce n'est plus « le fond de votre pensée », mais plutôt un vieux disque rayé, oui !

Toutefois, Ryôko croit sincèrement en mon potentiel.

— ... Alors...

*Merci.*

Mais je suis trop embarrassée pour le dire tout haut.

Je pense que Ryôko voit trop les choses en grand, et cela ne se déroulera pas aussi bien qu'elle l'imagine.

Malgré tout, j'ai une chance de pouvoir changer la société, même après tout ce qu'il s'est passé. Voilà qui m'étonne et me donne espoir. Ma vie n'a pas à être définie par l'aide que je reçois d'autrui.

Bien que certaines options soient inenvisageables à l'heure actuelle, il y a peut-être des choses que moi seule peux faire. Quelque chose de moins tape-à-l'œil que devenir une idole... une voie plus tranquille et modeste.

— ... J'y réfléchirai quand ce sera plus facile pour moi.

Pour l'instant, je suis trop occupée par mon propre cas.

— Hmpf, on dirait que tu as l'air de te faire un peu à cette idée. Dans ce cas, je ne vais pas répondre tout de suite à cette chaîne de télé.

— Uh... Non, je vous dis que je ne peux toujours pas... (On parle de Ryôko, là. Si je ne lui oppose pas un refus ferme et définitif, je me retrouverai traînée sur le plateau avant d'avoir le temps de dire ouf.) Je suis sérieuse, c'est un vrai problème pour moi !

— Oh ? Et pourquoi ça ?

— Euh, eh bien... il y aura peut-être encore plus de gens qui viendront me draguer après...

Ho ho. Je crois que je viens de commettre une erreur.



Je jette un coup d'œil en direction de Ryôko, et elle a les tempes qui palpitent.

— J'en reviens pas que tu voies ça comme un vrai problème. Sache qu'une fois sortie de l'adolescence, tu n'auras plus autant d'options ! Les Japonais craquent tous pour les jeunes filles !

— Euh... je suis sûre qu'il y a des hommes qui aiment votre type.

— Si tu essaies de me consoler, c'est raté. Je trouve ça extrêmement condescendant de ta part.

*Bon... pour être franche, je doute vraiment que les femmes dans son genre soient très...*

— Je lis dans tes yeux que tu es en train de penser à quelque chose de très méchant. T'en as, du cran. Bien, bien, j'ai pigé ! La séance d'aujourd'hui sera *très très* intense !

— Pas ça, je vous en prie ! Ryôko, ce serait très peu professionnel venant de vous !

— Les idoles ne chouinent pas.

— Mais si ! Elles se plaignent et descendent en flammes leurs fans sur leur compte Twitter secret !

— Voilà un exemple très précis... Et je remarque que tu n'as pas râlé que je te compare à une idole, cette fois.

— Je n'en suis pas une !

Bref.

Hoshino. Tu as pu avoir un aperçu de ma situation, à présent. Comme tu peux le voir, je vais bien.

J'imagine qu'Otonashi est à tes côtés en ce moment même. Je n'étais pas là pour le voir, mais j'ai entendu qu'elle avait annoncé quelque chose de complètement fou durant son discours d'investiture à la présidence du BDE.

Une part de moi attend ce jour avec impatience, mais une autre, plus importante, est surtout jalouse.

Il reste encore un an et demi avant que cela se produise, d'après elle.

J'espère avoir un peu grandi d'ici là. Je veux devenir plus forte pour pouvoir être indépendante et soutenir quelqu'un d'autre. C'est ainsi que je veux que tu me voies.

Aujourd'hui, c'est mon modeste vœu.

### ††† Yûri Yanagi (19), 6 juillet †††

*Je veux avoir un passe-temps.*

Lorsque j'ai réussi l'examen d'entrée à l'université de Tokyo, c'est la première chose que je me suis dite. J'ai passé en revue tous les clubs et mon choix s'est porté sur celui de photographie. Dans leur pièce, il y avait une adorable photo d'un garçon riant sous un ciel bleu. J'étais sûre que le monde abritait bien d'autres jolies choses, et je voulais pouvoir les découvrir. Je voulais préserver cette beauté pour toujours.



J'ai demandé à mes parents de m'acheter un appareil photo reflex avec un objectif haut de gamme comme cadeau pour mon admission, puis j'ai rejoint le club de photographie. J'ai été surprise de constater qu'il n'y avait que des hommes là-bas, mais ils se montrent tous très gentils. Quand je leur explique quel type de clichés je désire prendre, ils font très attention à bien m'enseigner comment m'y prendre. Ils me prêtent également les objectifs coûteux dont j'ai besoin. Pour une raison que j'ignore, ils se bagarrent presque pour travailler avec moi dans la chambre noire, même si je possède un appareil numérique. Mais bon, quoi qu'il en soit, j'ai tout ce qu'un débutant en la matière peut rêver d'avoir.

Depuis que je suis entrée à l'université, j'ai pris conscience d'un fait légèrement embarrassant. J'aime les vêtements pour jeunes filles à fanfreluches, mais je n'arrive pas à me sortir de la tête qu'une étudiante de mon âge n'est pas censée s'habiller comme cela. Cependant, si j'ai la même tenue que tout le monde, elle ne sera pas le reflet de ma personnalité, et me teindre les cheveux ou faire une permanente ne conviendra pas non plus. Je veux qu'ils restent noirs et aussi longs, avec la même frange bien droite dont j'ai l'habitude. J'ai toujours préféré les jupes et j'adore les rubans. De plus, récemment, je me plais de plus en plus à porter des mi-bas.

Voilà pourquoi j'ai désormais un surnom.

« *La princesse du club des otakus.* »

— J'ai envie de pleurer.

Je fonds en larmes dans un Starbucks situé près de l'université.

— ... Allons, être la princesse du club des otakus n'est pas si terrible. Au moins, il y a *princesse* dans le titre, c'est déjà ça.

Ma meilleure amie et membre du même établissement scolaire que moi, Iroha Shindô, mâche un glaçon de son café glacé tout en me gratifiant d'un encouragement qui n'est d'aucun secours.

Ses pupilles sont un peu ternes, elle n'a plus le regard d'un serpent traquant sa proie. Un certain quelqu'un l'a profondément blessée, et sa guérison est loin d'être complète. Même maintenant, un an après, elle consulte encore un psychiatre. Iroha se plaît à voir cette période comme « une pause dans la vie ». J'ai le sentiment qu'elle y aurait de toute manière été forcée à un moment ou à un autre, vu le rythme effréné qu'elle s'imposait jusqu'à récemment.

Cependant, je ne suis pas inquiète. Même durant ce repos, elle demeure sacrément forte. L'examen de Science n° 3 de l'université de Tokyo est réputé pour être le plus dur de tous et elle l'a réussi juste à la sortie du lycée, avant d'intégrer la faculté de médecine. Les autres étudiants inscrits ne lui arrivent pas à la cheville.

— Au fait, Yûri, j'ai remarqué que tu avais tout un troupeau de mecs autour de toi quand on s'est retrouvées.

— Oh, ce sont les autres membres du club. Ils m'escortaient jusqu'ici, car ils trouvaient trop dangereux pour moi de venir seule.



— De nuit, je comprendrais, mais on est en plein après-midi... Pas étonnant que tout le monde te considère comme une princesse, dans ce cas.

Mais je ne leur ai rien demandé, moi... D'un autre côté, j'ai fini par comprendre que décliner leur aide ne faisait qu'aggraver les choses...

— Ce n'est pas pour ça. Je n'ai pas envie de pleurer parce que j'ai hérité de ce surnom. Bon, d'accord, au début, je ne l'aimais pas, mais j'y suis habituée, désormais.

— Donc, si je comprends bien, il y a autre chose qui te dérange ?

— Oui. Pour tout te dire, un des étudiants plus âgés du club m'a demandé de sortir avec lui. Il est populaire auprès d'autres filles, mais je n'avais jamais vraiment fait attention à lui...

— Doux Jésus... Tu l'as éconduit poliment, je parie. Bon, je veux bien croire que ça fait toujours mal de rejeter un type qui t'aime. C'est pour ça que tu veux pleurer ?

— Non, j'ai accepté.

— Tu as dit oui ?!

Iroha frappe la table en produisant un gros *bang* et se lève. Bien évidemment, cela attire l'attention des clients autour de nous.

*Tu n'en fais pas un peu trop, là ? C'est gênant.*

— Hmm, écoute-moi, je t'en prie. C'est juste que... je veux essayer de l'oublier... tu sais, *lui*. Je me suis dit que si j'y arrivais, alors... je pourrais peut-être commencer à fréquenter quelqu'un d'autre...

— ... Ouais, je vois.

Iroha arbore un air aigri. Elle n'a toujours pas réussi à accepter Kazuki depuis qu'il l'a brisée, même s'il n'a fait que la remettre sur le droit chemin. Elle ne sait pas vraiment comment gérer ce qu'elle ressent à son égard.

— Mais, même en sortant avec ce garçon, je n'ai pas pu l'oublier, alors mes sentiments ne se sont pas développés pour mon partenaire de club. Résultat, on s'est séparés après deux semaines... Je suis désolée...

— Hmm, je comprends ce qui t'arrive, mais ce pauvre gars mérite ma compassion. Je suis sûre que tu te sens coupable vis-à-vis de lui, pas vrai ? Ouais, ça aussi, c'est une bonne raison pour pleurer.

— Oh non, ce n'est pas cela non plus.

— Ah bon ?!

\*Bang\*

Une nouvelle fois, Iroha donne un coup sur la table et se met debout. C'est affreusement embarrassant... Maintenant, même les employés nous regardent.

— Je n'ai pas fini mon histoire. En fait, l'une des rares filles du club avait le béguin pour ce garçon... Elle s'est mise à m'éviter. Logique, tu me diras, elle ne voulait pas être près de quelqu'un qui venait de sortir avec lui puis de rompre en si peu de temps.

— Hmm, faut croire que oui.

— Toutefois, nous sommes peu nombreuses là-bas, alors j'ai souhaité enterrer la hache de guerre.



— En faisant quoi ?

— J'ai cru qu'elle se calmerait si elle avait un petit ami. Je savais qu'un autre garçon ne la laissait pas indifférente. Mon idée était que tout s'arrangerait en les mettant ensemble. Donc j'ai décidé de jouer les entremetteuses.

— Hmpf... j'aurais pas vraiment agi comme ça, mais je suppose qu'avec toi, ça pourrait le faire.

— Effectivement. Alors je me suis arrangée pour les laisser seuls, je les ai encouragés à programmer des trucs à faire juste tous les deux, ce genre de choses. La fille a fini par découvrir le pot aux roses et son attitude s'est faite un peu plus chaleureuse, mais...

— Y a eu un problème ?

— Oui. Le garçon s'en est pris à moi. Il a commencé à crier « Pourquoi tu nous forces à sortir ensemble ? » ou encore « Tu te fiches de moi ? » J'ai vraiment eu la frousse...

— Pourquoi il était aussi remonté ?

— Bah, en fait, il en pinçait pour *moi*...

— C'est ballot, ça ! ... Bon, tu ne pouvais pas y faire grand-chose, de toute manière, vu que tu l'ignorais.

— Si, je le savais.

— Quoi, t'étais au courant ?!

\*Bang\*

Et la revoilà qui frappe la table. À présent, ce sont même les clients situés dehors, sur la terrasse, qui nous regardent...

— Non, c'est juste que... Désolée. Mais, mets-toi à ma place, je venais de sortir de cette situation compliquée avec l'autre garçon, alors je n'aurais jamais accepté de m'engager avec celui-là. La simple possibilité ne m'a pas du tout traversé l'esprit... Pourtant, tout cela n'avait rien à voir avec lui... Je suis tellement horrible...

— Hmm. Bon, au moins, tu n'as jamais envisagé de te mettre en couple avec lui. C'est un point en ta faveur. Toutefois... ça reste bel et bien de ta faute.

— Tu as raison... je comprends. En vérité, c'est à cause de tout ce qui est arrivé qu'il s'est mis en tête de sortir avec moi. J'ai voulu arranger les choses en lui disant que je ne pouvais fréquenter personne en ce moment, mais... il est du genre à s'énerver quand il n'obtient pas ce qu'il veut... Plus je tentais de lui expliquer pourquoi je ne pouvais pas être avec lui, plus sa colère montait. Finalement, un jour, il m'a...

— Il t'a... ?

— ... agressée.

Iroha écarquille les yeux devant mon aveu.

— Par « agressée », on pense la même chose, ou bien... ?

— En effet... Oh, mais tout va bien ! Je me suis mise à crier, et il y avait des gens pas loin, alors je n'ai pas été blessée ! Je suis toujours vierge !

— Mettons cette question de côté pour l'instant.

*Hé, c'est mesquin, ça ! Promis, je le suis vraiment !*



— Tu récoltes peut-être ce que tu as semé, mais ça veut pas dire que tu méritais ce qui a failli t'arriver. Ouais, tu as dû être terrifiée... C'est normal de pleurer, tu sais.

— Non, ce n'est pas pour ça...

— Toujours pas ?! Allez, ça suffit, crache le morceau et chiale un coup !

*Pourquoi ?!*

— Écoute-moi, s'il te plaît ! Donc, le professeur qui m'a agressée...

— Un prof ?! (Iroha répète pour la énième fois son petit numéro, outrée.) Sérieux ?! Oh non, là, c'est bon, j'arrête les frais. Un prof, sans déconner ! Un putain... de *professeur* !!

Elle assène plusieurs coups à la malheureuse table.

— I... Iroha, ne fais pas autant de bruit, je t'en supplie...

Tout le monde nous regarde dans le Starbucks. Niveau gêne, on atteint des sommets...

— Euh... dis-moi, tu n'as pas lu le tableau d'affichage ? Il mentionnait un professeur qui a eu de graves ennuis, n'est-ce pas ? C'est aussi passé aux infos.

— C'était toi ?!

— Hé... je n'y suis pour rien. C'est *lui* qui m'a attaquée, pas l'inverse.

— Ouais, bon, si tu veux...

Iroha pousse un gros soupir et regagne sa place. Elle avale une gorgée de son café glacé, qui est nettement plus une soupe de glaçons fondus avec une pointe de café, désormais.

— Et alors ?

Oh, elle a soudain l'air épuisé.

— Donc, cet homme était un enseignant, et cela a pris une telle ampleur que l'université a pris des sanctions disciplinaires contre lui. Ce qui signifie que la rumeur commence à se répandre, maintenant. Les gens disent que je ne suis qu'une salope qui allume ses professeurs, et encore, il y a pire. On prétend que je suis une vraie pétasse qui a embobiné tous les garçons de mon club pour leur soutirer de l'argent. C'est affreux. Ce sont des accusations totalement injustifiées !

— Pas tant que ça, on dirait bien.

— Mais si, je te le promets. Et donc... en fin de compte, tous les membres du club sont à cran ces temps-ci, et cette fille est partie en jurant qu'elle n'avait rien à voir avec moi. Ensuite, quand j'ai essayé de prendre mes responsabilités en démissionnant à mon tour, les autres m'en ont empêchée. Alors, maintenant, je ne sais pas du tout quoi faire...

— Tu es plus une fouteuse de merde professionnelle qu'une princesse dans son club d'otakus, me dit-elle froidement. Mais j'ai pigé. Je peux comprendre pourquoi tu as envie de pleurer dans cette situation.

— ...

— J'y crois pas... c'est toujours pas terminé ?

— ... Allons, ne sois pas si choquée.

— Pff, sérieusement ? On a largement dépassé ce stade, tu sais.

— Tu plaisantes, j'espère ?

— Mais c'est totalement justifié ! ... Tss, bref, qu'est-ce qui te met le moral à zéro, dans ce cas ?



— Eh bien... grâce à toute cette histoire, j'ai acquis une certaine influence. Je serais capable de pousser vers la sortie des membres du club, voire de leur faire arrêter l'école si je voulais vraiment.

— ... Et ?

Je fais appel à toute ma détermination et lui dis :

— Et ça fait du bien.

— Quoi ?

— Tout ce bazar, le fait de pouvoir à présent manipuler tous ces gens... ça fait du bien. Je pourrais écraser l'élite de l'université de Tokyo avec quelques mensonges et une petite dose de séduction. J'ai des frissons rien qu'en imaginant ce qui se produirait si je le faisais. Pour être honnête, j'en suis tout émoustillée.

J'enfouis ma tête dans mes mains.

— Et c'est cette partie de moi qui me donne envie de pleurer !

Iroha me jette sa tasse. Difficile de lui en vouloir. Hi hi !

Après avoir quitté Iroha, je me rends dans un grand parc avec mon appareil photo reflex à un objectif à la main. Je suis ici pour capturer l'atmosphère des lieux à la tombée du jour. Il y a une forte odeur d'herbe dans l'air, ce dernier semblant presque vibrer au son des cigales.

J'ai commencé à conduire une moto et à vivre seule en entrant à l'université, ce qui m'a permis d'élargir mes horizons de façon nettement plus importante qu'au lycée.

D'une certaine manière, j'ai le sentiment d'apprendre à mieux me connaître.

Lorsque j'étais encore lycéenne, je m'investissais frénétiquement dans mes études, en ne cherchant qu'à viser le sommet. Mais cela semblait être une cause perdue, car j'avais constamment des rivaux impossibles à surpasser et des barrières que je ne pouvais pas surmonter. Iroha en était un parfait exemple, et j'avais sans cesse l'impression d'être vaincue en l'affrontant. Aveuglée par la jalousie, je me suis égarée.

Au fond d'elle-même, ma meilleure amie est une révolutionnaire. Elle n'est jamais satisfaite par le statu quo. Elle essaiera toujours de se forcer à avancer, en entraînant le monde dans son sillage. Elle a même intégré la faculté de médecine de l'université de Tokyo pour changer l'humanité grâce à cette discipline, un motif totalement hors de portée du commun des mortels. Elle est résolument prête à porter le monde sur son dos, et je sais qu'elle en est capable.

Aujourd'hui, je comprends. Jamais je n'aurais pu dominer un tel individu en me focalisant uniquement sur mes études sans but précis en tête. Iroha se montre peut-être un peu plus calme après les revers qu'elle a essuyés, mais je ne doute pas un seul instant qu'elle portera de nouveau fièrement l'étendard de la révolution une fois rétablie et reposée.

Je suis fondamentalement différente. Je ne peux ni ne veux être comme elle. Je ne suis même pas capable de m'intéresser vraiment au monde. Dans le meilleur des cas, tout ce qui compte pour moi, c'est que mes proches soient heureux. Au vu de ma personnalité, Iroha boxera toujours dans une tout autre catégorie.



Cependant, je commence à croire que ce n'est peut-être pas un problème.

Je vise autre chose qu'elle. Je sais précisément de quoi il s'agit, maintenant que je me suis élevée (ou abaissée ?) au rang de « fouteuse de merde professionnelle ».

Je souhaite que les gens agissent à ma guise.

Je souhaite que les gens soient mes pantins.

Oh, je sais parfaitement que c'est un désir tordu. Du moins, il n'est pas très joli. Malgré tout, il semblerait que je sois assez douée pour cela, et c'est une aptitude dont la société a besoin.

Par le passé, une certaine agence publicitaire énonça les dix maximes de la stratégie :

- 1) Faites-les consommer davantage.
- 2) Faites-les jeter davantage.
- 3) Faites-les gaspiller leur argent.
- 4) Faites-les oublier la saison.
- 5) Faites-les offrir toujours plus de cadeaux.
- 6) Faites-les acheter par lots.
- 7) Saisissez n'importe quelle opportunité pour les faire acheter.
- 8) Faites-les suivre les tendances.
- 9) Faites-les acheter sans hésiter.
- 10) Créez de la confusion.

Ces maximes m'ont fait forte impression quand je suis tombée dessus.

Si je lâche la bride à mon désir et que je fais étalage de mon talent, je suis certaine de pouvoir tirer l'économie vers le haut et contribuer à la société. Il existe un endroit où l'on a besoin de moi.

Je suis une instigatrice dans l'âme.

Je veux voir les masses danser au son de ma mélodie.

La vie est devenue nettement plus facile maintenant que j'ai trouvé ma voie. Je peux désormais avancer en ligne droite sans gaspiller de temps ni d'énergie. Je me suis mise à chercher un emploi dans le domaine des médias et de la publicité.

Si j'excelle en tant qu'instigatrice, je pourrai même m'allier avec une révolutionnaire comme Iroha, par exemple. Le moment venu, je serai capable de me tenir sur un pied d'égalité avec elle. Peut-être ferai-je partie de ceux qui changeront le monde. Ensuite, et ensuite seulement, mon complexe d'infériorité vis-à-vis d'elle disparaîtra enfin.

Et pourtant...

— Je n'ai pas vraiment besoin de devenir quelqu'un d'aussi important.

Si je peux pousser ne serait-ce qu'une personne à m'aimer et bâtir un foyer heureux avec moi, cela me suffira.

— Kazuki...

Malheureusement, cet amour sincère et unique appartient pour de bon au passé.

— Ugh...



En dépit de mon soupir, les commissures de mes lèvres se redressent. Kazuki est et sera pour toujours la propriété de Maria Otonashi.

Toutefois, pour une raison qui m'échappe, j'ai l'intuition que c'est ce que j'ai voulu. C'est une bonne chose que mes sentiments n'aient trouvé aucun écho.

La fameuse déclaration d'Otonashi.

J'ai ri de bon cœur la première fois que j'ai entendu son annonce, après qu'Iroha et moi avons obtenu notre diplôme. Pauvre Kazuki... la fille qui a réussi à lui mettre le grappin dessus est un sacré numéro.

Mais Kazuki a besoin de ce genre de pouvoir en ce moment.

— Oh.

Le soleil couchant a teinté le ciel de charmantes couleurs, et les reflets sur l'étang représentent exactement ce que j'avais à l'esprit. Je centre l'objectif sur un couple qui glisse dans une barque et prends mes clichés. Après avoir fait varier l'angle de vue et l'exposition, je parviens à en obtenir plusieurs qui me satisfont.

— Bien.

Même quelqu'un dans mon genre peut faire de belles photos.

Je suis capable de rechercher la beauté, moi aussi.

Il reste un peu plus de deux ans avant le jour où Otonashi finira ce qu'elle a commencé avec son annonce.

Pendant ce temps, je voudrais me rapprocher de mes rêves. J'aimerais pouvoir croire, du fond du cœur, que je suis bien comme je suis.

... Et, si possible, je désirerais trouver un compagnon encore plus incroyable que Kazuki !

Oui. Tel est mon vœu.

### ††† Haruaki Usui (19), 14 août †††

Jusqu'à cet instant précis, mon cœur était habité par les ténèbres.

J'avais renoncé à mon rêve de devenir un joueur de baseball professionnel en choisissant de rejoindre le même lycée que Kokone Kirino et Daiya Ômine ; cela ne conduisit qu'à la pire des issues. Daiyan a mis au point un plan complètement dément et a fini par être poignardé. Kiri a écopé d'une blessure si grave qu'elle n'en guérira probablement jamais. Hosshi ne peut même plus nous parler. J'ai perdu tous ceux qui comptaient pour moi.

Ma vie normale a été totalement anéantie.

J'ai passé tout ce temps enfermé dans ma propre tête. Je voyais le monde à travers un brouillard, et rien ne me semblait réel. Je parvenais à me rendre en cours, mais je ne pouvais rien faire d'important. J'agissais simplement sur pilote automatique afin de rester en vie,



comme un insecte. Parfois, je prenais conscience que je rentrais à la maison sans avoir prononcé le moindre mot.

Durant cette période, Iroha Shindô et Yûri Yanagi ont été diplômées, Daiya puis Kiri ont arrêté l'école, les parents de Hosshi ont envoyé un courrier au lycée pour informer qu'il s'absenterait pendant une durée indéterminée, et Kasumi a été transférée ailleurs. J'ai été le seul à entrer en terminale. Les rares souvenirs épars que j'en ai sont flous.

Cependant, Maria Otonashi a dispersé les ténèbres qui m'entouraient par la simple force de ses paroles.

Cela s'est déroulé environ neuf mois après le départ de tout le monde, le 15 juillet de ma dernière année au lycée. Maria Otonashi venait d'être élue présidente du BDE.

Tous les élèves étaient réunis dans le gymnase pour la cérémonie de passation de pouvoir. Contrairement aux autres rassemblements de ce genre, tout le monde fixait attentivement l'estrade. Personne ne bâillait ni ne jouait avec son portable.

L'individu qu'ils regardaient tous n'était évidemment pas notre ancien président, qui n'avait rien d'exceptionnel.

Il s'agissait de la future présidente, Maria Otonashi.

Elle s'était occasionnellement rendue dans ma classe pour s'enquérir de mon état, mais je l'avais constamment ignorée. Je ne pensais pas qu'elle avait fait quoi que ce soit de fondamentalement mauvais, je ne parvenais juste pas à me rapprocher d'elle à nouveau.

Tout au fond de moi, je me disais sans doute qu'elle était l'étrangère qui avait tout ruiné.

La Maria Otonashi qui se tenait debout sur l'estrade n'était plus aussi mystérieuse, mais son charisme demeurait intact. C'était grâce à lui qu'elle avait remporté les élections haut la main et qu'elle avait l'attention pleine et entière de toute l'assemblée. J'étais sûr que personne n'avait oublié cet incident après son discours de représentante des élèves de seconde, lorsqu'elle avait fendu la foule pour atteindre Hosshi comme Moïse avec la mer Rouge.

La situation en cet instant était similaire. Nous nous demandions tous : *Que va-t-elle nous sortir de son chapeau, ce coup-ci ?*

Maria Otonashi a commencé son discours inaugural en tant que nouvelle présidente du BDE. Son éloquence était claire, ses intonations précises, et la teneur de ses propos représentait ce que nos cœurs avaient besoin d'entendre.

Tous les élèves, moi y compris, pouvaient capter l'étrange atmosphère qui régnait dans notre école. Cela s'expliquait par la multitude d'incidents ayant eu lieu en si peu de temps, comme les meurtres et la panique liée aux hommes-chiens, mais il y avait autre chose, la sensation que des événements de bien plus grande ampleur s'étaient déroulés tout près de nous. Quelque chose clochait, bien que, pour une raison inconnue, nous soyons incapables de nous en souvenir.

*Nous avons été contrôlés par quelqu'un, puis libérés.*

Nous n'avions aucune preuve, alors il était difficile de l'exprimer avec des mots. Malgré tout, cela flottait au-dessus de nous telle une malédiction. Nous nous sentions piégés, voire



pris à la gorge. C'était un malaise écrasant. L'amener dans la conversation conduisait toujours à rendre les choses inconfortables, donc, au bout d'un moment, le simple fait de le mentionner était devenu un tabou.

Toutefois, Maria Otonashi ne s'est pas détournée de la réalité. Elle a mis des mots précis sur cette sensation, l'a expliquée, puis a présenté une solution pour nous en libérer. Sa stratégie contenait à la fois des concepts et des détails concrets.

C'était exactement ce que le lycée aspirait à entendre.

Les élèves ont retenu leur souffle en écoutant son discours, et l'air vibrait d'une rare intensité. Ils ne désiraient pas rater la moindre syllabe.

Je pouvais bien voir qu'elle était quelqu'un d'incroyable.

Mais, de mon côté, une pensée continuait de hanter mon esprit... que tout cela ne suffirait pas à me ramener mes amis. Même son brillant discours ne m'a donc pas fait grande impression.

— ... Je me battrais de toutes mes forces pour que la vie dans ce lycée soit aussi épanouissante qu'avant. Je suis honorée d'être votre nouvelle présidente du Bureau des Élèves.

Cela ressemblait à la fin, alors tout le monde s'est mis à applaudir. Néanmoins, Maria Otonashi a levé les mains pour nous faire signe d'arrêter.

— Pour terminer, je souhaiterais faire une déclaration personnelle.

Son attitude a dramatiquement changé, tant au niveau du ton que de l'expression.

— Lorsque Kazuki fêtera son vingtième anniversaire, je l'épouserai.

— ... Quoi ?

Cette annonce semblait tellement sortie de nulle part que je n'ai pu réprimer une exclamation de surprise. Les autres élèves, les professeurs et tout le reste de l'assemblée étaient totalement déroutés.

— Nous nous marierons et nous serons le plus heureux des couples.

En dépit de ses paroles, Maria Otonashi a commencé à pleurer.

À peu près toutes les personnes présentes dans la salle savaient dans quel état était Hosshi. Nous savions également qu'ils étaient ensemble et qu'elle prenait soin de lui au quotidien.

— Et je ne le fais pour personne d'autre que moi !

Pleurerait-elle parce qu'elle se retrouvait submergée par l'émotion ?

Non. Elle ne disait pas cela dans un soudain accès d'égoïsme, je pouvais le deviner à son air affligé.

Ce qui signifiait que...

Je le sus instinctivement.

C'était une *excuse*.

Pour une raison nous échappant à tous, Maria Otonashi se sentait responsable de la chape de nuages qui planait sur notre lycée.



Voilà pourquoi elle nous présentait désespérément ses excuses, pourquoi elle tentait désespérément d'expier ses péchés.

Mon intuition me soufflait que Hosshi était peut-être la personne ayant le plus souffert de ce malaise, mais impossible d'en être sûr. Restaurer la normalité de sa vie s'avérerait plus compliqué que pour n'importe qui d'autre. Cependant, s'il allait se marier et vivre heureux, il lui faudrait bien évidemment retrouver son état normal.

Par conséquent, ce que Maria Otonashi proclamait vraiment, c'était *qu'elle se battrait pour redonner toute sa normalité à la vie de celui qui serait le plus dur à sauver*.

Si elle parvenait à accomplir cela, le faire pour nous autres se révélerait facile. Elle nous apporterait à tous le salut.

C'était pour cette raison que Maria Otonashi se comportait ainsi... parce qu'elle était persuadée que c'était là la meilleure manière de se racheter.

J'étais sûr que la plupart des gens n'avaient pas saisi ses véritables intentions. Malgré tout, ils pouvaient les sentir. L'émotion dans sa voix et son expression suffisaient à leur faire comprendre que cette déclaration apparemment égoïste était en réalité une façon de les encourager.

*Notre quotidien tranquille reviendrait.*

Quand Maria Otonashi a incliné la tête, serrant les poings le long de son corps plutôt que d'essuyer ses larmes, un tonnerre d'applaudissements à en casser les murs a retenti.

Cela a été à ce moment précis.

Ce bruit et ces gestes ont dissipé le brouillard qui m'entourait si vite que c'en était presque comique. Ma poitrine s'est réchauffée tout à coup et mon cœur a pu battre à nouveau. \*Ba-dum\* \*Ba-dum\* J'avais l'impression que j'entendais ce son pour la première fois depuis très longtemps.

Oh, mais oui...

Tout comme Maria Otonashi, j'aspirais au pardon. J'avais échoué à sauver mes amis, et pas une seconde ne passait sans que je ne me le reproche. C'était la source principale du voile recouvrant mon esprit.

Pour cette raison, je devais découvrir ma propre voie menant à la rédemption. Je ne réussirais jamais à avancer sans pouvoir me pardonner au préalable.

Et maintenant que je savais quoi faire, il était temps pour moi de trouver un moyen d'y parvenir.

Bien que Maria Otonashi ait chassé le désespoir de notre école, cela ne signifiait pas pour autant que mes amis aient fait leur retour durant le temps qu'il me restait au lycée. J'étais toujours seul, mais je ne menais plus l'existence vide et dénuée de vie que j'avais auparavant.

Puisque je ne trouvais aucune manière de me pardonner, j'ai décidé de m'investir à fond dans tout ce que je faisais. Chaque jour, je me donnais à 200 %, que j'obtienne des



résultats ou non. De façon presque miraculeuse, en étant leur meilleur élément, j'ai réussi à emmener notre modeste équipe de baseball à la deuxième place du tournoi régional estival.

J'ai obtenu mon diplôme, puis je me suis inscrit à l'université très prisée de Waseda. Même si le monde avait basculé dans la folie, jamais je n'aurais pu y accéder avec mes notes, mais, croyez-le ou non, j'ai franchi avec succès le processus de sélection pour l'équipe de baseball, avec une recommandation de surcroît. Je supposais que c'était grâce à cette deuxième place gagnée à la sueur de mon front.

Intégrer leurs rangs, c'est bien beau, mais je suis clairement l'un des maillons faibles de l'équipe de baseball de Waseda. Je n'ai pas l'endurance des membres issus de lycées prestigieux, et je n'arrive pas à suivre pendant les séances. Notre entraîneur aurait même suggéré que je devienne plutôt un manager. À ce rythme, je vais sans doute boucler mon cursus de quatre ans sans avoir été aligné une seule fois dans un match officiel.

Mais je m'en fiche. J'ai décidé de m'investir entièrement dans ce sport, même si je n'y gagne rien.

— Usui, tu lances avec ta main. Utilise plus le bas de ton corps ! me crie notre entraîneur, Miyashiro, tandis que je m'exerce dans l'enclos des releveurs.

On le verrait plus dans un hippodrome que sur un terrain de baseball. Sans son uniforme, impossible de deviner sa profession. Il est également le seul à déceler quelque chose en moi.

— Coach, j'aimerais vous demander quelque chose.

— Hmm ? Qu'est-ce que c'est ?

— Pourquoi m'avoir recommandé durant les sélections ? Il y avait un paquet de types lançant mieux que moi qui ont été recalés.

— Qui t'a parlé de ça ? ... Mouais, aucune importance. Tu veux savoir pourquoi ? Je vais pas te le dire si c'est juste pour te reconforter parce que t'as le moral à zéro avec ton jeu de merde.

— Non, je veux simplement savoir quelles sont mes forces selon vous. J'ai envie de les cultiver si je peux.

— Hmm... Bon, dans ce cas... (L'entraîneur Miyashiro se gratte la tête.) Disons que tu lançais pas si mal pour un gars aussi mal préparé. Ça voulait dire que t'avais du potentiel.

— Ouais, et c'est pour ça que je peux pas suivre le rythme des séances.

— T'es maso, ou quoi ? Mais au moins, t'as pas l'air déprimé... Hé hé, ça, c'est la deuxième chose. Je peux voir un truc dans ton regard.

— Mes yeux ? Vous voulez dire que vous lisez dedans ma volonté de réussir ?

— Non, je peux pas faire ça. Même si j'en étais capable, y en a treize à la douzaine qui sont aussi gonflés à bloc que toi. Non, tous ceux qui tapent fort ont la niaque, ils en veulent et visent les étoiles, et t'as pas ça non plus. Tu donnes même pas l'impression de t'intéresser tant que ça au baseball. T'as l'air d'une grosse merde.

— Eh ben...

— Mais... (Il se gratte sa barbe de trois jours.) Je peux deviner que tu sais ce que c'est, le vrai désespoir.



Je demeure silencieux.

— C'est pour ça que t'es pas plombé par tout ce qui peut te tomber dessus. Tu restes concentré. Tu te souviens des sélections ? T'as pas perdu ton sang-froid alors qu'y avait un type avec un meilleur bras droit que toi.

En effet, je ne m'intéresse pas à ce que font les autres. Cela ne sert à rien, je ne changerai pas pour autant. Au bout du compte, tout ce que je peux faire, c'est me donner au maximum.

— Je connais un gars avec le même regard que toi. Il était lanceur jusqu'à ce qu'il se pète l'épaule au Kôshien<sup>2</sup>. Après ça, il comptait renoncer au baseball — voire à la vie —, mais je l'ai forcé à rejoindre l'équipe. Ce gaillard s'entraînait jusqu'à en crever jour après jour, et les jours de match, il jouait comme un putain de dieu. Il cognait tellement fort que j'ai fini par lui demander comment il faisait. Tu sais ce qu'il m'a répondu ?

La bouche de l'entraîneur forme un rictus.

— « Pas grave si je touche pas. De toute façon, c'est pas comme si j'allais en mourir. »  
Il soupire.

— T'en penses quoi ? C'est sans queue ni tête pour moi. Mais mon p'tit doigt me dit que tu peux piger ce qu'il a dit.

— ... Qu'est-ce qu'il devient, aujourd'hui ?

— Il se fait des centaines de millions par an. Je sais même pas combien exactement.

J'ai compris. Il m'évalue à l'aune de cet individu. Autrement dit, mes propres compétences n'entrent guère en ligne de compte dans son jugement.

Toutefois, je ne perdrai pas espoir. Je m'agenouille et récupère la balle.

— Donc vous êtes en train de dire qu'il était juste doué.

— C'est ça. J'ai pensé que tu avais peut-être le même don. En fait, je sais pas du tout si t'es vraiment talentueux ou non. Alors, déçu ?

Je passe mes doigts gantés sur les coutures de la balle.

— ... Coach. Je connais quelqu'un que je pense pas pouvoir battre un jour.

— Ah bon ? Sacré compliment venant de toi. Tu crois même pas que Yoshino est meilleur que toi.

Yoshino est un lanceur qui a refusé de passer professionnel à la sortie du lycée pour intégrer Waseda à la place.

— Ton gus joue chez les pros ? C'est quoi, son nom ?

Je le lui dis.

— Daiya Ômine.

— ... Inconnu au bataillon.

— Pas étonnant. Mais j'essaie en permanence de le rattraper.

Je prends une profonde inspiration et arme mon bras pour un autre lancer. J'amène ma jambe gauche en arrière et enfonce mes crampons dans le sol. Une puissante impulsion me parcourt entièrement pour aboutir dans les doigts de ma main droite. L'onde de choc se

<sup>2</sup> Stade de baseball japonais réputé pour accueillir chaque année le tournoi national interlycées.



propage dans tous mes muscles, et je laisse mon instinct s'occuper du reste. Mon corps réagit tout seul, et mon bras se propulse vers l'avant de toutes ses forces.

Dans l'enclos des releveurs, la balle fend l'air à toute vitesse en produisant un son satisfaisant.

— Hé, pas mal, l'effet que t'as mis ! Là, on discute !

Je vis à toute allure depuis l'annonce de Maria Otonashi. Je fonce bêtement vers l'avant, aveugle à tout ce qui m'entoure et incertain des changements pouvant m'arriver en faisant cela.

Récemment, je remarque des résultats, j'ai enfin le sentiment de comprendre ce qu'il me manquait.

Pourquoi n'ai-je pas pu sauver qui que ce soit ?

... C'était parce que j'avais manqué de détermination.

Je ne m'étais jamais pleinement investi dans quoi que ce soit, je me contentais de rester sur le côté à observer. Je ne m'étais pas impliqué plus que nécessaire dans l'histoire entre Daiyan et Kiri. J'étais convaincu de me tenir à la bonne distance pour que personne ne soit blessé, moi y compris. Je pensais qu'en m'approchant trop près, je ruinerais tout.

Oui, il est parfaitement possible que mes inquiétudes aient été fondées. Et alors ? J'aurais très bien pu tout détruire !

J'aurais très bien pu voler Daiya Ômine en lui prenant Kokone Kirino.

On ne peut rien changer sans une bonne dose de courage et de la volonté. Mon plus grand crime a été de mettre aussi longtemps pour m'en rendre compte.

Daiya Ômine, celui que j'admire, a toujours été déterminé. Je ne dirais pas qu'il a eu raison d'ignorer son propre bonheur. Mais il était prêt à assumer les conséquences de ses actes, et j'ai bien deux ou trois choses à apprendre de sa manière de penser.

Je n'ai jamais pu le surpasser, pas une seule fois depuis notre première rencontre.

« *Pas grave si je touche pas. De toute façon, c'est pas comme si j'allais en mourir.* »

Je saisis parfaitement ce que ce grand frappeur entendait par là. Tout donner pour son rêve et essuyer une défaite ne suffit ni à nous tuer ni à perdre espoir. Nous avons goûté à un désespoir nettement plus grand. C'est pour cette raison que nous pouvons être braves et affronter n'importe quoi sans avoir peur. La plupart des gens reculeraient face à un pari risqué, mais, pour nous, ce n'est rien.

Daiyan... je connais enfin le moyen de me tenir au même niveau que toi.

Cependant, je ne me sacrifierai pas comme tu l'as fait. Je découvrirai une volonté qui m'est propre.

Lorsque j'obtiendrai la réponse à cette question, je me pardonnerai pour mon impuissance.

Il reste un peu plus d'un an avant que Maria Otonashi ne fasse ce qu'elle a dit qu'elle ferait.

Je promets de trouver ma voie d'ici là.

Et mon vœu sera alors exaucé.



††† Kokone Kirino (16), 23 septembre †††

Je me suis retrouvée à l'hôpital après m'être poignardée, mais Daiya n'est pas venu me rendre visite avant d'avoir officiellement quitté le lycée. Il n'avait plus ses piercings d'oreille et ses cheveux avaient repris leur noir naturel. Lorsqu'il m'a vue allongée sur le lit, il a souri doucement et m'a caressé la joue.

J'avais l'impression de faire un bond dans le passé, quand notre amour était innocent... Non, je ne pouvais même pas me convaincre que c'était vraiment le cas. Daiya et moi avons tous deux perdu la pureté de cette époque.

J'ai pressé mes deux mains contre la sienne.

*Je veux me souvenir de ce sentiment merveilleux pour toujours.*

Lorsque j'ai relâché sa main, il l'a retirée de mon visage.

— Tu vas de nouveau disparaître.

Les yeux de Daiya se sont arrondis de surprise, puis il m'a souri avec tristesse.

— Tu lis vraiment en moi comme dans un livre ouvert.

— Où tu vas, cette fois-ci ?

Son sourire était indéchiffrable.

— Je ne sais pas.

— Tu ne sais pas...

— Mais une chose est sûre, c'est important. Tout ce que je peux faire, c'est rester à tes côtés. Rien d'autre. Kazu me l'a fait comprendre en employant la manière forte.

— Alors, fais-le...

Daiya a secoué légèrement la tête.

— ... Toi mieux que quiconque devrais pouvoir comprendre. J'ai causé beaucoup trop de torts. Un paquet de gens se sont égarés par ma faute et j'ai détruit leur avenir. Je ne peux pas être avec toi tant que je n'ai pas payé pour mes péchés. J'ignore simplement comment faire. Donc je suis forcé de vagabonder au hasard jusqu'à ce que j'y parvienne. (Daiya baisse tranquillement le regard.) Je continuerai de réfléchir à un moyen de prendre mes responsabilités. Peut-être que je mettrai un an, dix ans, voire ma vie entière à trouver la réponse. Et même si je réussis, le poids de mes actes restera un fardeau lourd à porter.

— Daiya...

— Toutefois, je peux te *promettre* une chose.

Puis, Daiya m'a embrassée.

— Je reviendrai auprès de toi, Kokone.

Des larmes se sont mises à dévaler mes joues tandis que nos lèvres se séparaient.

— T'as intérêt.



— Je sais.

— Tu dois revenir.

— Je sais.

Daiya essuie mes larmes avec ses doigts.

— Je ne trahirai pas un tel serment.

Voilà ce qu'il a dit.

Voilà ce qu'il a promis.

Cependant, quand je retrouve Daiya, il est dans un lit d'hôpital et raccordé à tout un tas d'appareils médicaux.

Il a été poignardé par l'une de ses fanatiques, une fille au collège. Elle a été arrêtée sur-le-champ, mais il souffrait alors d'une blessure mortelle. Bien que les secours soient parvenus à lui sauver la vie, l'hémorragie massive a eu un effet sur son cerveau, l'empêchant de reprendre connaissance.

Daiya est dans le coma. Sa trachée a été ouverte pour y attacher un respirateur artificiel. Je peux entendre les bips de l'électrocardiogramme et le bruit de la pompe. Des tubes sont enfoncés dans son nez.

Le voir dans cet état me donne envie de pleurer. Sa poitrine se soulève et s'abaisse, et ses yeux clignent parfois de temps à autre, mais il n'a plus l'air humain, désormais. Je ne peux pas voir *ceci* comme le véritable Daiya, mais juste comme une espèce de créature à son image.

Même après un mois, il ne reprend toujours pas connaissance.

Ses parents ont beau s'être fâchés avec lui au point de pratiquement le déshériter à cause notamment de ce qui est arrivé avec moi et Miyuki Karino, ils lui rendent visite presque chaque jour. Pas mal de monde passe aussi le voir. Haru, Kasumi et nos autres camarades de classe. Maria Otonashi. Yûri Yanagi et Iroha Shindô. Miyuki Karino elle-même. Même Riko Asami, qui travaille apparemment dans une ferme sur l'île de Hokkaido, est assez gentille pour venir de temps en temps. Contrairement à la collégienne qui l'a poignardé, quelques-uns des anciens partisans de Daiya ont repris leurs esprits et passent à l'occasion. Mais, peu importe qui lui rend visite, l'état de Daiya ne s'améliore pas. Il ne répond à strictement aucun stimulus.

Ma famille et celle de Daiya ont essayé de m'en empêcher, mais j'ai arrêté l'école afin de consacrer tout mon temps à prendre soin de lui. Je pense être le meilleur remède pour qu'il se réveille, en restant près de lui pour qu'il entende ma voix.

Cependant, tout ce que je peux lui dire ne fait aucune différence. Tous les jours, je le regarde, mais ils ne se ressemblent pas tous. Parfois, il montre des signes de vie, mais juste des traces, rien de significatif. Ce qui importe le plus ne change pas. Il demeure toujours quelque chose qui n'est pas vraiment humain.

Pire encore, ses chances de guérison s'amenuisent au fur et à mesure que le temps passe.

J'ai de plus en plus peur qu'il ne se réveille jamais. Cette anxiété est semblable à un monstre affamé qui dévore mes espoirs.

Je commence à perdre petit à petit mes émotions.



Jusqu'au jour où je me rends compte que je ne ressens plus rien.

Un autre mois s'écoule et novembre entre en scène. Je suis devenue tellement hagarde que, même moi, je le remarque. Le médecin de Daiya me conseille de consulter un psychiatre.

J'essuie les larmes de Daiya avec une gaze. Elles ne sont pas le fruit d'une quelconque émotion, mais plutôt une sorte de réflexe biologique. Une pensée me traverse soudainement l'esprit.

*... Et si c'était ça, sa manière d'expié ses péchés ? Est-ce que son état est une forme de punition qu'il s'inflige ?*

Voilà qui serait bien trop égoïste de sa part.

Je compte davantage que cela à ses yeux.

Je pose mes mains sur mon abdomen et touche la cicatrice qui restera sûrement là toute ma vie. C'est ici que je me suis poignardée en étant convaincue que cela sauverait Daiya.

*« Je me fiche de mourir, alors accordez à Daiya un avenir heureux. »*

J'y croyais dur comme fer à ce moment-là. Et c'est encore le cas. Je serai toujours prête à donner ma vie pour lui.

Oui, Daiya a peut-être commis des choses affreuses, et peut-être qu'il a besoin d'en payer le prix. Mais est-ce qu'il doit forcément être seul à porter ce fardeau ? Est-ce que moi ou d'autres personnes ne pourrions pas en assumer une partie ? Est-il condamné à ne pas connaître le pardon, peu importe ce qu'il fait ?

Ce serait donc cela, l'explication ? Ce serait pour cette raison qu'il lui arrive une telle chose ?

Oui... c'est vrai. Le monde ne cesse jamais de se montrer cruel envers nous. Je ne le sais que trop bien. Il suffit d'observer mon dos pour s'en persuader.

Dans ce cas...

— J'en ai assez.

... c'est nous qui allons abandonner ce monde.

Je peux retirer les machines reliées à Daiya et laisser son corps s'éteindre. Je vais le faire. Ensuite, je pourrai passer à l'étape suivante. Son âme m'attend peut-être déjà au paradis.

Si j'ai raison, alors je ferai mieux de me dépêcher !

J'agrippe les tubes enfoncés dans le nez de Daiya.

Les enlever... c'est tout ce qu'il faudrait faire pour mettre un terme à tout cela. Je suis certaine que personne ne m'en voudra. Non, même si on me le reproche, je le rejoindrai d'ici peu, de toute façon.

*... Daiya, tu dois te sentir seul. Je suis désolée. Je serai bientôt là.*

— Ngh, nh...

Mais je ne parviens pas à trouver la force.

Je relâche les tubes.



Cette chose n'a rien d'humain... mais elle a tout de même l'apparence de Daiya. Je ne peux pas abrégé sa vie tant qu'il existe ne serait-ce qu'une infime possibilité qu'il se réveille. C'est trop pour moi, même si les chances sont quasiment inexistantes.

Oui, je sais. Je ne fais que prolonger ce calvaire. Je le sais, mais je n'y peux rien.

Je suis impuissante.

Me voilà dans une impasse.

J'éclate en sanglots en m'effondrant sur le corps de Daiya. Il est si maigre, à présent.

Même deux mois plus tard, alors que débute une nouvelle année, Daiya ne montre aucun signe de sortie de coma. Il lui arrive de respirer sans assistance, mais cela n'a visiblement pas de rapport avec un quelconque réveil. Depuis le départ, son médecin semblait pessimiste et, plus le temps passe, plus il exprime son opinion avec franchise. Les parents de Daiya croient à un retour à la normale, mais, en parallèle, je détecte des traces de résignation. Ils ont commencé à me dire des choses comme « Il est peut-être temps de lui accorder la paix ? »

C'est ridicule. Ils donnent l'impression que je force le corps de Daiya à vivre par égoïsme, alors que la personne ayant le plus vif désir de le voir libéré de cette situation, c'est moi.

« *Je ferais n'importe quoi pour toi* » lui ai-je dit une fois, et je ne mentais pas.

Pourtant, je ne parviens pas à commettre un double suicide. J'ignore si j'ai le droit de prendre la vie de Daiya avec mes propres mains. Non, je ne réussirais jamais à passer à l'acte même si je décidais que je le pouvais.

Néanmoins, je prends bel et bien conscience d'une chose.

Je suis incapable d'achever Daiya.

Mais je peux très bien mettre un terme à mon existence.

Je suis sûre qu'il m'attend au paradis. Et si, par chance, il n'est pas dans l'au-delà, cela signifie qu'il est toujours en vie, ce qui est encore mieux.

Je n'en reviens pas de ne pas y avoir pensé plus tôt !

Le lendemain, je cache un couteau dans mes affaires.

Au lieu de me l'enfoncer dans l'abdomen comme la fois précédente, je vais me trancher la gorge et rejoindre Daiya. J'ai pris ma décision.

Je suis tellement obnubilée par ma propre mort que j'oublie qu'aujourd'hui est le jour de visite de Maria Otonashi.

C'est elle qui a su faire ce qu'il fallait, en appelant une ambulance et en maintenant tout juste en vie le corps de Daiya. Elle l'a peut-être oublié, mais il y a des preuves indéniables.

Je lui en suis reconnaissante. Et, pourtant, je ne sais pas pourquoi, mais je n'arrive pas à m'entendre avec elle comme je le faisais avant.

Maria Otonashi active la boîte à musique qu'elle a apportée et la place près de l'oreille de Daiya. Il paraît que certaines personnes sont sorties du coma après en avoir entendu une jouer. Mais j'ignore si cela va fonctionner avec lui. Avec ce genre de technique, il aurait dû réagir à ma voix depuis très longtemps.



Je veux que Maria Otonashi parte dès que possible.

Une fois qu'elle s'en ira, je pourrai mourir.

— ... Kirino.

Elle me prend tout à coup dans ses bras.

— Hein ?

Il faut croire que je dois avoir l'air vraiment déprimée.

... Non, ce n'est pas cela. Elle ne m'enlace pas. Elle fouille ma poche.

— Ah...

Elle sort le couteau de son fourreau en cuir et pousse un grand soupir.

— Je me doutais bien qu'il se tramait quelque chose. Tu t'agites et jettes des coups d'œil en direction de ta poche depuis mon arrivée, mais... Que comptais-tu faire... ? Non, inutile de répondre. Je peux le deviner.

Je me retrouve immédiatement submergée par la rage devant son attitude omnisciente.

*Comme si tu avais la moindre idée de ce que je traverse !*

— Rends-le-moi ! m'écrié-je. Rends-le-moi, rends-le-moi, rends-le-moi !

Je suis désormais en proie à l'hystérie, et les infirmières commencent à rappliquer pour connaître la raison de mon emportement. Toutefois, cela ne suffit pas à me calmer, et je me précipite sur Maria Otonashi.

Mais cela ne sert à rien. Elle se glisse dans mon dos et m'immobilise.

— Arrête, lâche-moi ! Lâche-moi ! Donne-moi ce couteau ! (Les larmes se mettent à couler tandis que mes émotions explosent en moi.) Je dois le faire ! Je dois mourir et rejoindre Daiya !

— Bon sang... pourquoi faut-il que vous soyez tous les deux ainsi ?!

— Qu'est-ce que tu veux dire ?!

— Je respecte ta détermination, tout comme celle d'Ômine. Mais ta propension à renoncer à tes propres besoins et à jeter ta vie en l'air est une grave erreur. Cela ne rime à rien. Tu ne fais qu'accroître votre chagrin. Exactement comme tu désires plus que tout le voir heureux, lui aussi veut que tu connaisses le bonheur. Vous avez déjà tant souffert quand vos positions étaient inversées ! Comment ne peux-tu pas comprendre cela ?!

L'intensité de ses propos me fait tressaillir, mais je réplique malgré tout.

— Oh, alors se sacrifier, c'est mal, maintenant ? Tu peux parler ! Tu te donnes à fond pour Kazu en ce moment même !

— Oui, par le passé, moi aussi, j'ignorais constamment mes propres besoins. Je le reconnais. Mais j'ai changé. Je suis à ses côtés pour mon bonheur personnel. Il faut que je sois près de lui, sinon il ne peut pas être heureux. Je ne me sacrifierai plus. Cela m'est désormais impossible.

Maria Otonashi me relâche. Je continue de la dévisager méchamment.

— Je le sais parce que j'étais comme toi, avant. Pourquoi agissons-nous de la sorte alors même que cela nous blesse ? Pourquoi commettons-nous cette erreur ?

Avec froideur, elle me donne la réponse.



— C'est parce que nous sommes faibles. Parce que nous ne pouvons pas accepter la réalité.

— Et... et alors ? Je peux rien y faire ! Daiya est un légume ! L'homme que j'aime est un putain de légume ! Tu penses qu'on peut tous surmonter ça ?! Daiya représente tout à mes yeux ! Et ce monde me l'a volé. Qu'est-ce que tu crois que je peux faire, hein ?! m'exclamé-je. Qu'est-ce que je suis censée faire ?!

Je doute qu'elle puisse répondre à une telle question. À mon avis, il n'y a même aucune réponse possible.

Pourtant, Maria Otonashi rétorque comme si de rien n'était :

— Croire qu'Ômine va se rétablir.

Je me mords la lèvre.

Elle le dit si facilement !

— Et puis quoi, encore ?! Je sais. Je sais à quel point ce foutu monde est cruel. Est-ce que tu sais au moins tout ce qu'il nous a pris ? Comment tu peux t'attendre à ce que je croie aux miracles après tout ça ?!

— Je ne te demande pas d'avoir foi en ce monde. Je sais tout aussi bien que toi qu'il n'exauce aucune prière.

— Ah, tu vois ! Alors, ton joli petit discours, tu peux...

— *Mais je crois en Kazuki.*

— Quoi... ?

— Je sais que Kazuki ne me laisserait jamais seule. Voilà pourquoi je crois du fond du cœur qu'il reviendra.

— ... Co... comment tu peux être aussi convaincue d'un truc pareil... ?

Mais bien sûr. Maria Otonashi est dans la même position que moi. Il n'est pas insensé de se dire qu'elle doit connaître le même désespoir.

Malgré cela, elle semble toujours garder espoir.

Pourquoi ? Qu'est-ce qui nous différencie ?

— Tu n'es pas du même avis ?

... En fait, c'est évident.

— Ne crois-tu pas que Ômine ne te laisserait jamais dans une telle situation ?

Tout repose sur le fait d'avoir foi en l'être aimé.

— *Je reviendrai auprès de toi, Kokone.*

Oui.

Daiya me l'a promis, mais je n'en ai pas cru un mot. Plus grave encore, j'ai tenté de tuer la fille qu'il aime le plus au monde.

Aurais-je pu le trahir de façon encore plus éhontée ?

— Je... je...



Je ne parviens pas à trouver en moi une lueur d'optimisme concernant sa guérison. Je n'ai pas la conviction que ses sentiments à mon égard soient suffisants pour le faire revenir.

— ... Dis, Daiya, qu'est-ce que je devrais... Hein ?

Il est en train de pleurer. Sans un mot, sans une parole, ses yeux versent des larmes.

Est-ce une autre de ses réponses biologiques ? ... Non, c'est impossible. Il pleure trop abondamment, et la synchronicité est trop parfaite.

— ... Oh.

Oui, ma voix l'a bel et bien atteint. Et mes actes le blessent.

Daiya sait que je veux mettre fin à mes jours, mais il n'y peut rien. Tout ce dont il est capable, c'est s'en vouloir de me faire du mal. Il doit être si frustré, il doit tant souffrir.

Et je suis là, échouant à comprendre ses sentiments et sur le point de lui dérober ce qu'il a de plus précieux. J'ignorais totalement à quel point cela l'aurait meurtri.

Son cœur est la seule chose restante qui le rattache à ce monde. Si je disparaissais, je suis sûre que ce lien ténu se briserait. Il ne réveillera certainement jamais.

Je saisis enfin.

— Daiya a besoin de moi.

Tout comme j'ai besoin de lui.

— Je suis désolée.

Je suis navrée de ne pas avoir compris une chose aussi simple.

— Je suis tellement désolée... !

J'agrippe le corps de Daiya et pleure bruyamment.

Pendant ce temps, Maria Otonashi nous observe en silence. Elle se contente de relancer la boîte à musique pour qu'elle joue à nouveau sa jolie mélodie.

Six mois s'écoulent, et juillet fait son apparition.

J'ai entendu dire que Maria Otonashi était devenue présidente du BDE et avait déclaré qu'elle épouserait Kazu.

La plupart des gens ne comprennent pas, mais moi, si. Elle est forte, elle peut conserver intacte sa foi en Kazu. Mais cela l'usera petit à petit. Chaque jour qui passera sans progrès dévorera peu à peu son cœur.

Voilà pourquoi elle tient à garder le moral avec cette annonce.

— Daiya.

Je caresse son dos et prononce son prénom. Évidemment, il ne répond pas.

Je n'envisagerai plus de me suicider. Je crois en lui. Toutefois, il y a bien des jours où ma conviction menace de vaciller. Même la toute puissante Maria Otonashi n'est pas invincible, alors il n'est guère surprenant que cela arrive à quelqu'un d'aussi faible que moi.

J'active la boîte à musique que Maria Otonashi a apportée.

Récemment, c'est plutôt moi qui suis remotivée par ce son.



— Fiou...

Je laisse échapper un petit soupir.

Maria Otonashi m'a fait la leçon, c'est vrai, mais je ne peux toujours pas me résoudre à croire au destin. Je serai à jamais persuadée que le monde se montre dur avec nous.

Cependant, je change lentement mais sûrement.

Je me mets progressivement à faire confiance aux gens.

Il reste un peu plus de deux ans avant que Maria Otonashi ne remplisse sa promesse.

D'ici là, j'espère pouvoir redevenir la fille joyeuse que j'étais auparavant.

Tel est mon vœu.

— Tu souhaites la même chose, pas vrai, Daiya ? lui demandé-je en souriant.

Ses yeux contemplant mon expression.

Il est clairement en train d'observer mon visage.

— Hein... ?

### ††† Kazuki Hoshino (19), 3 octobre †††

.....  
 .....  
 ..... Pense à nouveau. D'un coup.

Avant, seulement le chaos, un enchevêtrement de trucs que je ne pouvais pas assimiler. Comme si j'étais là, mais que mon esprit se trouvait très loin. Parfois, je voulais bouger, mais sans succès. Comme si mon corps et moi étions deux choses séparées. Pouvais pas l'arrêter. Agissait tout seul.

Maintenant, j'ai enfin repris le contrôle. Mais je ne suis pas complètement libre. Comme choisir la bonne réponse avec le bouton de changement de chaîne sur une télécommande. De temps en temps, je me trompe, j'appuie sur le mauvais bouton.

Je me souviens assez vite du langage au milieu de ce fatras mental. Car quelqu'un ne cesse de me parler. Mes connaissances reviennent aussi. Ma mémoire demeure toutefois fragmentée. Cassée et peu fiable. M'a pas trop l'air d'être la mienne. Elle est tout éparpillée comme un puzzle que je n'arrive pas à reconstituer. Peut-être que je ne réussirai jamais.

J'essaie de marcher dans la maison. Elle est déserte. Personne n'est là. Ma grande sœur, Rû, n'est pas ici non plus. En fait, elle pleure beaucoup et dit que je ne suis pas moi-même. Oh. C'est pour cette raison que j'ai toujours cru que ce corps n'avait aucun lien avec moi. Je pensais que je voyais juste des images bizarres. Je me trompais. Je suis bien moi. Je le sais, à présent.



Je me rends dans la cuisine. J'ouvre un placard et mange un cookie conservé dans une boîte. Je pouvais manger même quand je n'étais pas moi. Je me souviens vaguement avoir avalé des choses. Ma maman me demandait si c'était bon, mais je ne saisissais pas vraiment. En revanche, je sais que la nourriture épicée me faisait un effet très « ouille ouille ouille ». J'avais du riz tous les jours. Il était du genre trop cuit et fade, je détestais cela. Je n'ingérais que des trucs sucrés parce que c'était la seule saveur que je reconnaissais. Un jour, ma mère a mis quelque chose sur mon riz. Elle appelait cela de la « poudre de *furikake*<sup>3</sup> ». Tout à coup, il a eu du goût. Je me suis mis à aimer le riz. Le *furikake*, c'est comme de la magie pour moi.

Lorsque je m'arrête devant l'entrée, la porte s'ouvre. Les yeux de la jeune femme s'agrandissent, mais elle sourit rapidement. Peut-être parce que je quitte rarement ma chambre.

C'est elle qui vit avec moi. Son odeur est rafraîchissante, et je suis heureux de la voir. « Kazuki, je suis rentrée. J'ai croisé Usui aujourd'hui. J'ai été surprise de constater à quel point il a pris du muscle. » Je ne sais pas qui est cet Usui, mais je hoche la tête. Ses yeux s'arrondissent visiblement. « ... On dirait presque que tu me comprends. Est-ce que tu comprends ce que je suis en train de dire ? » Je hoche encore une fois la tête. Le visage de la femme s'empourpre et elle appelle ma famille. Hmm, personne n'est là. Je ferais peut-être mieux de lui dire, non ? Je tente de parler. Mais j'en suis incapable. Les mots dans ma tête et ceux qui se forment dans ma bouche ne sont pas raccordés. J'essaie de m'exprimer, mais il n'en sort qu'un charabia incompréhensible.

Ma tête est toujours embrumée. C'est encore un grand bazar là-dedans, comme si tout avait été passé au mixeur. Il est si dur de remettre chaque pièce à sa place.

Mais je me souviens tout de même du mot le plus important.

Maria.

C'est son prénom.

Ma famille se réjouit que je puisse penser à nouveau. Maria aussi. Cependant, je ne peux toujours pas leur répondre.

Ils se mettent à parler avec moi plus souvent. Avant, tout le monde à part Maria avait du mal à s'adresser à moi. Dorénavant, je crois qu'ils aiment cela. Et j'en suis heureux.

Chaque jour, je demeure dans la même pièce. Je ne me rends dans les autres que lorsqu'on m'y appelle. Maria aussi vit là. Je ne sais pas depuis quand. Elle ne fait pas partie de la famille, alors je trouve cela étrange qu'elle vive avec nous. Toutefois, personne ne s'en plaint, donc je suppose que tout va bien. Pourtant, lorsque j'entends Maria ronfloter dans la couchette du haut de notre lit superposé, je deviens étrangement excité. Je ne peux pas m'empêcher de penser que nous ferions peut-être mieux de ne pas vivre ensemble.

Maria et les autres essaient régulièrement de me faire sortir. Ils le font plus souvent maintenant que mes pensées refonctionnent.

---

<sup>3</sup> Le *furikake* est un condiment employé dans la cuisine japonaise. Il est traditionnellement composé de sésame, de varech coupé en morceaux, de sucre, de sel et de glutamate de sodium. D'autres ingrédients peuvent être rajoutés, tels que thon, saumon, bonite, prune salée, petits légumes, œuf, etc.



Mais je déteste l'extérieur. Trop de lumière. Trop de couleurs. Trop d'informations pour mes yeux et ma tête. Je crie et pleure, puis mon crâne se met à m'élancer. Quand je pleurniche auprès de Maria parce qu'elle m'emmène dehors, elle finit toujours par me ramener dans ma chambre. Et, à chaque fois, elle a l'air tellement triste. Eh bien, elle n'avait qu'à ne pas faire une chose pareille.

Tous les jours, Maria me répète la phrase suivante :

— Nous allons nous marier.

« Se marier ». Je connais ce verbe. Cela signifie devenir une famille. C'est ce que font les gens qui s'aiment. Mais je ne comprends pas. Si nous vivons ensemble, avons-nous besoin de nous marier ?

— Néanmoins, je ne te forcerai pas la main. J'attendrai que tu le désires vraiment.

Elle me dit aussi cela chaque jour.

— Et si tu n'essaies pas de retrouver ta vie normale, nous ne ferons rien du tout.

Cette phrase aussi, elle la prononce tous les jours. J'en ai marre de l'entendre.

Je me sens en colère. Je ne saisis pas ce que Maria veut dire, mais elle me donne plein d'ordres ridicules. Elle fait preuve d'égoïsme.

Quand je lui tourne le dos, Maria semble vraiment très triste. C'est la première fois qu'elle paraît aussi peinée.

Pour une raison que j'ignore, ma poitrine me fait mal toute la journée. Cela me dérange tellement que je n'en dors pas, et je me mets à pleurer dans la couchette inférieure. Maria le remarque et descend pour me prendre dans ses bras. « Que se passe-t-il ? » demande-t-elle. Je me sens mieux. Son étreinte est chaleureuse. Je veux qu'on reste ainsi.

En fin de compte, je comprends pourquoi je suis triste. C'est parce que Maria avait l'air triste tout à l'heure. Je refuse qu'elle fasse de nouveau cette tête. Si elle est triste, alors moi aussi.

Qu'est-ce que je pourrais faire pour que cela n'arrive plus ?

Je devrais sans doute écouter tout ce qu'elle me dit. Ensuite, nous pourrions nous marier comme elle le souhaite. Je suis certain qu'une fois que ce sera fait, Maria sourira tout le temps.

Visualiser cela me rend heureux.

Alors, je vais tenter d'endurer, même si c'est difficile.

Je me mets à aller dehors sans qu'on me le demande. Car c'est ce que Maria veut.

Lorsque nous nous baladons à l'extérieur, des gens du voisinage ont l'habitude de nous dire bonjour. J'ai l'impression de les connaître, mais je me souviens à peine de leur avoir adressé la parole. Ils parlent comme s'ils voulaient savoir comment j'allais, mais cela n'a rien à voir avec Maria ou ma famille. Ils emploient les mêmes mots, mais ces derniers n'ont aucune sincérité. Et ils me dévisagent aussi d'un œil mauvais. Ils réagiraient de la même manière si je dansais tout nu en pleine rue. Cela a le don de me mettre en colère. Quand je m'énerve trop, Maria me regarde et dit : « Et si nous rentrions ? » Puis, elle me ramène dans ma chambre.



Je ne suis pas uniquement effrayé par les personnes que je connais, c'est la même chose avec les parfaits étrangers. La plupart des gens nous ignorent ou détournent le regard, mais ceux qui ne le font pas nous fixent toujours. Cela arrive souvent. Et j'en deviens de mauvaise humeur. Je ne peux pas deviner à quoi ils pensent, comme avec Maria ou ma famille. Peut-être qu'ils vont courir vers nous et nous tuer. L'imaginer me fige sur place. Chaque fois que cela produit, Maria me dit gentiment : « Tout va bien. »

Les gens ne sont pas les seuls obstacles du monde extérieur. Il y a de gros machins qui vont très vite, et je sais que si l'un d'eux me percute, je mourrai. Ils me terrifient. Tout le monde semble s'en accommoder, mais je ne parviens pas à surmonter cette angoisse. Je me rappelle quelqu'un qui s'appelait Mogi. L'une de ces choses a heurté cette fille, et il lui est arrivé un sale truc après. Je me souviens également avoir entendu que des milliers de personnes meurent chaque année par leur faute. Si c'est vrai, pourquoi les laisse-t-on circuler librement ? Je serre plus fort la main de Maria quand des voitures ou des motos passent trop près de nous. Elle presse la mienne en retour et me sourit.

Mais les trains sont encore pires que les rues. Un tas d'étrangers montent dans des grosses boîtes. Tout le monde est écrasé comme des sardines à l'intérieur. La surcharge d'information est trop pour moi. Mon esprit ne peut pas suivre. Je dois m'interroger sur des dizaines de personnes à la fois. Est-ce que j'ai déjà rencontré cet individu avant et je ne m'en souviens simplement pas ? Ces smartphones qu'ils fixent tous sont-ils si intéressants ? Je me demande s'ils réfléchissent à autant de choses que moi. Je me demande s'ils mènent tous une existence différente. Ma tête semble sur le point d'exploser avec toutes ces pensées. Maria dit : « Tu n'as pas à t'inquiéter des autres gens. » Mais je n'y arrive pas. Je ne peux toujours pas organiser les informations que je reçois. Je suis incapable d'identifier ce qui m'est utile de ce qui ne l'est pas. Je veux me mettre à crier, mais je me retiens. J'ai tout de même mes limites. Quand je commence à me dire que je ne peux plus en supporter davantage, Maria me fait toujours descendre du train à l'arrêt suivant. Elle me frotte le dos et cela m'aide à me calmer.

Bien que je ne puisse pas parler, Maria fait constamment ce que je veux qu'elle fasse. C'est incroyable. Elle lit peut-être dans mes pensées, allez savoir ?

Pendant des jours et des jours, nous nous entraînons à aller dehors. Maria prétend que c'est un bon stimulus pour moi. En fait, je me contrôle de mieux en mieux. Mes pensées sont un peu plus ordonnées. Mes souvenirs émergent aussi plus facilement et plus régulièrement.

Cependant, l'objectif de Maria ne semble pas se limiter à m'emmener à l'extérieur. Elle désire me conduire quelque part. Mais je finis sans doute toujours par rebrousser chemin à un moment donné du parcours à cause de mes limites.

Néanmoins, un jour, Maria m'annonce joyeusement :

— Nous y sommes.

L'endroit en question est un hôpital. Je me rends souvent dans un établissement similaire, mais celui-ci est nettement plus imposant. Maria prend son téléphone et appelle quelqu'un. Après quelques minutes, une femme avec de longs cheveux apparaît.

— Kazu !



Elle m'interpelle en arborant un grand sourire. Je pense qu'elle me connaît... Hmm ? J'ai l'intuition que c'est réciproque. Elle est bien plus maigre que la fille dans mes souvenirs, mais son regard lumineux et ses doubles paupières ne laissent aucune place au doute.

Kokone Kirino.

Dès que je me rappelle son nom, je ressens une douleur aiguë dans la poitrine. Je crois que je lui ai fait quelque chose d'atroce.

— On dirait qu'il te reconnaît. Et je pense qu'il se sent coupable.

— Vraiment ? C'est épatant de pouvoir deviner ça, son expression n'a pas changé.

— Je sais tout sur lui. (Maria caresse mon dos.) Tu n'as rien à craindre, Kazuki. Tu ne t'en souviens peut-être pas, mais Kirino t'a rendu de nombreuses visites. D'ailleurs, ne viens-tu pas moins souvent ces temps-ci ?

Maintenant qu'elle le dit... quelqu'un ressemblant à cette fille passait bien me voir dans ma chambre avant que je ne reprenne mes esprits. Je crois l'avoir aussi vue une ou deux fois après. Ma mémoire a encore un long chemin à faire avant d'être parfaitement opérationnelle.

Kokone se penche et scrute mon visage.

— Hé, t'as pas besoin d'être désolé. Je te suis reconnaissante.

*Reconnaissante ? Même après t'avoir fait subir une chose horrible ?*

Je suis confus, mais Kokone m'attrape par le poignet et commence à marcher. Je ne sais pas pourquoi, mais, quand elle se retourne pour me regarder, son visage est illuminé par un large sourire.

— Elle est ravie que tu aies pu venir jusqu'ici. Elle n'a jamais cessé de t'encourager et de souhaiter de tout cœur que tu guérisses, Kazuki. Et puis...

Maria lève les yeux vers l'une des fenêtres de l'hôpital avant de finir sa phrase :

— Il y a quelqu'un que tu dois rencontrer, et cela ne peut avoir lieu que dans cet endroit.

Kokone me dit :

— Allons voir Daiya, Kazu !

Je ne reconnais pas la personne assise dans le lit.

Mais Kokone dit que son nom est Daiya Ômine.

Je me souviens de quelqu'un qui s'appelait Daiya. Il était très intelligent, et avait les cheveux argentés ainsi que des piercings d'oreille. Cet homme-là est toutefois différent. Il arbore une chevelure noire et ses oreilles ne portent rien. Mais cela ne se limite pas à son apparence.

Au premier abord, je ne suis même pas sûr qu'il soit vraiment un « être humain ». Je n'ai jamais rencontré quelqu'un d'aussi immobile. Il est presque autant silencieux qu'une plante, mais il possède pourtant davantage de *force vitale* que tous ceux que je connais. Je tente de me souvenir, mais aucun ami de ce genre ne me vient à l'esprit.

Il bouge lentement la tête.

— ...



Sa voix est si faible que je ne peux pas comprendre ce qu'il dit. Je reste effrayé, incertain de ce qu'il est. Maria me donne une petite tape dans le dos pour que j'approche mon oreille de sa bouche.

— ... Kazu, ça faisait un bail.

Il a une voix tellement frêle, comme celle d'une personne âgée.

Je sens qu'une émotion anime mon cœur, mais il ne correspond toujours pas à mon image de « Daiya Ômine ».

— Navrée, mais il semblerait qu'il ne te reconnaisse pas encore.

— Je vois. Chacun ses problèmes, hein ? J'en avais entendu parler, mais je suis malgré tout surpris de voir Kazu dans cet état. On dirait presque qu'il a été réincarné en quelqu'un d'autre.

— Non, tu te trompes. Kazuki redeviendra bientôt comme avant. Il retrouvera son quotidien tranquille.

— Hmm... ouais, t'as probablement raison...

Son expression ne change pas beaucoup. Peut-être que les muscles de son visage ne répondent pas encore très bien.

— Bon, faut croire que je peux pas le laisser me battre. Quand vous vous marierez, je pourrai me rendre à votre cérémonie en marchant tout seul, dit-il avant de me tendre une main tremblante.

Elle est toute maigre et pâle.

Par réflexe, je lui tends la mienne. Et mes yeux se posent sur la cicatrice qu'il y a sur le dos de ma main droite.

— ... Ah.

Je suis soudainement submergé par l'émotion. Des images du passé déferlent dans ma tête. L'une d'entre elles montre Daiya tombant à genoux devant moi. Je l'attaque jusqu'à ce qu'il ne puisse plus tenir debout. Je ne me souviens pas de tout, mais j'en sais suffisamment.

*... C'est moi qui lui ai fait ça.*

— Agh... aaaaaaaaaaaaaaaaaaaaaaaaaah...

J'éclate en sanglots bruyants. Je sais très bien que cela ne servira à rien, mais je ne peux pas me contenir. Je pleurniche, m'effondre sur mes genoux et pose la tête sur le sol.

— ... Otonashi. Il fait souvent ça ?

Il paraît confus.

— ... Non... ce type de réaction, c'est une première.

Je suis incapable de me pardonner. J'ai fait du mal à cette personne pour satisfaire mes propres désirs. Et il n'était pas la seule victime, j'ai blessé tellement d'autres gens. Mes souvenirs en sont la preuve. Je me rappelle avoir tué un grand nombre de personnes. Je me rappelle avoir connu une profonde solitude à cause de cela.

J'ai agi ainsi uniquement pour que la femme que j'aime soit à mes côtés.

Oui... je suis un criminel de la pire espèce.



— Je crois que Kazuki s'en veut. Cela explique sa réaction.

— ... Je vois.

Daiya place ses mains sur les barres qui entourent son lit. Il serre les dents sous le coup de l'effort.

— Tu possédais des convictions inébranlables. Pétries d'égoïsme, c'est vrai, alors je peux comprendre pourquoi tu te reproches ce qui est arrivé. Mais, au bout du compte, ce sont ces convictions qui nous ont tous sauvés. Et je doute que ce soit le fruit du hasard. Tu as cru en quelque chose qui, au fond, s'est révélé positif.

Ensuite, il se lève. Il semble très chancelant, mais il se tient debout sur ses deux jambes.

— Da... Daiya... tu peux marcher... ?

Les yeux de Kokone sont humides.

Daiya lui sourit en réponse et pose ses mains sur ma tête. Je suis toujours agenouillé sur le sol.

— Tu vois ? Je peux me lever et, à l'avenir, je serai encore plus à l'aise. Grâce à toi. Je t'ai pardonné il y a bien longtemps.

— Moi aussi, ajoute Kokone, en essuyant ses larmes et en me gratifiant d'un regard rayonnant.

Me pardonner ?

Ils me pardonnent tous ?

C'est trop beau pour être vrai. Puis-je vraiment les croire ? Est-il normal qu'ils se montrent aussi bienveillants envers moi ?

Lorsque je relève la tête, Daiya me tend à nouveau sa main.

Elle est si décharnée et tremblante. Mais je peux lire toute la force de sa volonté dans ses yeux.

Ma main avance et rencontre la sienne. La sensation est très différente du Daiya Ômine que je connais.

Cependant, il se connecte enfin au « Daiya Ômine » présent dans mes souvenirs.

Oui...

C'est bien Daiya.

Et il m'a pardonné.

Après ce jour, je me suis mis à penser de façon nettement plus fluide. Le brouillard qui recouvre ma tête se dissipe progressivement. J'arrive peu à peu à comprendre les informations dont j'ai besoin, et je m'ajuste à la myriade de couleurs qui existent en ce monde. Avec quelques efforts, je peux même sortir tout seul.

Je croise pas mal de gens différents après cela. Je vais voir Kasumi Mogi dans un grand bâtiment avec plein de personnes en fauteuil roulant appelé centre de rééducation. Je me souviens seulement qu'elle était autrefois ma camarade de classe, mais Mogi semble heureuse d'évoquer sa vie actuelle. Elle est très mignonne quand elle sourit, mais, lorsque je sens que mon cœur en bat plus vite, Maria me frappe la tête. D'habitude, elle est si gentille...



Je rencontre Haruaki Usui sur un terrain de baseball d'une célèbre université. Je suis perdu parce qu'il dégage une intensité et une détermination qui ne cadrent pas avec le Haruaki présent dans ma mémoire. Il s'apprête à jouer son premier match en tant que titulaire, alors il est super excité.

Je passe un moment avec Yûri Yanagi dans un café près de l'université de Tokyo. Elle exsude une aura d'une extrême sensualité, bien supérieure à celle dans mes souvenirs, et elle est accompagnée par des hommes que je ne connais pas. Elle prend un nombre invraisemblable de photos de Maria, en disant qu'elle ressemble à une peinture. Celle-ci ne s'en réjouit pas beaucoup.

Dans un parc près de ma maison, je retrouve mes anciens camarades de collège Nana Yanagi et Tôji Kijima. Elle est heureuse que j'aille mieux et m'embrasse sur la joue. Maria me frappe la tête une nouvelle fois, alors que ce n'est même pas ma faute.

Tout le monde sans exception m'accueille avec des sourires chaleureux. Pourquoi donc ? Ne leur ai-je pas fait d'horribles choses ? Pourquoi sont-ils tous aussi gentils ? J'ai tellement changé. Je ne peux même plus parler.

Mais une chose est certaine à mes yeux, aujourd'hui. J'ai besoin de la force de tous ces gens pour retourner à mon état normal. Chacun d'eux est la clé d'une partie de mes souvenirs. En les rencontrant tous, les pièces vont peu à peu s'assembler et reconstituer le puzzle.

Je peux me rappeler quel genre de vie normale je menais.

Chaque fois que ma mémoire se renforce, je récupère un peu de mon ancien moi.

Cependant, même après tous ces progrès, je ne peux toujours pas m'exprimer.

Le chaos régnant dans mon esprit est globalement maîtrisé, il doit donc exister une autre raison.

Peut-être ai-je peur. Peur des interactions que j'aurai une fois capable de communiquer. Par le passé, je me suis déjà placé dans une situation de solitude absolue. J'étais persuadé qu'il valait mieux pour moi n'être en contact avec personne. Je croyais que je méritais d'être seul au monde. Et je ne parviens pas encore à me débarrasser de cette idée.

Daiya a dit qu'il me pardonnait, mais mes péchés sont immenses. Je pense que je ferais mieux d'être enfermé dans une cellule.

Oui, mais je suis aussi convaincu que je ne pourrais pas tenir sans la présence de Maria.

Et je suis sûr qu'elle non plus ne le supporterait pas.

Aujourd'hui, c'est le jour de la cérémonie de remise des diplômes pour Maria.

Je fais la cuisine pour elle et elle devrait être bientôt de retour. Une salade d'avocats et du poulet frit exactement comme elle aime. Rû lui a même acheté son dessert favori, une tarte aux fraises. Quand ma conscience a commencé à émerger, le feu et les couteaux me terrifiaient, mais ils ne me dérangent plus, à présent. J'ai toujours une préférence pour le sucré, mais cela ne plaît à personne, alors je fais des efforts pour l'assaisonnement. Récemment, j'ai reçu des compliments sur ma façon de cuisiner.

Maria désirait travailler juste après la fin du lycée, mais mes parents s'y sont farouchement opposés. Ils l'ont convaincue d'intégrer une université en avançant que, sur le long



terme, ce serait une meilleure manière de leur rendre la pareille. En théorie, elle ne change jamais d'avis une fois sa décision prise, mais elle se disait peut-être la même chose, ou alors elle n'a pas pu ignorer l'opinion de mes parents puisqu'elle vit chez eux ; à moins que ce ne soit les deux à la fois. Quoi qu'il en soit, elle a fini par se présenter à un concours d'entrée et a choisi d'aller à l'université. À partir du printemps prochain, Maria sera dans le même cursus qu'Iroha, avec un an de différence.

Mon existence se fait de plus en plus paisible. Peut-être cela va-t-il durer.

Mais...

Cela se produit en pensant à toutes ces choses, tandis que je plonge le poulet dans l'huile.

— ... Ah.

Une chape de brouillard plane soudain sur le monde.

Je suis expulsé de là où je me tenais, coupé de tout. Plus rien n'a de rapport avec moi. Plus rien n'a de sens. Plus rien n'est tangible. Mes souvenirs s'éparpillent, mes pensées se dispersent. Je m'efface, m'efface, m'efface, m'efface, m'efface...

(Oh, me voilà revenu à ce que j'étais avant de reprendre le contrôle de mon esprit.)

Le monde qui m'entoure est plus vague et distant qu'un rêve, sans couleur, ni langage, ni lieu identifiable. J'ai l'impression d'être lâché au beau milieu d'un marécage sans fond, pieds et poings liés. J'ai du mal à respirer. Oui... à une époque, je comptais sombrer de cette manière pour ne jamais refaire surface. Je me débats, mais je ne peux pas bouger et je n'ai aucun repère visuel. Au sein d'un vide où même le mot « désespoir » n'existe pas, je tombe... Je tombe.

Toutefois, durant toute cette période, elle me parlait continuellement sans jamais renoncer, ne cessant de m'appeler : « Kazuki », « Kazuki », « Kazuki » d'une voix teintée de multiples émotions. « Kazuki », « Kazuki », « Kazuki », « Kazuki », « Kazuki » avec tant de tons différents. « Kazuki », mais toujours avec amour et espoir en toutes circonstances.

Voilà pourquoi je peux revenir.

— Kazuki !

La brume est dispersée, et je suis immédiatement de retour dans la cuisine. Le visage inquiet de Maria est juste devant moi. Elle tient une enveloppe contenant vraisemblablement son diplôme, et un bouquet attaché par un fil rose est posé sur la table.

Ayant repris mes esprits, j'éteins en hâte le feu sous la casserole remplie d'huile.

— Est... est-ce que tout va bien, Kazuki ?

Je plonge mon regard dans le sien et acquiesce.

Oui, j'abrite assurément quelque chose de « vide ». Il est le centre de l'infection qui a pris racine en moi. Il peut attaquer à tout moment. Le temps presque infini que j'ai vécu possède un poids substantiel qui essaie de broyer mon esprit de temps à autre. Seul, il est trop



difficile à porter. À tout moment, ce « vide », cette affliction mentale, peut ouvrir sa gueule en grand et me gober, me projetant dans un monde fait de néant.

Mais je vais bien.

Car je sais.

Je sais que si cela se produit, Maria m'appellera et me ramènera.

Vous savez, je veux être avec elle pour toujours.

Comment puis-je faire en sorte que cela arrive ? Si j'avais à ma disposition une vie entière pour décrire ce que je ressens, je ne pourrais pas trouver les mots. Comment le lui exprimer ?

Ah, mais je crois qu'un seul mot suffira.

Elle me fait revenir à chaque fois par un mot unique, je n'ai qu'à faire de même pour elle, n'est-ce pas ?

J'ouvre la bouche.

Et je prononce ce mot si précieux, celui qui m'est le plus cher.

—

Cela fait si longtemps que j'ignore si ma prononciation est correcte, mais je pense que je l'ai bien dit.

Après tout, cette pleurnicheuse de Maria sanglote de joie.

### ††† Maria Otonashi (18), 8 septembre †††

Pendant un temps, j'ai coupé mes cheveux, mais je les laisse pousser à nouveau, ces temps-ci. Pour l'heure, ma coiffure est dissimulée sous un voile.

Autrefois, mes cheveux longs me faisaient ressembler à elle.

Maintenant que j'ai dix-huit ans, ce n'est toutefois plus le cas. Il n'y a plus aucune trace d'elle en moi.

Je dois reconnaître que c'est assez déstabilisant.

Mais, chaque fois que je me sens anxieuse, il prononce toujours le mot que j'ai besoin d'entendre.

— Allons-y, Maria.

Les portes s'ouvrent. Un grand ciel bleu s'étend au-dessus de la chapelle située au dernier étage de l'hôtel. La lumière presque aveuglante illumine tous ceux que nous aimons et qui nous sourient.

Je porte une robe d'un blanc immaculé. Il saisit ma main et se met en marche en regardant droit devant lui.



Notre vœu est éternel.

Pour nous, cet autre vœu, ce serment sacré, n'est qu'une étape de plus vers notre avenir.

FIN



## Postface

Bonne après-midi à tous. Cela faisait longtemps, chers lecteurs qui avez suivi *The Empty Box and Zeroth Maria*. Ici, Eiji Mikage.

Je viens de remarquer que le volume précédent, le sixième, est sorti en janvier 2013. Cela veut dire qu'il s'est écoulé deux ans et cinq mois depuis. En soi, ce n'est pas un problème, mais quand on réalise qu'il y a aussi eu deux ans entre les tomes 4 et 5, je suis contraint de m'excuser auprès de mes fans, qui ont attendu aussi patiemment. Je suis sincèrement désolé... Ou plutôt, je ferais mieux de dire qu'on n'a certainement pas le droit de publier quelque chose en laissant deux fois un tel écart. C'est entièrement grâce au soutien de mes lecteurs que j'ai pu boucler ce dernier volume.

Cependant, après tout ce temps, je crains un peu que les gens ne sachent pas que ce tome final soit disponible. Répandez la nouvelle ! Et peu importe si vous leur prêtez votre exemplaire !

*The Empty Box and Zeroth Maria* a représenté une œuvre cruciale qui m'a servi de pilier en tant qu'auteur. Si vous vous demandez si j'ai envie de continuer dessus, ma réponse est celle-ci : j'ai écrit tout ce que je voulais écrire, alors je n'ai aucun regret. Je pense avoir fait tout ce que j'ai pu. Adieu, Kazuki et Maria !

Je crois aussi que conclure cette série est l'opportunité de m'éloigner des *light novels* un moment. (Je m'excuse auprès des fans de mon autre série.)

Non pas que j'en sois venu à ne plus aimer cela, bien au contraire ; c'est une décision prise après mûre réflexion en considérant l'auteur que je veux devenir. Je souhaiterais revenir chez Dengeki Bunko après avoir progressé, mais, à l'heure actuelle, je ne sais pas s'il me faudra deux ans, dix ans, ou même si je reviendrai un jour. Une chose demeure certaine, je continuerai à travailler avec Kadokawa ASCII Media Works.

Certains disent que le style d'écriture varie grandement d'une maison d'édition à l'autre, mais je ne suis pas d'accord. Bien que je suive les règles de ce milieu, j'écris uniquement ce que j'ai envie de coucher sur le papier, ou peut-être ce que je pense devoir écrire. Je n'ai aucune intention de signer de mon nom un ouvrage que je n'approuve pas. Si quelqu'un trouve tout de même que mon style a changé, c'est uniquement parce que les choses que je désire accomplir au sein de ce nouveau projet diffèrent de mon œuvre précédente, et non en raison d'un quelconque changement dans le milieu. Je veux continuer d'écrire avec conviction, sans m'arrêter aux simples considérations financières.

Si vous repérez un jour un livre d'Eiji Mikage dans les rayons, je vous invite aimablement à y jeter un coup d'œil. Toutes mes annonces sont faites d'abord sur Twitter, alors venez m'y retrouver et suivre mon actualité si le cœur vous en dit.

Place désormais aux remerciements.



À mon éditeur actuel, M. Miki, merci infiniment. Vous êtes arrivé en cours de série, et cela a dû vous compliquer la tâche. Néanmoins, vous m'avez offert un environnement facilitant mon travail et me permettant de rester concentré sur mon œuvre sans stress. Merci.

À mon ancien éditeur, M. Kawamoto, cette série n'aurait jamais vu le jour sans vous. Votre supervision stricte lorsque j'étais un homme et un auteur tous deux immatures a fini par être source de soutien et de confiance. J'en suis là aujourd'hui grâce à vous.

À mon illustrateur, M. Tetsuo, je vous remercie du fond du cœur pour avoir continué de dessiner pendant si longtemps et jusqu'au bout, surtout avec ces sorties très espacées. Je n'aurais pas été étonné d'apprendre que vous vous retiriez, puisque vous ignoriez quand les volumes allaient être publiés. Je suis sincèrement heureux de vous avoir rencontré. La joie que j'ai ressentie en voyant Maria pour la première fois est quelque chose que je n'échangerais pour rien au monde.

Cette histoire existe aussi grâce au soutien de nombreuses personnes. Il n'est pas exagéré de dire que j'ai pu compléter cette œuvre parce que vous, lecteurs, tenez ce livre entre vos mains. Honnêtement, sans vos paroles d'encouragement, j'aurais essayé d'abandonner après le volume 4. Vous avez toute ma gratitude pour m'avoir pris les mains et les avoir déposées sur le clavier avant qu'elles ne s'échappent.

Sachez que j'écris également des chansons pour un groupe appelé Replica Letter. Le temps que cet ouvrage sorte, il devrait y en avoir quelques-unes concernant *The Empty Box and Zeroth Maria* à écouter sur Nico Nico Douga et YouTube, alors allez y faire un tour si cela vous intéresse !

Pour conclure, je voudrais vous dire au revoir avec une promesse, celle de continuer d'écrire des romans. Merci beaucoup d'être resté avec moi jusqu'au bout.

*Eiji Mikage*

